

François Leroux

Famille Vacquier

Du même auteur

Aux Éditions du Net :

- André Vacquier - L'ennemi retrouvé
- Histoire d'une famille - 1450-2015
- 14-18 - Vie et mort d'un Officier du front
- Sept essais (<https://www.refonder.fr>)

Site Internet :

- <https://temoignages14-18.fr>

*À André et Guite
Aux Poilus de 14-18
À l'Union Européenne
Aux victimes des Guerres*

Prologue

Avant de s'immerger dans la Grande Guerre, avec des témoignages poignants, ce roman historique présente huit membres de ma généalogie maternelle qui eurent des vies particulières.

Deux furent, à leur manière, des acteurs de l'Histoire de notre pays. Mais, pas de ceux que le roman national a glorifiés. Non. De ceux qui ont risqué leur vie pour rester fidèles à leurs convictions et à leurs engagements. Deux destins d'autant plus intéressants qu'ils furent en quelque sorte « derrière le miroir de notre histoire » et, de ce fait, peu abordés par les historiens.

Il s'agit de la vie d'un ecclésiastique insoumis pendant les révolutions de 1789 à 1848, béatifié en 2000, et de celle d'un jeune noble qui s'est engagé en 1791 dans les armées royalistes qui voulaient rétablir le Roi. À ce titre, il fit partie des émigrés que leurs adversaires républicains comprenaient et respectaient.

Trois, une fratrie, eurent des parcours cocasses ou inattendus, notamment un Consul de France au Canada que sa fonction a rendu complice de contrebandiers au temps de la prohibition aux États-Unis !

Enfin, mon grand-père et sa seconde fille, ma mère, dont les destins furent tragiques... et ma grand-mère qui eut à en affronter les conséquences.

Ce livre est une façon de leur rendre hommage et de les sortir de la clandestinité, même s'ils n'ont fait qu'accomplir leur destinée. Mais, je ne l'aurais jamais entrepris si je n'avais disposé de nombreux écrits d'eux, ou sur eux. Et sans une lettre d'Allemagne du 6 septembre 2007, adressée à la Mairie de Montignac, relative à l'embuscade du 30 août 1918 qui provoqua la disparition, en fait la mort, de mon grand-père !

Cette lettre, totalement improbable, nous est parvenue au milieu de la première grossesse de notre belle-fille... allemande ! Quel symbole !

Je pris aussitôt la décision d'aller à Francfort pour rencontrer son auteur, qui avait plusieurs objets à nous remettre, et d'enquêter sur la guerre de mon grand-père et sur sa mort.

J'eus la chance de trouver beaucoup d'informations sur lui dans les archives de l'armée de terre, sur Internet et, surtout, dans le grenier familial, dont la croix qui était sur sa tombe allemande, ses plus de cinq cents lettres écrites du front à sa femme et à ses deux filles, et aussi les documents relatifs aux multiples démarches entreprises par ma grand-mère à la suite de sa disparition. J'ai ainsi pu découvrir sa vie, sa guerre, les circonstances précises de sa mort, notamment grâce à un journal de guerre allemand que m'a remis l'auteur de la lettre... qui n'était autre que le fils de l'officier qui commandait l'embuscade !

Le site « <https://temoignages14-18.fr> » présente la version complète de cette enquête. Une synthèse se trouve dans la seconde partie de ce livre.

Ces informations, que j'ai retranscrites, relatent la vie menée par un officier au front et par sa famille, pendant et après la Grande Guerre. Mais ses lettres évoquent aussi des situations autrement plus dramatiques pour les combattants dont les familles sont, ou étaient, dans les zones occupées du Nord et de l'Est.

L'histoire de mon grand-père constitue un témoignage historique intéressant, mais, pour moi, né juste avant l'invasion allemande de 1940, ce qui m'a le plus marqué et sur lequel je veux insister, c'est le contenu des lettres écrites du front par mon grand-père et par un lieutenant, Normalien, Docteur ès Lettres à titre posthume, dix ans Professeur de littérature française à

l'Université de Fribourg et vice-doyen, auteur de plusieurs thèses, qui fut tué dans une tranchée par un éclat d'obus le 16 avril 1916. Tous deux commandaient une compagnie dans une même zone, en Lorraine, mais ne se connaissaient pas. Tous deux étaient très proches de leurs hommes.

Ils relatent dans leurs lettres au style très différent, les dantesques conditions de vie dans les tranchées avec l'omniprésence de la mort, leur admiration pour l'engagement des hommes qu'ils eurent sous leurs ordres, et alors que certains durent aussi assumer des situations dramatiques pour leur famille.

Les « Poilus » furent des héros ordinaires – extraordinaires – qui forcèrent l'admiration de ceux qui les commandaient.

Certains passages de ces lettres sont d'autant plus effrayants et émouvants qu'ils sont remis au cœur de l'actualité par la guerre en Ukraine !

I. Portraits

Guillaume-Joseph Chaminade

Les lignées de familles bourgeoises engendrèrent un grand nombre de magistrats et de juristes, mais aussi beaucoup d'ecclésiastiques, dont le Père Guillaume-Joseph Chaminade, 8 avril 1761 – 22 janvier 1850, qui est passé à la postérité pour avoir fondé deux ordres. Il fut béatifié le 3 septembre 2000 par le pape Jean-Paul II, en même temps que les papes Pie IX et Jean XXIII.

Il était le dernier d'une famille d'au moins quinze enfants dont seulement six atteignirent l'âge adulte. Son père était drapier à Périgueux et son grand-père paternel sculpteur. Sa grand-mère maternelle était issue d'une famille calviniste, ayant émigré un temps en Suisse en raison de sa religion.

Sur ces six enfants, une fille, Lucrèce, veuve l'année de son mariage, sans descendance, et cinq garçons : Jean, Blaise, François, Louis et Guillaume, Guillaume qui adjoignit plus tard Joseph à son prénom en raison de sa vénération pour la Vierge Marie.

Des cinq garçons, seul François se maria. Avec Marie Soullignac de Saint Rome il eut quatre enfants, dont Marie-Lucrèce (en troisième) de qui descend mon grand-père. Veuf, il eut cinq autres enfants de son second mariage avec Cécile de Lancel.

Ses quatre frères se consacrèrent à la religion : Jean fut jésuite jusqu'à la dissolution de l'ordre, Blaise fut franciscain, Louis resta abbé. Quant à Guillaume, ne trouvant pas d'ordre à sa convenance, il créa les « Filles de Marie Immaculée » pour les femmes et les « Marianistes », ordre enseignant, pour les hommes et pour lui-même.

Il m'a semblé intéressant d'évoquer sa vie, car, catholique de stricte obédience, il fut aux prises avec les multiples vicissitudes des périodes révolutionnaires de 1789 à 1848, sans jamais accepter de renier ses engagements envers l'Église de Rome. Nos livres d'histoire évoquent les prêtres réfractaires, mais peu ou pas la vie clandestine qu'ils durent mener quand ils ne s'expatrièrent pas, vie qui se terminait souvent sur l'échafaud quand ils étaient découverts.

Plusieurs biographies lui furent consacrées. J'ai utilisé celle de Michel Darbon, ancien élève des Marianistes, parue en 1946 aux Éditions SPES pour faire un résumé de sa vie pendant ces soixante années troublées qui n'ont été ni simples ni sans risques pour lui, comme pour beaucoup d'autres réfractaires.

Notre futur Bienheureux est né à Périgueux, capitale du Périgord blanc. Il fit ses études secondaires à l'Institution Saint-Charles à Mussidan (à 30 km de sa ville natale) dans laquelle enseignaient ses frères Jean et Louis. Il étudia ensuite deux années à Bordeaux où il reçut les Ordres mineurs, puis quatre ans à Paris chez les Sulpiciens pour compléter ses connaissances en théologie. En 1785, à vingt-quatre ans, il fut ordonné prêtre et nanti du titre de Docteur en théologie. Il revint alors à Mussidan pour s'occuper de l'économat du collège qui rencontrait de graves difficultés financières. Il redressa rapidement la situation et développa cette institution qui jouissait d'une excellente réputation dans la région. Elle était connue sous le nom de « l'Institution des frères Chaminade ».

Début 1789, il participa à la préparation des États Généraux à Périgueux et s'effraya de l'inquiétante effervescence qui y régnait. Le 21 novembre des bandes s'attaquèrent au couvent des Cordeliers.

En janvier 1790, Jean mourut. Louis et Guillaume se posèrent alors la question de leur devenir. Émigrer comme commençaient à le faire des prêtres et des nobles ? Louis décida de rester à son poste tandis que Guillaume resta aussi, mais se ménagea un pied-à-terre à Bordeaux pour s'y réfugier en cas de besoin.

Le 12 juillet 1790, l'Assemblée des États vota la Constitution civile du clergé, qui fut « approuvée » par le Roi le 24 août. En décembre, une loi imposa le serment à cette Constitution pour tous les prêtres qui avaient un emploi officiel. Les deux frères refusèrent ce serment civique et devinrent alors des prêtres insermentés, réfractaires, ce qui leur valut d'être remplacés dans leur Collège par deux laïcs. Ils purent cependant conserver leur cellule et exercer leur ministère dans l'église voisine... provisoirement !

Puis, les luttes entre la Constituante et l'Église catholique devenant de plus en plus vives, Guillaume décida de partir pour Bordeaux, en costume ecclésiastique, car celui-ci n'était pas encore proscrit. Il rejoignit ainsi son pied-à-terre et fit l'achat d'un domaine agricole en bordure de la cité, afin de s'y cacher si nécessaire. Il y fit venir ses parents et sa sœur.

Louis resta à Mussidan jusqu'à ce qu'un décret d'août 1792 ordonne l'exil de tous les prêtres réfractaires. C'est ainsi que Louis et cinquante-trois autres prêtres insermentés de la région furent conduits à Bordeaux où ils embarquèrent sur « La Providence » pour se rendre à Saint-Sébastien en Espagne.

La Gironde, restée plus tolérante, avait accordé trois églises aux prêtres réfractaires, mais ceci ne dura qu'un temps. Déjà, le 15 juillet 1792, le vicaire général du diocèse et un prêtre furent massacrés sur les marches de l'archevêché.

La Convention proclama la République le 21 septembre 1792 et la lutte s'engagea entre la Montagne et la Gironde. Après le triomphe définitif de la Montagne en juin 1793, ce fut, même à Bordeaux, le règne absolu des Jacobins.

C'est alors que l'abbé Chaminade, muni de faux papiers, troqua ses habits sacerdotaux pour ceux d'un artisan chaudronnier. Il vécut dans la clandestinité, changeant régulièrement de cache. Ils furent une quarantaine de prêtres réfractaires à Bordeaux à exercer ainsi leur sacerdoce, cachés et protégés par ceux qui leur étaient restés fidèles.

Ils étaient pourchassés en permanence, par des commissaires et par des bandes de « patriotes ». Le sang-froid, la présence d'esprit et parfois la chance permirent à notre abbé de ne pas être découvert et d'échapper ainsi à la guillotine, parfois *in extremis*.

À la suite de la journée du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), qui entraîna la chute de Robespierre et de nombreux autres instigateurs de la Terreur, puis leur décapitation, la situation générale, et celle des prêtres en particulier, retrouvèrent une certaine normalisation. Notre « chaudronnier » put reprendre sa soutane, ouvrir un petit oratoire public et se faire rayer de la liste des émigrés sur laquelle, ayant disparu, il avait été inscrit d'office.

L'Église catholique fut alors confrontée au problème de la coexistence de deux groupes de prêtres : les insermentés et les « jureurs » qui avaient renié leurs engagements religieux.

Notre abbé, en dépit de son jeune âge (trente-trois ans), fut désigné par le Vicaire général pour remplir les fonctions de Pénitencier afin de réintégrer dans l'église de Rome les parjures qui, confessant leurs fautes, pouvaient l'être.

Puis, avant de se séparer, la Convention fit revivre les dispositions législatives contre les réfractaires par un décret du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795). Notre abbé, désormais trop connu pour se déguiser à nouveau, se cacha à partir de novembre 1795 et fit courir le bruit de son départ.

Il réapparut au printemps 1797, car, sous le Directoire, période appelée la « guillotine sèche », les persécutions se faisaient moins sanglantes. Ce ne fut qu'une brève apparition, l'ordre d'émigrer lui ayant été signifié le 11 septembre 1797. Il reçut un passeport pour l'Espagne et partit par la route à travers les Landes.

Il retrouva à Bayonne son frère Louis qui croyait pouvoir rentrer en France. Ils décidèrent d'aller à Saragosse où ils restèrent trois années consacrées essentiellement à la méditation et à de menus travaux pour s'assurer un minimum de revenus. Il est intéressant de préciser que l'accueil du clergé espagnol était, pour le moins, très réservé à l'égard de ces ecclésiastiques français qui, bien que réfractaires, étaient présumés porteurs d'idées dangereusement progressistes !

Le Directoire fut renversé par le coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) de Napoléon Bonaparte rentrant d'Égypte, et remplacé par le Consulat. Ce nouveau régime s'annonçant pacificateur, l'abbé Chaminade put obtenir sa radiation de la liste des émigrés le 2 septembre 1800, ce qui lui permit de revenir en France. Son biographe écrit :

« C'est à Saragosse que, sous l'inspiration divine, il conçut le projet, qu'il devait plus tard exécuter avec tant de succès, d'établir en France, s'il y rentrait, des congrégations en l'honneur de la Reine du Ciel et un ordre religieux qui lui serait spécialement consacré. »

Il précisa aussi :

« S'il n'y avait pas eu la révolution, nous verrions toujours en lui un bon prêtre du XVIIIe siècle... C'est un homme nouveau qui revint à Bordeaux se remettre au labeur. »

Il était dans sa quarantième année.

La ville de Bordeaux était parsemée de ruines et avait perdu un cinquième de sa population en dix ans. Trois cents têtes étaient tombées sous le couperet, dont celles de cinquante-quatre prêtres, religieux et religieuses !

Un Concordat, signé en juillet 1801 entre Bonaparte et Pie VII, apportait la paix intérieure et un climat favorable à l'effort religieux. Cependant, des articles organiques, élaborés par Portalis, directeur des Cultes, y furent ajoutés unilatéralement. Ils restauraient de fait l'emprise de l'État sur l'Église et ne furent jamais acceptés par le Saint-Siège. L'État avait notamment imposé la démission des évêques qui avaient émigré, et une proportion importante d'assermentés dans le cadre du nouveau clergé concordataire. La loi relative à l'organisation des cultes qui en résulta fut proclamée par Bonaparte, Premier Consul, le 18 avril 1802.

Comme beaucoup d'autres, le père Chaminade dut s'en accommoder. Sa philosophie, telle qu'il la définit par écrit en mars 1830, était :

« J'ai pour principe qu'il ne faut jamais rien faire contre un gouvernement établi. C'est ainsi que, par l'application de ce principe, j'ai traversé toutes les révolutions, ne m'occupant que de mon ministère et de rendre service à mon prochain. »

Soucieux de conserver une certaine indépendance vis-à-vis des hiérarchies religieuses, il obtint de Rome le titre de « Missionnaire apostolique », puis reprit son ministère comme avant, officiant dans un, puis plusieurs oratoires. Il créa une congrégation, ouverte aux laïcs et aux jeunes gens issus de tous les milieux sociaux, ce qui n'était pas du tout dans les habitudes de l'époque. En 1814, elle comptait quatre cents membres. Son but étant de fonder des ordres, le Père Chaminade commença par conseiller la religieuse qui prit en main la « Miséricorde », ordre consacré au « relèvement des filles repenties ».

En mai 1816, il fonda un ordre féminin, « l'Institut de Marie », avec la sœur qui en devint la Supérieure. Le monastère, installé à Agen (Lot-et-Garonne), atteignit sa plénitude avec la profession perpétuelle des sœurs. Dès 1820, l'ordre essaima avec la création d'autres monastères ainsi que par un tiers ordre séculier, puis régulier, pour s'occuper des différentes œuvres.

En novembre 1817, à 56 ans, il fonda la « Société de Marie », plus connue sous le nom de « Marianistes ». Cet ordre masculin était composé de religieux et de laïcs, issus au départ de sa

congrégation de jeunes gens de Bordeaux. Ordre enseignant, très novateur par sa philosophie et par ses méthodes, il connut un immense succès.

Il fonda ou reprit des écoles primaires et secondaires, et créa un enseignement professionnel qui :

« Orientait les enfants vers les travaux des champs, de l'industrie ou du commerce, plutôt que d'en faire des intellectuels sans envergure et déclassés. »

Il créa aussi des « Écoles Normales » pour former des maîtres.

Puis, il implanta des écoles un peu partout dans le monde. En 1901, il y en avait deux cents réparties sur les cinq continents, avec deux mille religieux et cinq cents postulants.

La formation religieuse se trouvait à la base de l'éducation dispensée, mais son *credo* était :

« La foi et les connaissances intellectuelles doivent aller de pair, se soutenant mutuellement, se fortifiant. »

Les actions qui ont été menées par les Marianistes en ces périodes mouvementées, souvent anticléricales et très instables, sont impressionnantes par leur modernité, leur pertinence et leurs bienfaits :

– Ils associaient des laïcs à l'apostolat, ce qui permit de couvrir un champ plus large et d'aller aussi là où la religion n'était pas la bienvenue. Au Japon, par exemple, pour pouvoir former les enfants de l'élite japonaise, leurs collèges n'étaient pas religieux ;

– Ils s'unissaient à l'enseignement officiel quand c'était nécessaire ou souhaitable, au lieu de s'en détourner au prétexte qu'il ne pouvait être qu'impur ;

– Ils faisaient confiance à l'instruction des « âmes populaires ». À l'époque, il était courant de vouloir les priver de connaissances par crainte qu'elles n'en fassent un mauvais usage !

– Ils instituaient des monitorats au sein des classes, les bons élèves aidant les plus faibles.

Ni sectarisme ni idéologie. Pragmatisme avant tout. Un seul objectif : que les élèves reçoivent une formation qui leur permette de réussir leur vie !

Puis, le développement très rapide de ses deux Institutions, les erreurs, les ambitions, les intrigues, voire les trahisons de plusieurs de ses disciples, conduisirent à le déposséder de leur direction à la fin de sa vie. On ne lui laissa que les problèmes financiers générés par l'impéritie de certains, qu'il assuma, plus par devoir moral que par obligation légale.

Le Père Chaminade est enterré au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux, où sa tombe, surmontée d'une statue de la Vierge Marie et couverte d'*ex-voto*, est toujours un lieu de pèlerinage.

Des reliques sont conservées et vénérées également sur le lieu de fondation de la congrégation, à la chapelle de la Madeleine, cours Victor Hugo à Bordeaux.

François de Cézac

François de Cézac (25 décembre 1773 – 13 novembre 1836), arrière-grand-père de ma grand-mère maternelle, n'avait pas encore seize ans quand éclata la Révolution de 1789. Il fut d'abord agressé par ses camarades de collège en sa qualité de fils de noble. Puis, il fut arrêté et incarcéré dans l'ancien couvent des Récollets de Sarlat, comme son père et les autres gentilshommes de la région. Après l'arrestation du roi à Varennes, il y eut une courte accalmie au cours de laquelle ils furent libérés. Mais François, comprenant que sa vie, comme celle de son roi que sa famille avait toujours servi, était en danger, décida d'émigrer pour s'enrôler dans l'armée des Princes en qualité de volontaire. Il n'avait alors aucune formation militaire.

Cette décision impliquait qu'il rejoignît Coblençe en Allemagne, ce qu'il fit en février 1791.

Son père, Pierre-Jean-Baptiste de Cézac, resta dans ses propriétés avec sa femme et ses cinq autres enfants, François étant l'aîné. Ils vivaient l'été au château de Belcayre, qui surplombe fièrement la Vézère un peu en aval de Montignac, et l'hiver à celui de Campagnac situé au milieu des bois sur les hauteurs de Sarlat.

Il fut plusieurs fois recherché. Mais, toujours prévenu par un gendarme ami, il se cachait dans des grottes. Il échappa ainsi aux autorités qui, par ailleurs, étaient attaquées par les paysans de ses domaines qui assuraient bénévolement sa protection... avec leurs fourches ! Il faut croire que tous les Périgourdins n'avaient pas la fibre révolutionnaire au point de souhaiter que le Comte de Cézac relève de la prison, voire de l'échafaud.

François écrivit ses souvenirs de dix années d'émigration (1791-1801) après le décès en 1812 de sa mère adorée, Marguerite de Boucher, son père étant mort deux ans auparavant.

Le Baron A. de Maricourt, ancien élève de l'École des Chartes, les reprit, les annota, parfois les corrigea et les compara avec d'autres mémoires d'émigrés, puis les publia en 1909... « après avoir supprimé des anecdotes insignifiantes et des souvenirs intimes qui n'ajoutaient rien à l'intérêt de l'ensemble ».

Ces « Souvenirs » sont intéressants à plus d'un titre, d'autant qu'ils émanent d'un noble, certes, mais jeune et sans-grade, contrairement à la plupart des autres mémoires qui sont l'œuvre de personnes d'âge mûr, d'un rang élevé et d'un surmoi en rapport.

Son père le laissa partir – il avait 17 ans – en le confiant à deux mentors, gardes du roi, parents plus âgés, qui émigraient aussi. Arrivés à destination, il semble que chacun ait repris sa liberté, car il ne parle jamais d'eux, à deux exceptions près.

En 1795, chargée d'une mission postale, effectuée à cheval à travers la campagne des environs de Bonn (Allemagne), il fut surpris par un coup de feu puis par la voix, française, d'un chasseur qui commandait à son chien de rapporter le lièvre qu'il venait de tirer. C'était l'un des deux mentors. Au retour, il dîna chez lui, le lièvre étant au menu, et il fit la connaissance de sa « nouvelle cousine qui [lui] causa une déception, car elle était petite et mal tournée » ! Quant au second mentor, nous le retrouverons lors du récit de son retour en France.

Pour François, jeune provincial qui n'était probablement jamais sorti de sa région, la route du Périgord à Coblençe, et particulièrement Paris, où « [ils restèrent] deux semaines pour découvrir les frivolités de la capitale », fut une succession de révélations.

Arrivé à Coblençe, lieu de rendez-vous des royalistes qui voulaient prendre les armes pour rétablir « leur Roi » dans tous ses pouvoirs, il fut très impressionné par l'ambiance de fête qui

y régnait. L'argent coulait à flots, notamment aux vingt tables de jeu du café des Trois Couronnes. Quant à la gent féminine locale, pour leur plus grand bonheur mutuel, elle participait activement aux festivités.

« La France entière se trouvait dans cette ville de Coblenz. Ses rues, ses places, ses maisons étaient encombrées par l'élite de la noblesse française. Une partie de cette brillante jeunesse, sans la moindre expérience, pensait que délivrer le Roi et le remettre tout-puissant sur le trône était l'affaire de trois mois. »

Cette grande récréation dura environ neuf mois, et ce ne fut que fin 1791 que :

« L'on s'occupa enfin de la formation de notre armée, sentant la nécessité de l'organiser à la hâte ; aussi fûmes-nous montés et équipés dans le plus bref délai.

Tous les corps qui la composaient présentèrent bientôt l'aspect le plus brillant et le plus riche. »

La formation de cette armée prit six mois et nécessita beaucoup d'argent, apporté par de généreux contributeurs étrangers.

« La Princesse de Monaco, qui devait plus tard régulariser par un mariage ce qu'il y avait d'incorrect dans son profond attachement pour le Prince de Condé, contribua beaucoup à l'organisation de l'armée par le don généreux de ses bijoux et de son argenterie d'une valeur considérable. »

Cette dernière citation est extraite des notes de M. de Maricourt. Revenons aux Souvenirs :

« Je fus reçu dans le corps des hommes d'armes à cheval commandé par le marquis d'Autichamp ; je pris corps dans la compagnie appelée « Gendarmes anglais » ; nous étions près de mille hommes d'armes tous très jeunes et qui avions besoin d'être conduits par une assez sévère discipline. »

« Tous les corps de l'armée furent répartis dans la région de 15 ou 20 lieues aux environs de Coblenz. » [Une lieue faisait autour de 4 km.]

Il fallait parfaire leur formation. S'ensuivirent des revues, d'abord corps par corps puis, la dernière, avec tous les corps rassemblés. Elle fut impeccable.

« Immédiatement après cette revue, nous reçûmes l'ordre de nous échelonner sur Francfort et Mayence, afin de nous approcher des frontières de France et des provinces de Lorraine et de Champagne qui devaient être bientôt le théâtre des plus cruels fléaux : la guerre et les maladies.

Nous restâmes cantonnés sur les bords du Mein pendant un mois entre ces deux capitales. Je ne me rappelle pas d'époque où je me sois plus amusé ; tous les jours de nouvelles fêtes nous faisaient passer les plus agréables moments. Les femmes de ces populeux et riches villages étaient l'âme et le mobile de ces fêtes ; elles chantaient et dansaient d'une manière admirable et avec le plus parfait accord. Les maris et les jeunes gens de ces contrées étaient bien un peu jaloux et inquiets, mais la certitude que nous décamperions bientôt de leur pays et que, vraisemblablement, nous n'emporterions pas leurs femmes leur fit prendre patience et se résigner à leur sort passager.

Le couronnement de l'empereur [François II qui succéda en 1792 à son père, Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie] devait avoir lieu à Mayence avant l'ouverture de la campagne. Tous les princes et ambassadeurs de l'Europe devaient se réunir à cette importante cérémonie ; [...] Notre corps, comme étant le

plus près de la route où devait passer le roi de Prusse, reçut l'ordre d'aller se ranger en bataille sur son passage. »

Après avoir rendu les honneurs au roi de Prusse et reçu des compliments de celui-ci, certains, dont François de Cézac, eurent l'autorisation d'aller à Mayence le jour du couronnement.

« Le soir de ce jour, le prince-archevêque de cette métropole donna une superbe fête dans ses vastes jardins de la Favorite. [...] Il suffisait de porter l'uniforme d'un des corps des Princes pour être bien reçu à l'entrée de ce vaste parc ; j'entrai donc facilement dans ces lieux enchantés. »

Il ne retourna à son campement que le lendemain matin, après avoir bien profité des opulentes réjouissances de cette fête.

Puis, la grande récréation prit fin, et ils en vinrent à ce qui était leur but : rétablir la souveraineté du Roi. Je reproduis les passages les plus intéressants des Souvenirs, ainsi que des notes de M. de Maricourt, car tous les espoirs de reconquête s'effondrèrent en quelques semaines, qui furent déterminantes pour la France révolutionnaire !

« Vers la fin juillet 1792, toute notre armée passa le Rhin sur plusieurs points et se concentra sur la frontière de France. Celle à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir était celle du centre, commandée en personne par les deux Princes du sang, frères du malheureux Roi. Les corps de Condé et de Bourbon formaient les ailes. Nous vîmes successivement arriver des nuées de Prussiens et d'Autrichiens qui se répartirent sur les frontières de Lorraine et prirent leurs places respectives.

Après une revue générale faite par le Roi de Prusse, la campagne s'ouvrit et les hostilités commencèrent vers les premiers jours du mois d'août. Tout paraissait déjà devoir couronner nos succès ; nous entrions dans la Lorraine et avions déjà pénétré en Champagne ; nous approchions même de Chalons. Toutes les villes et bourgades, à notre approche, pavaisèrent de drapeaux blancs et d'emblèmes aux armes de France tous leurs clochers et leurs édifices. Toutes les acclamations et tout le dévouement que paraissait montrer le peuple français nous faisaient positivement penser que la lutte ne serait pas longue et que la belle capitale nous verrait bientôt triomphants dans ses murs.

Toute difficulté paraissait définitivement aplanie, et nous nous félicitions déjà de nous voir bientôt réunis à nos familles quand, tout à coup, des pluies affreuses et qui durèrent quinze jours consécutifs, changèrent la face des choses et découragèrent même totalement les Prussiens. Les routes et tous les chemins devinrent absolument impraticables ; le temps humide et épouvantable, les raisins et les fruits non mûrs causèrent dans l'armée prussienne une dysenterie des plus affreuses et des plus contagieuses. Cette calamité désastreuse obligea, dit-on, le monarque Frédéric à effectuer une prompte retraite ; d'autres politiques assurèrent que nous étions joués et qu'il était vraisemblable que l'argent de la Convention, plutôt que les intempéries et les maladies, avait décidé ce roi à une résolution si prompte et si subite.

Quoi qu'il en soit, rien ne me paraissait plus terrible que le triste spectacle qui se présentait journallement à nos yeux, et c'est bien dans cette campagne que j'ai vu pour la première fois l'image affreuse de la guerre et tous les fléaux horribles qui en sont les fâcheux résultats. »

Suit une description de la retraite des émigrés et des Prussiens vers l'Allemagne, qui fut terrible pour les troupes, mais plus encore pour les populations des régions traversées, qui perdirent dans cette aventure le peu qu'elles possédaient !

Quant à l'auteur des Souvenirs, il était tellement malade et épuisé qu'il était devenu intransportable. Il fut confié à un pasteur au Luxembourg avec l'espoir qu'il se rétablisse. Une quinzaine de jours lui permirent d'aller mieux. Il décida alors de rejoindre son unité, basée provisoirement en Belgique près de Liège. Il le fit par étapes, de cure en cure, au gré des recommandations de curés ou de pasteurs successifs. Une note de M. de Maricourt indique :

« On n'ignore pas que la retraite du roi de Prusse dont parle Cézac, et qui eut pour conséquence le départ de l'armée des Princes pour l'Allemagne, est la fameuse déroute qui suivit Valmy, où Dumouriez et Kellermann battirent le duc de Brunswick le 20 septembre 1792. La réflexion de l'auteur concernant « l'argent de la Convention » et le duc de Brunswick prend quelque intérêt sous la plume d'un soldat de l'armée des Princes et d'un contemporain des événements ; lorsqu'on songe aux accusations qui ont été portées depuis contre Brunswick, aux hypothèses émises sur la disparition des diamants de la couronne et autres problèmes historiques encore irrésolus. »

Voici ce que dit le Petit Robert sur Valmy :

« Commune de la Marne, arr. de Sainte-Menehould, 304 habitants – Hist. Bataille remportée par l'armée française commandée par Dumouriez et Kellermann sur l'armée prussienne du duc de Brunswick (20 septembre 1792). Cette bataille, qui se réduisit pratiquement à une violente canonnade, mit fin à l'invasion de la France révolutionnaire et fut la première victoire de la République. Goethe, qui y avait assisté, eut cette phrase : « D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde. »

La défaite sans réels combats de l'armée prussienne à Valmy, puis la retraite de l'ensemble des troupes, dont le comportement vis-à-vis des populations rencontrées sur le trajet scandalisa les émigrés, portèrent un coup fatal à tout espoir, et même à toute réelle envie, de refaire une tentative pour rétablir le Roi de France sur son trône. Par ailleurs, les Princes n'ayant plus d'argent et la Hollande refusant de leur en prêter, ils licencièrent tout le monde.

Reprenons les Souvenirs :

« Un mois après mon arrivée au corps, nous apprîmes que nous allions être licenciés. Cette nouvelle désespérante nous mit dans le plus grand accablement et nous fit faire les plus sérieuses et les plus tristes réflexions. N'ayant aucune ressource, ne sachant pour la plupart que devenir, quelle situation pour nous, qui n'avions pas même la faculté, par ces temps de trouble et d'anarchie, de rentrer en France sans exposer nos familles ainsi que nous à être guillotins ! [...]

On nous indemnisa en nous abandonnant nos chevaux et nos équipages ; mais malheureusement [...] je fus frustré de cette ressource par la perte du mien, mort d'une épizootie. [...]

On nous délivra des certificats signés par le commandant du corps et par les Princes attestant que notre conduite était sans reproche et que nous nous étions montrés constamment zélés et entièrement dévoués au service du Roi.

Nous nous séparâmes en effet dans l'espace des jours désignés [ils avaient deux à trois jours pour partir], déplorant notre fâcheuse situation. La perte de mon cheval rendit la mienne plus pénible et plus poignante ; le parti que je tirai de mon manteau, de mes armes et de mon équipage ne dépassa pas la modique somme de 50 francs ; il m'en restait encore une vingtaine [il avait reçu 36 F du marquis d'Autichamp et 50 F de son premier hôte, le pasteur qui l'avait hébergé et soigné jusqu'à son rétablissement].

Ce fut avec ce léger secours et ma mince pacotille que je descendis machinalement le cours de la Meuse, désespéré et agité quelquefois par l'envie de me jeter dans ses flots. Cette cruelle alternative me conduisit insensiblement sous les murs de Maastricht, ville frontière de la Hollande extrêmement fortifiée. Je trouvai un de mes camarades à l'entrée de la porte de Liège qui attendait un de ses amis. »

C'est donc à Maastricht que commença sa nouvelle vie de soldat errant. Dans le mois qui suivit son arrivée, à court d'argent pour payer la modeste pension de son hôtel, une mystérieuse et riche comtesse vola à son secours par l'entremise d'un chanoine bon vivant, compagnon de jeu. Ladite comtesse, qu'il finit par rencontrer, et fréquenter assidûment, s'était réfugiée à Maastricht à la suite de la victoire de Jemmapes de l'Armée du nord, commandée par Dumouriez. Cette victoire lui avait ouvert la Belgique, puis la Hollande, neutre, mais qui était sur la route de l'Allemagne. Celle-ci passait par Maastricht qui fut assiégé et lourdement bombardé.

Une note de M. de Maricourt précise :

« Les émigrés français, qu'on avait dépeints au *stathouder* [l'entourage de] Guillaume V comme indisciplinés et étourdis, révélèrent à la défense de Maastricht des qualités militaires de premier ordre. Les gendarmes rouges de M. d'Autichamp dont avait fait partie Cézac se distinguèrent par leur sang-froid, leur solidité, et contribuèrent beaucoup au succès des Hollandais.

Les officiers d'artillerie hollandais étant très inexpérimentés, les officiers français émigrés provenant de l'ancien corps d'artillerie ou de la marine s'étaient partagés avec succès les rôles de chef de pièce et de pointeurs, et leur tir découragea les assiégeants. »

Le siège de Maastricht fut levé le 1^{er} mars 1793 avec l'arrivée du prince de Cobourg, général de l'armée autrichienne, qui s'était rendu maître de la zone des combats.

François de Cézac rejoignit alors le régiment des hussards de Berchény, patriote hongrois entré au service du Roi de France en 1720. En 1790, son second fils passa en revue son régiment et leur dit :

« Hussards, j'étais venu en France pour servir le Roi. Aujourd'hui, la Révolution triomphe. Impossible de remplir ma mission. Je retourne en Hongrie. Qui m'aime me suit ! »

Ceux qui restèrent en France formèrent le 1^{er} régiment de hussards et les autres, sous les ordres de Berchény, entrèrent au service de l'Autriche. Deux ans plus tard, les hussards du 1^{er} régiment se couvrirent de gloire à Jemmapes, face à ceux de Berchény.

En juin 1793 à Guerpine, Berchény prit sa revanche en affrontant trois bataillons de la Vendée. Ce fut une véritable boucherie, au corps à corps, dont François de Cézac eut la chance de sortir indemne.

Ce combat fratricide le marqua profondément.

« On ne doit pas s'étonner de la rage qui animait si fortement les émigrés à l'époque de 1793, temps si désastreux pour l'humanité. Il n'y avait pas de jours où nous n'apprissions que pères, mères, parents et amis avaient péri sur l'échafaud ou croupissaient dans les plus noirs cachots en attendant le coup de grâce.

Un autre motif qui ajoutait encore au désir de vengeance des émigrés était l'exécration de la mort du plus juste et du plus malheureux des rois, et aussi la manière barbare dont on mutilait leurs camarades faits prisonniers. »

On retrouve ensuite François de Cézac à la bataille de Fleurus (26 juin 1794) au cours de laquelle il fut assez sérieusement blessé (coup de sabre sur la joue gauche), ce qui lui fera dire plus tard qu'il avait l'initiale de son nom gravée sur son visage.

Au printemps 1796, il quitta les Hussards de Berchény pour entrer au service des Princes de Condé, dans l'escadron noble des hussards de Damas. Il voulait combattre avec des Français contre les révolutionnaires, d'autant que les relations avec les Autrichiens n'étaient ni claires ni sans problèmes, et que ceux-ci battaient assez facilement en retraite. Par ailleurs, « des sentiments de compatriotisme commençaient à triompher du système sanguinaire de la Convention » ... ce qui déplaisait aux Autrichiens, et aux gradés des deux camps.

François de Cézac raconte des scènes pendant les trêves, celles-ci pouvant durer plusieurs mois. Les deux camps étaient parfois séparés par un fleuve (le Rhin) ou juste une rivière (l'Isar) près de Munich :

– Ils communiquaient de berge à berge, ce qui était difficile avec le Rhin, mais facile avec l'Isar ;

– Ils échangeaient des Assignats contre des Francs (un Assignat valait 12 F au milieu du Rhin où se rencontraient les bons nageurs des deux rives. De retour sur la berge républicaine, l'Assignat valait alors 25 F.).

– Un jour, il tenta une traversée du Rhin à la nage pour rendre visite au camp adverse. Quand un gradé le vit arriver, il donna l'ordre de lui tirer dessus. Le retour fut quelque peu précipité et épuisant, mais les tireurs s'étant opportunément montrés peu adroits, il en fut quitte pour une bonne peur... C'était le prix à payer pour que les ordres soient (en apparence) respectés et que les ennemis restent à leur place.

– Quelques mois plus tard, il récidiva après s'être assuré qu'il serait bien accueilli. Il y rencontra des Sarladais qu'il connaissait, dont un Vaquier !

– Une autre fois, ils se retrouvèrent à un bal militaire à Munich :

« Le jour où je me rendis à Munich, avec quelques-uns de mes frères d'armes, nous apprîmes que le même soir un bal militaire y devait avoir lieu. Tous les officiers français que nous rencontrâmes nous sollicitant beaucoup d'y venir, nous ne crûmes pas devoir nous refuser à leurs pressantes politesses ; nous y allâmes donc une vingtaine ; quelques officiers supérieurs nous présentèrent ; aussi fûmes-nous, à notre entrée, entourés d'une foule qui nous accabla de prévenances et d'attentions au point de nous obliger à prendre du punch et d'autres rafraîchissements.

Rien n'était plus plaisant pour les Bavares que de voir des Français se faisant la guerre, se trouvant réunis dans un bal, boire, trinquer ensemble et paraissant s'entretenir dans la plus grande intimité ; nos chapeaux à cocarde et à panache blancs étaient confondus sur les tables avec ceux des officiers républicains qui les portaient tricolores. On dansa toute la nuit et, dans chaque contredanse, on voyait figurer des Français servant sous les deux bannières !

À dater de cette époque et de celle du combat d'Oder-Kam-Lach, il n'exista plus entre nous et les républicains cette haine implacable et cette fureur qui avaient été la cause de tant de maux. »

Des scènes comme celles-ci ne sont pas rares. Très connues, et souvent dramatiquement sanctionnées, sont les scènes de fraternisation entre les soldats qui se faisaient face dans les tranchées de la Grande Guerre, notamment pendant les trêves de Noël.

Les combats créent des liens entre les soldats d'un même camp, mais aussi, parfois, avec ceux du camp adverse. Être ami ou ennemi tient à peu de choses, surtout quand ceux qui doivent

se combattre sont les victimes de quelques dirigeants irresponsables, vaniteux, ambitieux ou médiocres.

Il est aussi intéressant de noter la différence de sensibilité entre les hommes et les femmes sur ce sujet, en tout cas, des femmes qui n'ont pas approché l'adversaire, pendant ou juste après la guerre.

J'ai pu le constater au cours d'un déjeuner dans les années 80 qui réunissait un couple français et un couple allemand dont les maris avaient fait la dernière guerre, l'un dans la *Royal Air Force* anglaise, l'autre dans l'armée allemande. Au cours du repas, ils découvrirent qu'ils avaient été sur le même théâtre d'opérations, l'un bombardant, l'autre aux commandes de la défense antiaérienne.

Cette histoire créa un lien de sympathie entre les deux hommes... mais pas entre les épouses. Or, chacun n'avait fait que son devoir et était vivant !

À l'inverse, la sœur de ma mère, orpheline d'une guerre contre l'Allemagne, avait suivi son mari, médecin militaire, quand il avait été affecté juste après la guerre de 39-45 au contrôle des hôpitaux de la zone d'occupation française. Elle en avait gardé un bon souvenir et n'avait aucune hostilité envers les Allemands avec lesquels elle avait parfois noué des liens amicaux. Aurait-ce été le cas si elle n'avait eu aucune relation avec eux dans des circonstances qui avaient été dramatiques pour nous, mais plus encore pour eux ? Cette digression trouvera une confirmation dans la seconde partie du livre.

Revenons à François de Cézac. Il décrit bien la vie des soldats en campagne à l'époque. En effet, il y parle plus de ses hébergements successifs que de ses batailles. Il résidait souvent chez l'habitant pendant quelques semaines à plusieurs mois. Étant jeune, noble, bien éduqué, aimable, il tomba souvent sur des familles nobles et riches, ou simplement riches, ayant parfois des filles charmantes, dont il garda un excellent souvenir et qu'il regrettait de quitter !

Comme beaucoup de ses compatriotes, il séjourna un peu en Belgique et en Hollande, longtemps en Allemagne, un hiver en Pologne et enfin, quelques mois en Italie du Nord.

En Pologne, il fut accueilli par une famille d'une extrême pauvreté. Mais, même là, une fille de la famille, charmante, à qui il avait réussi à sauver sa longue chevelure noire que les Russes convoitaient pour confectionner des bonnets pour leurs hussards, sut lui faire supporter la rudesse des conditions de vie et du climat !

Il semble d'ailleurs qu'il n'ait pas été le seul à apprécier le charme de ces jeunes Polonaises à en juger par le poème dans lequel l'un d'eux exprima ses regrets en partant :

« Les forêts de la Volhynie,
Le sourire fin et les yeux agaçants
De ces pastourelles jolies [petites bergères]
Qui firent faire des folies
À tant de chevaliers errants... »

Pendant toutes ces années, les émigrés touchaient leur solde de l'Angleterre, sauf pendant environ un an, quand le Tsar Paul 1er de Russie prit la relève. Puis l'Angleterre les finança de nouveau jusqu'à leur licenciement, le 1^{er} mai 1801.

L'idée du Tsar, son espoir, était que des émigrés s'installent en Volhynie, grande province de Pologne. Il semblerait qu'il eut peu de candidats, la dureté du climat ayant eu raison du charme des « pastourelles ». Nos combattants royalistes n'y passèrent qu'un hiver, très rude, avant de repartir attaquer la France avec les troupes russes, dans le cadre d'une grande coalition russo-autrichienne. Mais, l'objectif des Autrichiens était moins de vaincre les armées françaises que de faire battre le vieux – il avait soixante-dix ans ! –, mais toujours vaillant général russe Souvarow. Ce qui fut le cas.

À la lecture de ces Souvenirs, j'eus l'impression que l'Autriche avait beaucoup d'hommes engagés, mais ni la foi ni l'organisation pour vaincre des armées bien commandées et porteuses d'un idéal (républicain). La décapitation de notre ex-reine, ex-Princesse impériale autrichienne, ne fut pas un motif suffisant pour les motiver.

Il m'a semblé aussi que la présence des émigrés aux côtés de leurs troupes, en dépit des services incontestables rendus dans les différentes batailles, contribua à les déstabiliser. D'autant qu'ils n'avaient pas une bonne opinion des Français : « indisciplinés et étourdis » ! Et pire encore, pendant les trêves, ces jeunes Français, éduqués et ayant de beaux uniformes, étaient souvent très appréciés par les populations féminines locales. C'en était trop !

La presse allemande s'en fit l'écho et elle fut relayée par la presse italienne. Aussi, nos jeunes nobles furent-ils froidement accueillis à leur arrivée en Italie, en 1800... jusqu'à ce que des Italiens s'aperçoivent, en les voyant se comporter dans les lieux publics, qu'ils étaient tout à fait policés et fréquentables.

Le Traité de Lunéville, qui fut signé le 9 février 1801, mit fin à la deuxième coalition russo-autrichienne et l'Angleterre décida d'arrêter d'entretenir les armées des royalistes français (neuf kreutzers par jour pour un soldat, soit quinze centimes de Florin). De ce fait, elles furent licenciées pour la seconde fois le 1^{er} mai 1801, avec huit mois de solde. Elles étaient cantonnées à Windisch-Feistritz, ville proche de Maribor au nord-est de la Slovénie. C'est ainsi que...

« Les uns se dirigèrent vers la Russie, d'autres vers la Hongrie, d'autres enfin vers la Prusse.

Ayant retrouvé à l'armée de Condé M. de la Roche-Aymon, mon voisin et ami en France [son second mentor], je fus le trouver et lui fis part de mon désir de rentrer en France. »

Ils décidèrent de rentrer ensemble, à pied, en passant par l'Italie, la Suisse et le département du Rhône, soit plus de deux mille kilomètres en territoires ennemis !

« Nous fîmes faire chacun, et le plus économiquement possible, une redingote et un gilet ; nous nous achetâmes également un chapeau ; n'étant porteurs d'aucun paquet, nous nous dirigeâmes tranquillement vers la capitale du Frioul. »

Ils rejoignirent Udine où, grâce aux relations d'une ancienne hôtesse de François de Cézac, ils obtinrent un passeport pour aller jusqu'à Milan, ville qui était occupée par les troupes de Napoléon sous les ordres du général Murat.

« Nous avons l'habitude, avant de pénétrer dans une ville, de broser nos bottes et nos habits ; ensuite, notre chapeau sous le bras et notre canne à la main, nous avons l'air d'être des bourgeois de l'endroit. »

Arrivés à Milan après quinze jours de marche, ils y passèrent quatre jours à visiter la ville et à chercher un moyen pour en partir. Toujours sans solution, ils allèrent se désaltérer dans un café. À une table voisine de la leur, trois Milanais avaient une altercation en français assez violente au sujet de la Révolution française. L'un d'eux défendait l'ancien régime. Quand ils partirent, François de Cézac suivit le royaliste, puis l'aborda quand il fut seul pour lui exposer leur problème. Après une première réaction de peur de l'Italien :

« Vous pourriez fort bien me compromettre ; vous êtes bien imprudents de vous exposer ainsi à la barbe de vos cruels ennemis ; ils vous feraient un bien mauvais parti, s'ils savaient que deux émigrés sont dans la ville ! »

N'ayant aucune relation, il ne pouvait rien faire pour eux. Puis, il se souvint qu'il avait une épouse, française, marchande de mode très en vogue de Milan, qui pourrait peut-être les aider. Il les invita à le suivre pour la rencontrer. Très vite, elle leur dit :

« J'ai un ami intime, appelé [D.], ingénieur en chef, établi par le gouvernement français à Domo-d'Ossola pour surveiller les travaux de la route du Simplon ».

Réflexion de François de Cézac :

« Elle nous en parla tant et avec tellement d'enthousiasme que nous n'eûmes pas de peine à deviner quel était le genre de coiffure que portait cet honnête bourgeois [le mari].

Bref, elle nous donna une lettre de recommandation dont l'effet nous parut devoir être chimérique et dont nous ne nous servîmes qu'avec répugnance, comme des noyés qui s'accrochent à une dernière planche. »

Cette lettre fut leur planche de salut inespérée, car l'officier leur donna un ordre de mission pour Genève ! Mais, auparavant, ils s'étaient présentés et avaient eu une longue conversation, dont voici la fin qui me semble intéressante sur le plan historique, et qui sera confirmée en d'autres circonstances par un officier français qui combattait pour la France :

– « Où avez-vous attrapé cette balafre ?

– En vous combattant, lui répondis-je, parce que, en agissant ainsi, j'ai cru faire mon devoir.

– En effet, reprit-il, c'était la tâche que vous deviez remplir dans votre situation ; les soldats de notre armée vous estiment beaucoup et ne font pas grand cas, au contraire, des émigrés qui, à Hambourg ou dans les villes hanséatiques, faisaient la belle jambe et les paresseux, tandis que vous autres combattiez vaillamment pour votre roi ! »

La marche jusqu'à Genève fut longue, éprouvante, mais sans problèmes majeurs. Ensuite, les embûches furent nombreuses. Ils s'en tirèrent grâce à leur tenue correcte et à leur allure de jeunes bourgeois, mais surtout, grâce à l'audace et à la présence d'esprit dont fit preuve François de Cézac, à ses coups de *bluff* et au facteur chance qui jouèrent un grand rôle.

Tout reposait sur lui, car son compagnon d'infortune et ex-mentor se montra incapable de la moindre initiative, de la moindre prise de risque.

Ils arrivèrent chez eux sains et saufs pour fêter Pâques, le 18 avril 1802, soit un peu plus de onze mois après leur décision de retour, pour la plus grande joie et émotion de leurs familles respectives, comme on peut facilement l'imaginer d'autant que, pour pas les compromettre, ils ne leur avaient donné aucune nouvelle pendant ces dix années d'absence.

Puis, le 8 pluviôse an XI (28 janvier 1803), François de Cézac reçut du gouvernement un certificat d'amnistie :

« Sur son serment de fidélité à la Constitution et son affirmation de n'avoir reçu ni places, ni décorations des puissances étrangères. » [Archives nationales F. 7, 5864].

En 1805, il épousa sa cousine germaine, Hubertine de Boucher de La Tour avec laquelle il eut six garçons qui embrassèrent tous la carrière militaire.

La France avait radicalement changé, mais pas lui. Il était resté le noble royaliste d'avant la révolution, en ayant perdu l'essentiel des revenus et des privilèges de sa classe. Comme il ne voulait servir qu'un roi, il refusa de servir l'Empire.

Sous la Restauration on lui donna le grade de capitaine, celui d'adjudant-major de la Garde nationale de Dordogne et la Croix de Saint-Louis.

Il mourut le 13 novembre 1836, peu avant ses soixante-trois ans.

Ses Souvenirs, dont j'ai cherché à extraire les éléments les plus intéressants sur le plan historique, racontent, ne jugent pas et, bien qu'il les écrivît avec un recul de dix ans, il ne tire ni leçons ni regrets de ses luttes contre les armées de son pays. Ce qui frappe aussi, c'est sa modestie : il évoque ses qualités de nageur et ses initiatives sur la route du retour, très peu ses combats.

Quel jugement porter sur son émigration pour combattre les armées révolutionnaires ? Et sur les prêtres réfractaires restés fidèles à leurs engagements vis-à-vis du Saint-Siège ?

Je rappelle la réflexion de l'ingénieur qui supervisait la construction de la route du Simplon :

« C'était la tâche que vous deviez remplir dans votre situation ; les soldats de notre armée vous estiment beaucoup. »

Et je laisse la parole à M. de Maricourt :

« Par un singulier hasard, au moment même où je publie ces Souvenirs, une contrepartie, si l'on peut ainsi parler, des pages d'un émigré, arrive inédite entre mes mains. C'est la correspondance d'un colonel « patriote, mais bon chrétien », qui précisément combattait contre les Condéens, alors que Cézac servait dans leurs rangs. Il est réconfortant d'y lire la preuve de son mépris à l'égard « d'une poignée de Jacobins qui malmène la France », manifesté, en ces temps de délation, avec une singulière hardiesse, et d'y trouver, exprimés sous une forme presque identique, les sentiments élevés, l'amour du danger et le mépris de la mort, que révèlent les Souvenirs de Cézac.

Sans se livrer ici à des réflexions déjà faites de nombreuses fois sur l'émigration, il est donc permis de répéter qu'au moment où Paris était le théâtre sur lequel les passions les plus hideuses se donnaient libre cours, la Vertu, au sens latin du mot, s'était réfugiée au sein des armées qui combattaient vaillamment, les unes pour le roi, les autres pour la France. »

Libre à chacun de se faire son opinion. Mais une chose me paraît certaine : ces émigrations provoquées par des guerres de religions, des révolutions et autres mouvements violents, des dictatures, quand elles sont définitives et elles le sont souvent, coûtent très cher aux pays qui les subissent et sont tout bénéfique pour les pays d'accueil car ceux-ci récupèrent une partie des forces vivantes de ceux-là !

Fratrie Dutard

La sœur mariée de mon grand-père eut quatre enfants. Je vais évoquer ici les trois premiers qui ont leur place dans ce roman historique familial, chacun ayant connu dans sa vie un épisode peu banal.

MADELEINE

Madeleine, 1884-1951, avait trente ans en 1914 et était célibataire. Elle se proposa pour être la marraine d'un soldat. Ainsi, eut-elle un filleul, inconnu d'elle et de sa famille, avec lequel elle correspondit toute la guerre. Il était officier, médecin dans le civil et célibataire.

Le hasard des mouvements de troupes sur les différents fronts fit que ce filleul et mon grand-père se croisèrent en février 1916. Extrait d'une de ses lettres à sa femme, Élisabeth :

« [...] Il est capitaine et fort gentil, du moins il m'a paru tel pendant les quelques minutes où je l'ai aperçu. Tu pourras le lui dire de ma part ; il n'est pas marié ce qui, pour Madeleine, pourrait faire un mari, ce serait très curieux. »

La guerre terminée, marraine et filleul se rencontrèrent... et se marièrent ! N'ayant pu avoir d'enfant, ils adoptèrent une jeune fille d'une quinzaine d'années qui rentra par la suite dans les ordres, tout en conservant des relations avec eux.

JACQUES

Jacques, 1886-1967, fit carrière dans la diplomatie et, parmi ses postes, il fut Consul de France à Montréal de 1923 à 1925. Il dirigeait la Chancellerie qui couvrait un territoire plus étendu que l'Europe.

Dans le cadre de ses fonctions, il commit des actes, certes légaux, mais qui le rendaient complice de contrebandiers qui violaient la prohibition américaine. Je reproduis ici le passage de ses mémoires qui relate les faits :

« Aux affaires habituelles de toute grosse Chancellerie s'ajoutait la question des francisations de navires que j'ai été certainement le seul Consul à avoir à traiter aussi souvent en raison de la prohibition, alors en pleine vigueur aux États-Unis. Pour essayer d'empêcher toute contrebande, les Américains avaient émis la prétention de visiter tous les navires, même en dehors des eaux territoriales. Les Anglais s'étaient soumis à cette décision exorbitante, mais non les Français. Cela permettait à nos navires d'approcher de plus près la côte américaine sans être visités. Alors, les « bootleggers » [nom donné alors à ceux qui pratiquaient la contrebande d'alcool] eurent une idée : faire passer les goélettes américaines, canadiennes, anglaises ou autres sous pavillon français. En évitant la visite en plein Atlantique et en tâchant de s'y soustraire dans les eaux territoriales, ces contrebandiers pouvaient ainsi, sans trop de risques, débarquer leur marchandise prohibée en un point de la côte sous la surveillance débonnaire de douaniers et de policiers, d'ailleurs de connivence avec eux.

D'après le droit maritime, un navire ne peut être considéré comme français et arborer notre pavillon que si le capitaine, les officiers et les trois quarts de l'équipage sont Français. Là encore, les « bootleggers » avaient résolu la question. La petite colonie française de Saint-Pierre-et-Miquelon, toute proche, était habitée par des pêcheurs bretons, excellents marins. On recrutait donc là très facilement les équipages de ces goélettes. Quant au capitaine, il y avait toujours un quelconque loup de mer français qui acceptait de prendre le commandement du navire, attiré par le gros bénéfice de l'opération. En cas d'arraisonnement, il ne risquait rien : on se contentait de confisquer l'alcool. Mais, avec seulement deux affaires réussies, c'était la fortune pour des capitaines aventureux et peu scrupuleux.

J'eus donc à procéder au moins à une dizaine de francisations de navires. Je n'ignorais pas, sans toutefois être censé le savoir, que les raisons qui motivaient ces actes administratifs n'étaient pas très pures, mais, après en avoir conféré avec le Consul général, je pensais, en toute conscience, que je n'avais pas le droit de m'opposer à de telles francisations. Après tout, on me présentait des papiers en règle ; je ne pouvais donc refuser de laisser la marine marchande française s'augmenter d'une unité de plus. Le seul ennui était que ces messieurs étaient toujours extrêmement pressés et là où il m'aurait fallu une semaine au moins pour établir toute la procédure, je devais leur dresser l'acte de francisation sur moins de 24 heures. Je le rédigeais donc à la hâte, leur laissant le soin de s'entendre avec mes dactylographes pour taper tous les papiers pendant la nuit. Je pense qu'elles devaient y trouver leur compte, car je n'eus jamais à enregistrer de leur part la moindre protestation. »

GENEVIEVE

Geneviève, 1888-1975. J'avais, nous avons tous, beaucoup d'estime et d'affection pour Geneviève en raison de sa gentillesse et de sa belle personnalité. Elle habitait Londres et possédait à l'époque, d'abord en viager, puis en pleine propriété, le beau manoir du XV^e, la « Grande Borie », qui fut pendant près d'un siècle et demi le berceau sarladais de sa famille maternelle.

Son destin est peu commun et cocasse.

Geneviève, jeune Périgourdine, son Brevet supérieur en poche, partit pour Londres, en dépit des très fortes réticences de ses parents. Elle avait dix-huit ans, nous étions en 1906, époque à laquelle, hormis dans de très rares institutions, l'enseignement des jeunes filles ne les préparait absolument pas au Baccalauréat, ce qui l'avait beaucoup contrariée, me dit-elle un jour.

Elle s'installa au *Home* (maison) des institutrices françaises et donna des leçons de français. Devenue rapidement Secrétaire générale du *Home*, elle y fut logée et un peu rémunérée. Puis, avide d'indépendance, elle s'installa dans une *Boarding house* (pension) près de *Marble Arch*, au centre de Londres.

Son frère Jacques la rejoignit en novembre 1912 pendant quelques mois pour parfaire son anglais avant de se représenter au concours des vice-consuls.

Le 22 décembre, deux jeunes institutrices anglaises venues passer les fêtes de Noël à Londres descendirent dans cette pension. Après le déjeuner, elles proposèrent de tirer les cartes. Geneviève et Jacques acceptèrent. Alors qu'elles ne les connaissaient pas du tout, elles leur dirent des choses étonnantes d'exactitude sur leur passé. Elles prédirent aussi leur avenir. À Geneviève, elles lui annoncèrent qu'avant la fin de l'année elle serait demandée en mariage, par un homme blond et par un brun, qu'elle ferait le bonheur du blond et le malheur du brun.

Le lendemain, alors que rien ne laissait présager quoi que ce soit, sauf l'imminence de Noël et de la suspension des cours, elle fut demandée en mariage par deux de ses élèves : un

Anglais blond et un Roumain brun. Elle en fut bouleversée, au point que sur les conseils de son frère, elle partit en France pour réfléchir à ces demandes et prendre une décision dans le calme...

Elle épousa le blond en avril 1913 à Cambrai, ses parents habitant cette ville à l'époque !

Ils eurent quatre fils puis une fille. Leur deuxième fils est mort à l'âge de neuf ans, renversé par un bus.

Cet Anglais blond, Mason, 1883-1963, était le fils, puis le successeur, du créateur des célèbres brosses Mason Pearson. Ces brosses, très chics et très chères, étaient faites avec des poils de sangliers d'Inde. Les poils des touffes avaient des longueurs différentes pour mieux pénétrer les chevelures.

Je passais parfois quelques jours chez eux avant ou après un séjour linguistique dans une famille anglaise trouvée par ma tante, qui me recevait toujours très gentiment.

Lors de mon passage en 1956, mon oncle, tout en caressant une de ses brosses (il en avait toujours une ou deux dans ses poches), me fit admirer « Le Cigare », cadeau de Sir Winston Churchill, qui trônait sur sa cheminée. Il me montra aussi des articles de presse qui parlaient des immeubles ultramodernes, mais très critiqués à ce titre, qu'il venait de faire construire dans le cœur historique de Londres. Puis, à ma demande, il accepta de me faire visiter son entreprise, ce qui stupéfia ma tante, car, personne jusqu'alors dans leur entourage n'avait obtenu cette faveur ! J'avais seize ans. Le souvenir de ma mère y était peut-être pour quelque chose.

Il m'emmena dans sa vieille Jaguar toute rouillée, assortie à sa tenue vestimentaire, puis me montra son usine qui possédait des équipements ultramodernes pour l'époque.

Alors que sa réussite et sa fortune faisaient à l'époque la une des journaux anglais et l'objet d'interventions à la Chambre des Communes, il imposait à sa famille, comme à lui-même, une vie proche du dénuement !

Leur fils aîné, largement adulte, possédait une belle voiture de sport... et une vieille *guimbarde* qu'il garait à quelques centaines de mètres de la maison de ses parents afin d'arriver chez eux avec un véhicule jugé convenable par son père, qui était aussi son employeur !

André Vacquier

ORIGINE DE SA FAMILLE PATERNELLE

Guerre de Cent Ans...

Un gentilhomme écossais, Iankin Wackear, servait en qualité de capitaine à cote d'armes dans les troupes anglaises sous les ordres de Sir Thomas Kyriel. Il fut fait prisonnier à la bataille de Formigny (ville de Normandie proche de Bayeux) par le Connétable de Richemont et le Comte de Clermont qui commandaient les troupes du Roy Charles VII.

Cette bataille eut lieu le 15 avril 1450. Elle fit trois mille sept cents morts anglais et treize à quatorze cents prisonniers, dont notre gentilhomme écossais. Cette victoire permit à la France de récupérer la Normandie.

Rapidement rendu à la liberté, Iankin Wackear fit venir son épouse irlandaise, Ann Mc Carthy, puis ils partirent en Guyenne, province du sud-ouest qui était alternativement française ou anglaise jusqu'à la victoire française de Castillon-la-Bataille, le 17 juillet 1453, victoire qui mit fin à cette Guerre.

Cette région du sud-ouest de la France était très appréciée des Anglais pour son climat et sa douceur de vivre, mais plus encore pour ses vins qu'elle exportait par bateaux entiers vers l'Angleterre.

En 1454, « notre couple » alla à Sarlat, au cœur du Périgord noir, pour y « prendre les eaux », très réputées à l'époque. Il s'y plut et s'y établit.

Ce qui laisse rêveur au regard de nos comportements cinq siècles plus tard, c'est de constater qu'un an seulement après la fin des hostilités, souvent très violentes, des ex-ennemis pouvaient être bien accueillis ! En effet, ils s'intégrèrent rapidement et leurs descendants occupèrent des positions élevées ! Un quartier de Sarlat portait leur nom, ainsi qu'un des hôtels particuliers, qui le porte toujours.

Par ses foires et marchés, Sarlat fut très prospère jusqu'à la guerre de Cent Ans, qui la ruina. Prise et reprise plusieurs fois par les belligérants, elle devint exsangue et dépeuplée.

Pour la remercier de sa fidélité et de son âpre défense contre les Anglais, auxquels elle avait pourtant été cédée par le traité de Brétigny en 1360, le Roy Charles VII lui accorda de nombreux privilèges, dont l'attribution de nouveaux revenus et l'exemption de certaines taxes. Cette manne permit à la ville de se reconstruire et, notamment, d'édifier la plupart des hôtels particuliers qui font aujourd'hui sa fierté, mais surtout son caractère et son intérêt touristique.

Les Wackear eurent deux fils et, à la troisième génération, ils prirent la nationalité française et francisèrent leur nom : ils se firent appeler Vaquier. Puis, certains descendants ajoutèrent un « c » devant le « q ». Aujourd'hui, on trouve les deux orthographes.

Mon grand-père, descendant de la dix-huitième génération et sarladais de naissance, n'avait pas de « c » à l'état civil, mais il en mettait un dans ses documents privés. Faute de descendance mâle, le nom s'est éteint dans cette branche en 1950 à la mort de ma grand-mère.

Notons que, contrairement à ce que disent des spécialistes en généalogie, le nom Vacquier ou Vaquier n'est pas, ou pas toujours, une variante normande ou picarde de vacher.

ANDRE AVANT LA GRANDE GUERRE

André, 16 février 1873 – 30 août 1918, eut une petite enfance sans histoire, passée à Sarlat et à la « Grande Borie », charmant manoir du XV^e au milieu des bois. Famille bourgeoise péri-gourdine très pieuse, un oncle prêtre, un temps curé de la paroisse.

Puis, en 1880, deux frères célibataires de sa grand-mère paternelle, originaires de Montignac, vinrent y prendre leur retraite et souhaitèrent être entourés de leur sœur, Alexandrine, veuve depuis peu, et de sa famille : son fils, sa belle-fille et leurs cinq enfants. Les oncles moururent respectivement neuf et onze ans plus tard et laissèrent leurs biens aux petits-enfants de leur sœur, biens conséquents qui furent les bienvenus. Ces grands-oncles, Jean-Édouard, fut officier supérieur passé par l'École Polytechnique et Jules fut haut magistrat, auteur d'un livre de droit qui fit référence sur les partages d'ascendants.

André était le dernier d'une fratrie de cinq enfants, trois filles puis deux garçons.

La fille aînée a refusé une demande en mariage pour entrer au Carmel, ordre cloîtré. Mon frère et moi lui fûmes présentés quand nous étions très jeunes : elle nous vit à travers un judas !

La deuxième a épousé l'infortuné soupirant de sa sœur, avec lequel elle eut quatre enfants : Madeleine, Jacques et Geneviève, déjà évoqués, et Pierre qui était officier de marine en Méditerranée pendant la Grande Guerre.

Quant à la troisième, peu gâtée par la nature, elle resta célibataire et passa l'essentiel de sa vie chez son frère André et sa belle-sœur Élisabeth... des saints !

Les deux garçons se marièrent. Joseph, l'aîné, n'eut pas de descendance, contrairement à André.

À 18 ans, ses études secondaires terminées, André s'engagea dans l'infanterie pour quatre ans, puis pour deux années supplémentaires. Il effectua ensuite régulièrement des périodes militaires qui lui permirent d'être nommé lieutenant de réserve en 1907 avec l'appréciation suivante :

« A toujours été noté comme un officier robuste, énergique, discipliné et connaissant bien les règlements ».

Il quitta l'armée en 1897. Il avait 24 ans. Il entreprit alors des études de Droit qui lui permirent de devenir avocat. Il prêta serment à Bordeaux le 21 février 1900 et s'inscrivit au Barreau de Bergerac près du Tribunal d'instance.

Grâce à l'héritage des deux grands-oncles il avait les moyens de vivre confortablement et d'exercer son métier d'avocat avec sérénité. Il mena jusqu'en 1914 une vie aisée et facile dont il sut profiter avec une certaine insouciance, consacrée à la gestion de ses biens, essentiellement des propriétés agricoles et des placements dans des pays censés être d'avenir, à sa famille, à la chasse, à la bonne chair... dans une région, le Périgord, où il faisait bon vivre.

Puis, comme tous les Français en âge et en état de combattre, il fut mobilisé le 1^{er} août 1914.

Lieutenant, puis Capitaine, il fut rapidement envoyé au front, dans les tranchées en Lorraine, puis en Alsace où il fut victime d'une embuscade le 30 août 1918. Emporté par l'ennemi, il fut porté disparu sans que l'on sache s'il était vivant ou mort.

Six mois plus tard, ma grand-mère apprit qu'il était décédé et quinze jours après qu'on avait retrouvé sa tombe ce qui permit de savoir qu'il était mort le jour de l'embuscade.

Elle nous a très peu parlé de lui. D'après mes souvenirs d'enfant – j'avais dix ans quand elle est morte –, elle nous aurait seulement dit qu'il était parti en reconnaissance avec quelques hommes, mais qu'il avait fait l'erreur de revenir par le même chemin. Repérés par les Allemands à l'aller, ils avaient été attaqués au retour et faits prisonniers. Et, comme il y avait, enterré à côté de lui, un Allemand mort le même jour, elle en avait déduit qu'il s'était battu.

Ces deux indications étaient fausses, comme on le verra plus loin. Et c'est ainsi que je m'étais forgé une opinion peu positive de mon grand-père : une vie facile et « libre » couronnée par une faute lors d'une reconnaissance en 1918. Aussi, sa disparition, qui était antérieure de vingt-deux ans à ma naissance, était-elle pour moi, et pour ma génération de la famille, une affaire classée.

Classée... jusqu'au jour où une lettre l'exhuma du cimetière de l'oubli !

Élisabeth de Cézac - Vacquier

Élisabeth de Cézac, 17 novembre 1879 – 18 novembre 1950, sa future épouse, appartenait à la noblesse périgourdine.

Le Baron A. de Maricourt a dit de sa famille en 1909 :

« Les Cézac descendaient d'une de ces lignées de gentilshommes campagnards trempés par le métier des armes éducateur de l'énergie qui exhausse les âmes au-dessus des vertus du commun, gentilshommes campagnards de l'ancien régime, se battant en temps de guerre, chassant en temps de paix et respirant à pleins poumons l'air vivifiant de leurs plaines et de leurs montagnes, qui semblait faire passer en eux quelque chose de son âpreté et de sa rudesse. »

De ces lignées dont la duchesse de Berry dit un jour : « C'étaient les forces de la France ».

Élisabeth épousa André le 3 avril 1902 au Château d'Ajat (entre Montignac et Périgueux) qui était la demeure de ses parents, puis celle de son frère Bertrand. Ils avaient vingt-deux et vingt-neuf ans.

Ils eurent trois enfants : un garçon, Jean, qui est né en 1903 et ne vécut que trois mois, puis deux filles, Germaine, née en 1909, et Marguerite en 1911.

La mort de ce fils fut évidemment une grande souffrance pour eux deux, souffrance qui a été ravivée pour mon grand-père pendant sa guerre car il n'avait pas de fils à « offrir » pour défendre Son Pays. Il s'en désola à plusieurs reprises dans ses lettres.

Après la mort de cet enfant, ils s'installèrent au « *Jardin* », dans une maison assez charmante, avec un beau parc arboré et fleuri, à proximité de la Vézère et à l'orée de Montignac, qui est toujours dans une branche de la famille. Ma grand-mère y vécut jusqu'à sa mort, en 1950.

Elle fut veuve à trente-neuf ans, avec deux orphelines de neuf et sept ans. Pour elle, comme pour des millions d'autres, ce fut un drame affectif et matériel qu'elle dut assumer tout le restant de ses jours. Sa vie fut une longue série d'épreuves qu'elle affronta avec courage et dignité.

Après la guerre, l'érosion du franc et la baisse des fermages rendirent sa situation financière de plus en plus précaire. Aussi, a-t-elle dû se résoudre à vendre ses propriétés les unes après les autres, ses revenus ne suffisant plus pour leur permettre de vivre décemment. Quant à sa pension de veuve de guerre, elle se réduisait comme peau de chagrin : elle était de 550 F par trimestre en 1947 soit, d'après le taux de conversion de l'INSEE, l'équivalent de 30 € d'aujourd'hui. Cette pension était censée être le revenu de deux débits de tabac ! À titre de comparaison, la même année, le coût de la pension d'un élève de 6^e à l'école Saint-Joseph de Sarlat était de 50 000 F, soit vingt-trois fois sa pension de veuve d'officier !

Et ne parlons pas des placements faits avant la guerre dans des pays jugés très prometteurs par les conseillers financiers : Russie, Mexique, etc. qui se révélèrent être de beaux miroirs aux alouettes !

Ma grand-mère était très appréciée par son entourage pour son accueil sans limites, et cela en dépit d'une santé aussi fragile que ses finances. Elle était très aimée par ses trois petits-enfants et ses neveux et nièces. L'une d'elles me dit un jour :

« Elle pleurait et riait très facilement, les larmes et les rires pouvant se succéder rapidement. »

Sa propriété intéressa beaucoup un détachement de l'armée allemande quand ils occupèrent la « Zone libre » fin 42, début 43.

Au cours de la visite, qui devait précéder sa réquisition, ils virent des photos de mon grand-père en uniforme et ses décorations. Ils interrogèrent ma grand-mère à son sujet. Quand ils connurent son destin, ils se mirent au garde-à-vous, le saluèrent, puis partirent en lui disant qu'ils ne toucheraient pas à sa maison !

La promesse fut tenue.

Guite Vacquier - Leroux

La seconde fille d'André et d'Élisabeth, à l'état civil Marguerite, 26 août 1911 – 28 octobre 1941, Guite ou Guigitte pour les intimes, « petite maman » pour ses deux fils, Jean et moi.

Sa Sérénité et Douce obstinée dans le roman « Sa Sérénité » paru en 1947 dont elle est l'héroïne.

Pourquoi fut-elle l'héroïne d'un roman, elle qui était si simple, réservée, discrète ? Certainement parce qu'elle eut un destin tragique et qu'elle était unanimement appréciée, aimée, admirée pour ses qualités humaines. Je pus m'en rendre compte à de multiples reprises par les réactions que je déclenchais dans ma jeunesse auprès de ceux qui l'avaient bien connue, en raison de ma ressemblance physique avec elle. Combien de fois ai-je entendu, avec une voix et un regard chargés d'émotion : « Que tu ressembles à ta petite maman ».

SON ENFANCE

Son univers de jeune fille pupille de la Nation se limitait pour l'essentiel à sa mère, à sa sœur aînée, aux grands-parents, oncles et tantes, aux relations de ceux-ci et aux préceptrices qu'elles eurent en primaire, puis à l'Institution Saint-Alyre à Clermont-Ferrand en secondaire. Elles faisaient aussi des séjours chez deux oncles : le frère de leur père, Joseph, sans enfant, et le frère de leur mère, Bertrand, qui avait quatre enfants plus jeunes qu'elles. L'un et l'autre habitaient à une trentaine de kilomètres de Montignac. Le premier à la Grande Borie, le second à Ajat, dans un château quasi féodal des XVI^e et XVII^e siècles.

La vie calme et proche de la nature menée par ma mère lui aurait assez bien convenu si elle n'avait pas souffert de l'absence de son père et de la pauvreté de sa mère à qui elle reprochait d'avoir abandonné à son frère sa part (un tiers) du château et de son domaine pour lui permettre de faire un « beau mariage ».

Il faut préciser qu'elle prit cette décision en 1916, son mari était encore de ce monde et ils vivaient assez confortablement... avant la guerre.

Outre son château, son oncle Bertrand fit partie du petit monde des constructeurs automobiles des années 1920. Bien qu'éphémère puisqu'elle ne dura que six ans et ne produisit que cent cinquante Cézac, cette aventure est relatée dans l'histoire des débuts de l'automobile française. Ensuite, il prit la Direction commerciale de Renault en Afrique du Nord et s'installa à Alger avec sa famille pendant quelques années. Puis, revenu sur ses terres, il s'occupa de sa propriété et récolta des truffes avec une truie qu'il avait dressée lui-même. Il mourut en 1976.

Mon frère et moi, emmenés par notre père, allions le voir une fois par an dans le cadre d'une visite assez formelle. Il était notre subrogé tuteur, fonction qu'il n'eut jamais l'occasion d'exercer avec nous.

Revenons à ma mère jeune fille et à sa vie au sein de la maison familiale. Elle adorait le Jardin, ses fleurs et ses arbres, dont une allée, à l'allure très monacale, de tilleuls taillés et entourés de buis. Ceux-ci lui servaient de refuge... jusqu'à son mariage, à vingt-trois ans ! Lorsque son fiancé venait la voir, il lui arriva de la trouver dans l'un d'eux.

À l'âge de seize ans, en pension à Saint-Alyre, elle fit une narration qui est un témoignage émouvant. Le sujet : Votre distraction favorite. Voici sa réponse :

« Mes amis les arbres

Au temps où j'étais encore à la maison, les jours de congé, ma distraction favorite ? Devinez... de grimper dans les arbres ! Que de bonnes excursions j'y ai fait ! ... À peu près tous ceux du jardin, et il y en a, ont eu l'honneur, ou la malchance – je ne les traitais pas toujours très bien – de me supporter.

Les arbres de Judée, les catalpas, les chênes n'avaient pas ma prédilection, les branches trop espacées ne me permettaient pas d'aller assez haut. Les sapins ? Ils glissaient trop, ce n'était pas prudent. Je m'aventurai un jour dans un peuplier. La descente si laborieuse, presque impossible, me laissa pas mal d'écorchures, je me jurai de ne pas recommencer.

Le grand magnolia avait une partie de mon cœur. Avec une amie, compagne habituelle, nous faisions des concours de vitesse : celle qui serait la première à l'extrémité ! C'était presque toujours moi, soit dit tout bas sans me vanter. Mais ô honte ! C'est que je me rapproche davantage du singe.

De cet observatoire branlant, je dominais tout : d'un côté les prés fleuris avec des vaches grises, rousses ; ou bien des faneurs remuant avec entrain le foin à demi-sec, les mettant en meules vers le soir ; au second plan, des fermes, des champs avec semeurs ou moissonneurs ; puis les coteaux verts ou dorés. De l'autre côté, la route qui longe le jardin, puis la Vézère qui serpente entre les prés, les champs, bordés de peupliers ; quelques maisons aussi, de la petite ville.

Le matin des processions du Saint-Sacrement, pour les reposoirs on envoie chercher des fleurs : « Il en faudrait des grosses ». D'un bond, je suis sur l'arbre et grimant, munie d'un grand et d'un petit sécateurs, je coupe les fleurs blanches, à l'odeur exquise que je peux atteindre à mes risques et périls.

Les tilleuls de la Grande Allée ? Ils avaient ma visite assidue. Parmi le nombre, j'en choisis pour être ma maison, chacun de ceux-ci portait le nom d'une amie. L'un la salle à manger dont les branches bien disposées permettaient de déposer son goûter, chacune avait un petit coin pour placer même sa timbale. Un autre, le lieu de mes méditations. Il n'y avait place que pour moi. Confortablement installée, je réfléchissais à mes projets futurs. Si j'étais un garçon, je me ferais marin, je ferais de longs voyages merveilleux ; ou bien, j'aurais une situation dans les montagnes, je les aime beaucoup. Mais je ne suis qu'une fille, alors... je me ferai religieuse pour aller évangéliser les sauvages dans de très beaux pays ; mais il faut quitter la France, ne plus s'amuser, faire des quantités de sacrifices, le lendemain je n'avais plus du tout ces idées.

Souvent, j'y portais un livre : les lectures passionnantes, tels les contes de Perrault, les livres de Mme de Ségur, les aventures de Jules Verne et *Le Dernier des Mohicans* qui m'a enthousiasmée ! Kipling m'a fort intéressée par tous ses récits extraordinaires d'animaux de la jungle. Que j'avais de compassion et d'amitié pour « Le Petit Chose », il était si malheureux ! Que n'aurais-je pas fait pour la France après la lecture de « La guerre des Femmes » ? Quelquefois, j'emportais un livre d'étude, mais ce n'est guère amusant, aussi mon imagination, sur le dos des hirondelles partait... et devenait tout à fait « la folle du logis ».

Un autre ami tilleul était le salon. Il y avait un « trône » si confortable pour les visiteurs importants ! Notre petit boudoir, c'était son voisin. Sur une branche proche de nos sièges, une planche clouée était notre table. C'est sur cet arbre que se passaient de

longues journées à lire, avec mes amies, ou à faire un petit objet en cachette pour la fête de maman ou pour une surprise.

Ces hauts perchoirs étaient aussi mes lieux de refuge et mes cachettes quand je désirais m'épargner une corvée ou une apparition au salon, devant des personnes inconnues ou antipathiques.

Mes chers arbres, que de bons souvenirs ils me laissent. Ils sont pour moi des amis : ils ont entendu mes conversations, mes secrets, ils ont connu ceux que j'aime et qui ne sont plus. Mais il y a presque deux ans que je n'y monte plus : les bas, les robes longues sont bien gênants et maintenant, la dignité de mes seize ans ne me le permet plus.

Marguerite Vacquier [1927] »

Elle avait dix-neuf ans quand sa sœur quitta la maison familiale pour s'installer avec son mari, à Versailles d'abord, puis au Maroc, c'est-à-dire à plusieurs jours de voyage en train et bateau. Elle resta donc seule avec sa mère et dut s'occuper de son grand-père maternel, âgé, perclus de douleurs et ayant un très mauvais caractère, comme sa tante célibataire qui vivait avec elles. Ce fut une période très éprouvante pour elle. Heureusement, elle correspondait avec sa sœur qui essayait de lui remonter le moral... en lui disant que des jours meilleurs finiraient par arriver. Sa sœur et sa mère souhaitaient qu'elle se marie. Les prétendants ne manquaient pas, mais aucun ne déclencha chez elle l'envie de transformer une relation amicale en un engagement pour la vie.

SON MARIAGE

Mon (futur) père, Parisien fraîchement débarqué dans la région, séduit par le charme de la demeure de son assureur en venait à regretter qu'il n'ait pas une fille à marier. Certes, il n'avait pas de fille, mais il avait une nièce. Le vieil assureur et sa femme, sans descendance, pensèrent certainement qu'ils avaient là une carte à jouer. C'est ainsi qu'un heureux hasard fit se rencontrer Jacques et Marguerite...

Ce fut un véritable coup de foudre réciproque qui a débouché sur un mariage en dépit de l'opposition de la famille de ma mère. En effet, mon père n'avait pas vraiment le profil du gendre idéal avec sa vie de célibataire peu recommandable. Quant à sa compagne du moment, n'acceptant pas sa répudiation, elle le fit savoir publiquement et bruyamment dans l'entourage de « l'intruse ». Ses capacités de nuisance furent étonnantes, en intensité et en durée.

Mais ma mère, cette « douce obstinée », qui savait s'affirmer et s'imposer en douceur quand elle le décidait, ne céda pas. Le mariage religieux fut célébré le mardi 30 avril 1935 à Lourdes dans une stricte intimité familiale afin d'éviter que l'ex-maîtresse ne vienne perturber la cérémonie. Il fut suivi d'un très long voyage de noces : Écosse, Angleterre, Maroc... dans l'espoir que l'ex finisse par quitter la région.

Pour ma grand-mère paternelle, qui adorait sa belle-fille, ce mariage fut un immense soulagement. Elle la comblait de cadeaux au point de ternir leur relation, car son extrême générosité devenait difficile à supporter par ma mère à cause de la grande pauvreté de la sienne. Outre le fait qu'elle se comportait plus comme une mère que comme une belle-mère, et qu'elle restait très présente dans la vie de son fils et dans celle du couple, même à distance, car elle résidait à Paris la plupart du temps.

Contrairement à ce que la vie de mon père célibataire pouvait laisser penser, ou craindre, je suis convaincu qu'il fut un mari d'une fidélité exemplaire. Ma mère lui aurait dit qu'elle n'accepterait aucune infidélité... sauf, à la rigueur, avec une gitane ! À l'époque, les gitanes dansant le flamenco en robe longue fascinaient les hommes, mais aussi les femmes, et ce n'est sans doute pas un hasard si elles ont donné leur nom et leur effigie à une marque de cigarette

française. Sans doute parce que ma mère était mince et brune, l'un de ses amis, soupirant infortuné, l'appelait « ma gitane ».

Mon père resta très attaché à ma mère jusqu'à sa propre mort, ce qui fit dire un jour à ma demi-sœur : « À choisir, il vaut mieux épouser un divorcé qu'un veuf ! ».

De cette union naquirent deux garçons : Jean en mai 1936 et François (moi) en avril 1940, modestement le jour de la Saint Parfait ! Naître sous les auspices d'un tel saint, ce qui me valut quelques réflexions, et avoir une ressemblance avec une véritable incarnation de la perfection, décédée qui plus est, était parfois difficile à porter par un enfant.

De 1935 à 1939, mes parents connurent quatre années de grand bonheur et d'une relative insouciance. Tout était facile. Ils menaient une vie de *gentlemen-farmers* avec du personnel pour la maison et pour la propriété. Ils alternaient les séjours à Paris, les voyages, les sports d'hiver, les activités mondaines... Enfin une vie agréable et, surtout, aisée pour ma mère !

Elle passa son permis de conduire en février 1938. À la fin de l'épreuve, l'examineur lui demanda :

- Qui vous a appris à conduire ?
- Mon mari
- Vous le félicitez !

Elle conduisait très bien, et très vite, l'Hotchkiss familiale.

À ma connaissance, les seules ombres au tableau furent, en 1938, une fausse couche de ma mère et une chute de ma grand-mère paternelle au démarrage d'un de ces célèbres bus à plateforme, si sympathiques et aimés des Parisiens qui ont circulé jusque dans les années 1950. Sa tête heurta violemment une partie métallique, ce qui provoqua une perte de raison et son décès le 20 juin 1939. Ce fut pour mon père, qui l'adorait, une épreuve très dure... qui fut suivie par sa mobilisation. Et entre les deux, le début de ma conception... qui se révéla être neuf mois plus tard une bénédiction !

Mon père fut affecté en Alsace, aux Transmissions de la V^e Armée, avec le grade de sergent, très vite devenu sergent-chef.

Ma mère prit alors la direction de la propriété. Elle s'en acquitta si bien que lorsque mon père fut démobilisé à la suite de ma naissance (second enfant et pas encore de guerre), il eut du mal à retrouver sa place. Elle était devenue la maîtresse des lieux, respectée et aimée du personnel et des voisins.

L'OCCUPATION ALLEMANDE

Très peu de temps après le retour de mon père, en mai 1940, il y eut l'invasion allemande qui déclencha la débâcle, c'est-à-dire la fuite vers l'ouest et le sud d'une partie importante de la population de l'Est et du Nord de la France, de Paris et de sa région. C'est ainsi que mes parents accueillirent une vingtaine de personnes de la famille proche ou lointaine, d'amis ou de relations des uns ou des autres, certains inconnus d'eux, et arrivant parfois à l'improviste.

Ce qui fut le plus remarquable de la part de ma mère, ce ne fut pas l'accueil en lui-même qui était assez normal en de telles circonstances. C'est qu'elle le fit sans se départir de son calme et de sa bonne humeur, de « sa sérénité », en dépit des nombreux problèmes et charges qui en résultèrent, m'a dit une des accueillies, Christiane, que nous allons retrouver.

Ce fut une période très intense, chaleureuse, réparatrice, au cours de laquelle ma mère donna toute la mesure de ses qualités de cœur et d'organisatrice. La maison était devenue « l'Arche de Guite » pour des réfugiés qu'il fallait héberger, nourrir, occuper et distraire.

Ce refuge aurait été un petit paradis si de très mauvaises nouvelles n'avaient ponctué leurs vies : celles de proches tués ou blessés et celles de la situation calamiteuse et honteuse de notre pays.

En témoignage, la dédicace du roman « Autant en emporte le vent » qu'adressa à ma mère après son séjour, le fils aîné de Jacques, le Consul de la fratrie :

« Le 5 octobre 1941 À Guite Leroux :

Ma Tante, dit la Loi cruelle ;
Ma cousine, dit le Temps moqueur !
Pour soustraire à l'ennui quelques longues soirées,
Dont l'hiver approchant va vous gratifier,
Assise au coin du feu, à la lueur des flammes
Lisez donc ce chef-d'œuvre d'une très jeune femme.

Vous y verrez mêlé aux drames de la guerre,
Dont l'affreux dépasse tous nos présents malheurs,
Un amour incertain, troublé, mais vainqueur,
De deux êtres têtus, deux mauvais caractères.

Je n'oserai penser que ce maigre présent,
Soit de votre bonté tout le remerciement !
Mais je n'ai, je l'avoue, qu'un unique désir :
Que d'un heureux été, il soit le souvenir. »

Ma mère a sans doute reçu ce livre et lu sa dédicace, mais elle n'eut pas le temps de le lire. Elle lisait Clochemerle quand arriva son accident de bicyclette qui lui fut fatal après huit jours de coma.

SON ACCIDENT

En raison de la guerre, la bicyclette était devenue quasiment le seul moyen de déplacement et les routes de la région, le plus souvent non goudronnées, étaient en mauvais état, parsemées de pierres et de nids-de-poule remplis de poussière de calcaire. Ma mère était avec sa jeune cousine Janine qui la suivait à distance, car elle allait, à bicyclette comme en voiture, toujours très vite.

Quand sa cousine la rejoignit, elle gisait sur le bas-côté de la route, en avant de sa bicyclette, inanimée, ensanglantée.

Pour relater cet accident et les dix jours affreux qui suivirent, je vais reproduire les notes du carnet de Christiane, une cousine de mon père de vingt-trois ans, Dunkerquoise réfugiée, qui avait été accueillie par ma mère fin 1939. C'est elle qui m'a permis de reconstituer cette très triste période.

J'ai aussi retranscrit deux longues lettres de ma grand-mère adressées à sa fille aînée qui était retournée au Maroc deux semaines plus tôt. Dans ces lettres, rédigées au fil des événements, elle décrit l'évolution du coma et exprime son désespoir, ses lueurs d'espoir, toute sa détresse.

Je livre ces témoignages, car ils sont des expressions vraies, profondes, spontanées du vécu d'un drame qui marqua à vie la famille, les proches, et tous ceux et celles qui l'avaient connue et aimée.

Carnet de Christiane

« 30 octobre [1941] — J'écris avant d'aller veiller Guite pendant sa dernière nuit au Coustal. Quelle suite d'événements bouleversants depuis le 22.

Ce mercredi [22] — Je vais à Sarlat, tandis que Guite et Janine vont dans la vallée. Visite au directeur d'école, aux Maries.

Au retour, dans la descente des Madras, Guite dans le fossé, Janine me crie d'aller vite prévenir Jacques. Je le croise à la sortie du bois. Téléphone au docteur. Personne ne revient, que se passe-t-il ? 2^e téléphone, puis à l'hôpital. Enfin, vers 9 h 30, arrivée de Mme Vacquier. J'arrive. Guite, fracture du crâne croit-on. Sans connaissance. Graves commotions. Triste soirée. Je couche près de François et Jean.

Jeudi 23 – Toujours la même chose. Mlles de Cézac [sœur de ma grand-mère] et des Ardillets son amie¹] près de Guite. Tout le monde est bouleversé. Pauvre Guite. Le temps est froid.

Vendredi 24 – Froid. Je descends voir Guite. Pauvre Guite chérie. Son visage est gonflé, les yeux enflés et rouge brun. Elle respire la bouche ouverte, fait des gestes incohérents. Angoisse.

Samedi 25 – Je téléphone à 8 heures À 3 heures elle a dit oui plusieurs fois. Les docteurs disent : on la sauvera. Nous nous réjouissons peut-être trop !

Dimanche 26 – Messe à 10 heures Le jésuite déjeune ici. Temps froid. On espère. Guite reconnaît un peu. Elle a bu du champagne, mangé de la compote de pommes.

Lundi 27 – Plutôt moins bien. Fléchissement, mais on ne désespère pas. On continue, malgré tout, les projets pour le jour où elle rentrera. Je vais la voir, son visage est moins enflé. Toujours les yeux fermés, mais elle dit oui si faiblement...

Mardi 28 – L'état est le même. Le matin, Mlle de Cézac est inquiète, puis reprend courage. J'ai mal aux dents. L'après-midi, je vais à la cabine téléphonique, Jacques revient bien inquiet. À minuit trente, coup de téléphone « c'est la fin, on repart à l'hôpital ». Je voudrais y aller, mais les enfants sont là. À 23 h 30 le mardi 28 octobre Guite est morte. Comment réaliser une telle catastrophe. Pauvre Jacques. Pauvre mère, pauvres petits enfants sans mère Jean [5 ans ½], François [18 mois] qui jamais plus ne diront maman : et pourtant il faut vivre. Il me semble avoir perdu une grande sœur très chère.

Mercredi 29 – C'est navrant. À 10 h 30, je vais voir Guite. Si calme, si belle on croit la voir dormir. Je l'embrasse. Pauvre chérie ! L'après-midi, on traîne. Soirée avec Jacques, si navré.

Jeudi 30 – À 2 h 30 la mise en bière. Je prépare la maison. La grande salle est tout ornée. Que de fleurs pour elle qui les aimait tant.

Les Servas [oncle et tante de mon père] arrivent, puis leur fils [Philippe, qui est mort dix-huit mois plus tard de maladie. Parce qu'il adorait notre mère, il avait couché ses enfants sur son testament]. Que de voisins venus en sympathie qui pleurent. Elle qui était toute bonne et simple et charitable en est certainement touchée. Et maintenant, je vais la veiller.

Vendredi 31 – Je l'ai veillée jusqu'à minuit. Puis de 4 heures à 7 h 30. Divers sentiments m'agitaient en face de ce cercueil couvert de fleurs. À 10 heures, départ par une pluie battante. Beaucoup de paysans. On marche au pas derrière la camionnette. À la côte de

¹ Elles se sont connues au cours de la Grande Guerre quand elles étaient infirmières dans des hôpitaux militaires.

l'église, on monte le cercueil à bras. Foule à l'église. Office simple. M. le Curé parle bien. Puis retour au Coustal. Après-midi lamentable.

Samedi 1er – Seule avec les enfants, cela vaut mieux pour se recueillir. »

Première lettre de sa mère

Les « xxxxx » remplacent les mots ou les noms que je n'ai pas pu déchiffrer. Les « ... » sont de ma grand-mère. Ces deux lettres complètent des télégrammes dont je n'ai pas connaissance.

« Le Coustal ce 26 octobre

Ma chère petite fille

Le calvaire si douloureux s'éloigne... Notre Dame de Lourdes aura écouté tant de prières... et on en fait ! ...

Vendredi a été la journée terrible... les médecins étaient impuissants... On a radiographié cette pauvre tête. Dans sa chambre bien entendu. Il n'y avait pas de trépanation à faire. Tout le mal est dans le haut du côté gauche de la tête... ses pauvres yeux, si enflés, étaient et sont fermés. La fièvre venait – 38,4 – sa bouche ouverte, son visage sanglant et boursoufflé. Quelques arrêts de respiration. Personne ne voulait me dire la vérité, mais je l'ai tellement sentie. Notre cher M. Delmont est venu lui donner l'extrême-onction avec quel cœur, quelle bonté, quelle admirable foi. Jacques agenouillé près de son lit, priant et pleurant, ma sœur, Yvonne, moi, une religieuse. Quel tableau de désolation.

Yvonne étant allée à Montignac entre les deux autobus du soir et revenue avec Jacques Garely, si gentil. Il a passé la nuit avec Jacques et ma sœur... dernière on pensait et à 3 heures du matin ils ont entendu un faible « oui » à une question posée on lui a donné le bassin... avec résultat. Ils ne pouvaient croire... disant c'est un miracle et ce léger mieux continue. Les médecins ont repris espoir... la disent sauvée. Que Dieu soit loué ! ... J'avais passé ma nuit à prier et pleurer... ne trouvant aucune solution à nos vies... quand cette enfant chérie serait partie !

Hier, j'y suis allée, son visage se dégonfle, prend un air de vie, elle a embrassé Jacques, moi, dit un mot... mais dormait tout le temps n'ouvrant point ses chers yeux – plus de fièvre, le lavement donné a produit des résultats. Jacques Garely encore revenu avec les du Sorbier trouvait tout si bien. Ces gens ici étaient atterrés, admirables la tendresse touchante et tous disant : « elle était si simple ! ». À Montignac, Yvonne a été assaillie. M. le Curé a fait prier à la prière du soir et le Carmel doit prier sans cesse. Je vais leur écrire dimanche soir.

Ce matin, messe ici. Je suis restée avec les enfants et le jésuite est venu déjeuner. Jacques en repartant l'a accompagné et est allé à l'hôpital avec les domestiques. J'étais désolée de ne pas y aller, mais il faisait trop froid. Guite a dit, paraît-il, « oui » et « non », a bu du champagne, de la compote et a demandé ce matin du cacao. Mais que ce sera long et qu'elle aura besoin de ménagements. Je pense bien aller la voir demain. Il pleut, le froid cesse. Tant mieux... Jacques couche ici ce soir. Marguerite et Yvonne s'arrangent pour s'occuper de Guite, coucheront dans sa chambre où il y a un lit libre... déjeunent à l'hôtel le matin. Comme ma pauvre chère sœur et son amie rendent service. Jacques ne la comprendra point, mais c'est pour ta chère sœur, pour nous. Yvonne est comme la parente la meilleure. Et la terrible guerre continue et notre pauvre France, par la folie de quelques-uns, sera de plus en plus sous l'oppression.

Mercredi – Je laisse cette lettre écrite... mais tout est désolation depuis.

Hier, mardi, ta chère petite sœur n'allait guère. Je suis rentrée follement inquiète. À 11 heures du soir, Jacques arrive dans ma chambre disant : « ma mère, il faut partir ». Je me suis levée, Jeanne est arrivée. Christiane, Jacques et moi sommes partis. Le cher docteur nous attendait, elle était morte sans souffrir, dans un soupir. C'était atroce. Elle était si jolie sur son lit, si bien coiffée par Yvonne – sa figure régulière, enfantine si reposée, presque plus de plaies. Le docteur si compatissant me dit : « Madame, je connaissais vos qualités, j'admire votre courage » et nous sommes restés, ces pauvres dames, Jacques et moi à prier et pleurer.

Ce matin, retour au Coustal, mille choses à voir et tous ces braves gens venant pleurer avec nous. À 5 heures, nous sommes revenus et Louise et moi passons sa dernière nuit, Jacques reparti avec Jeannot venu embrasser sa petite maman. Jacques me fait pitié. Notre chérie était entourée de verdure, lierre, de plantes vertes et de roses et œillets, tout si bien arrangé par ces bonnes sœurs, Marguerite, Yvonne.

Aujourd'hui, visites ininterrompues de gens atterrés – prêtres, religieuses, xxxxx, la Grande Borie, de xxxxx et de Montignac. Valade, Lajunias, Brun, Brossard, etc., etc. Les Boissarie si touchants, Thérèse, Aline, André libéré apportant de merveilleuses fleurs. Jean vient demain. Que d'amis avait cette douce enfant.

Aline me disait : j'ai rarement vu autant de perfections réunies... et Jacques Garelly, sa femme, Robert Petit, ta belle-mère bien bonne. Demain à 2 heures, on l'apporte dans sa chère maison. Louise va lui faire une chapelle ardente. Vendredi, messe et cérémonie à Saint-André et à 2 heures à Montignac, elle sera conduite au cimetière près de son cher père. Quelle désolation. Comment se relever d'une pareille épreuve.

Et toi, chérie, je pense à ta peine loin de nous. À Zabeth chérie, qui aimait tant Guite. Je vois votre départ si triste il y a 15 jours. Mon Dieu ! Que c'est loin et quel abîme de tristesse nous enveloppe.

Bertrand, si fatigué, sont là à passer cette dernière nuit dans ce couvent. Ils sont arrivés, Paule et lui, à 9 h 30 et repartent ce matin. Quelle fatigue. Ils sont atterrés.

Bons baisers, chérie, que Dieu nous aide.

Nous sommes dans le désespoir ma pauvre chère Petite et notre pensée va vers toi si malheureuse aussi et si loin de nous. Quelle terrible épreuve. Ta chère mère est très courageuse. Dieu lui donne la force de gravir ce calvaire jusqu'au bout. Je suis avec elle et notre chère petite Guite. C'est affreux, on croit faire un cauchemar. Courage ma chère Petite. Je t'embrasse bien tristement. Tantine [Louise, épouse de Joseph, frère aîné de son père.]

Seconde lettre de sa mère

« Vendredi [31] matin 6 heures

Ma bien aimée enfant,

Notre si chère et douce Guite s'en va par petites étapes vers sa dernière demeure, près de son père. Jusqu'au dernier moment, elle a été jolie, fine, ravissante. À 1 heure hier, nous sommes revenus à l'hôpital, Jacques, Tantine et moi. Jeanne, Françoise étaient près d'elle. Nous avons attendu, tristement, ce cercueil. Le père Delteuil est venu prier près d'elle, notre bon archiprêtre lui a donné une dernière bénédiction et on l'a mise avec des soins infinis dans cette affreuse boîte sur des coussins avec de beaux hortensias qu'elle

aimait. Les bonnes religieuses nous entouraient avec une sollicitude si affectueuse, ne nous ont quittées qu'au dernier moment. Lorsque nous sommes entrés dans cette auto qu'elle aimait tant [l'Hotchkiss] et que Jacques avait pu ravoire pour que nous suivions son cercueil. Ce dernier dans un camion bien laid, mais recouvert des fleurs les plus belles, conduit par un brave homme dévoué aux Vacquier qu'elle connaissait est arrivé ici. On l'a déposé dans cette grande salle qu'elle aimait, dans la baie. Tantine avait fait une chapelle si jolie... et le nombre de gerbes est énorme. Elle est enfouie sous les fleurs. Que c'est beau dans sa désolation. Deux petites lampes électriques au chevet, les fauteuils tout autour et hier soir la garde d'honneur qui lui convenait : ses domestiques, toutes les femmes et six ou huit braves paysannes. Je suis restée jusqu'à 10 heures. Jacques a dû rester jusqu'à 2 heures du matin et Christiane, aussi désolée que nous, a dû prendre la garde après. La fidèle Marie du Pinié est restée toute la nuit avec sa tante. Je me lève pour revenir près d'elle et je continuerai au Jardin ce soir le récit de notre douloureux calvaire.

Vendredi soir – Avec la neige, ce matin ta chère sœur a été portée à l'église de Saint-André avec tous les paysans du pays, pleurant, et touchants dans leur affection. M. le curé de Marquay a très bien parlé. Ensuite, Jacques est monté au Coustal me prendre avec Jean et nous sommes partis pour Montignac, son camion devant, nous derrière. Ces Servas m'ennuyaient bien, comprenant si peu. Ils sont sans cœur, occupés d'eux. On a déposé cette pauvre petite à l'église et nous sommes partis ici déjeuner. Ils n'en finissaient pas de partir, on faillit manquer l'heure à cause de ce Servas. À l'église, du monde paraît-il. M. le Doyen parlant très bien et au cimetière ensuite. Ta sœur a été déposée près de son père. Je ne puis y croire, c'est atroce. Je n'ai pas été à la cérémonie. Jacques avait voulu y conduire Jean – qui n'a point compris.

Reçu bien des visites : Saint Exupéry, du Boishamon, Villepin, Boissarie, Cheynier, Tante Yvonne, etc., etc. Et ici, encore des fleurs en quantité. Le château a envoyé des gerbes. Toutes m'ont écrit, et gerbes de bien des gens. Au Coustal les Verliac et de Vallat étaient venus avec les de Cézac. Quel désespoir ma pauvre enfant. Demain, Jacques revient pour aller au cimetière et je le suis demain soir.

Quel retour et que ce séjour sera douloureux. Mais ici serais-je plus heureuse ou moins malheureuse ? Je ne le sais pas... et mon inaction serait trop cruelle en pensant au désarroi du Coustal ! Pauvre maison, qu'elle aimait... Qu'il faut souffrir. C'est à en perdre la tête.

J'ai lu ton télégramme à ma sœur, lu avec émotion celui arrivé aujourd'hui ! Vraiment, je trouve que venir serait imprudent, et laisser encore Pierre [son mari] et Zabeth [sa fille Élisabeth âgée de neuf ans et demi] ennuyés. Il vaut mieux ne pas faire ce voyage trop compliqué et si coûteux... mais il faudrait songer à un retour définitif vers la France. C'est trop terrible d'être loin et maintenant j'ai besoin de sentir vos chères présences. Je vous supplie d'y songer. Quel déchirement me laisse cette mort de notre si douce et exquise Guite. J'y pense sans cesse et je ne puis ôter sa figure de mon souvenir. Quel calvaire ! Cette enfant si bonne ! Comme on est malheureux ! Quel bouleversement dans ma vie. On serait tenté de se révolter... mais ce serait trop mal ! Je m'arrête. Aucun mot ne peut exprimer mon tourment.

Ma pauvre sœur est très fatiguée. Bertrand a une mine affreuse. Que d'inquiétudes.

En principe, ta venue me paraît folle au point de vue matériel... mais la pensée qui a dicté ce sentiment est si touchante ! Que nous sommes frappés.

Je vais bien. Bons baisers, chérie. Que Dieu nous aide. Reçu 2 bonnes lettres... elles étaient écrites lorsqu'on était heureux. Ta maman »

J'ai aussi trouvé un poème dont j'ignore l'auteur, au dos de l'enveloppe du faire-part de mariage de la sœur aînée de ma belle-mère, adressé à ma grand-mère le 4 juillet 1947. Les deux sœurs et leurs parents faisaient partie des réfugiés. Et nous avons une photo, prise l'été 40 par mon père, avec les deux sœurs, derrière leurs parents et ma mère, les yeux tournés vers le ciel, devant, mon frère, moi dans les bras de Christiane tenant un doigt de celle qui deviendra ma belle-mère, et la chienne de ma mère qui s'est laissée mourir sous une fenêtre de sa chambre après la mort de sa maîtresse ! Venons-en au poème :

« Douce et gaie, comme un enfant ;
Elle s'en allait les cheveux au vent.
D'une simple robe, habillée ;
Gracieuse, vers la mort allait.

De retour dans la pourpre du soir
Ses beaux yeux noirs ne semblaient pas voir,
La pierre où Satan s'était caché.
Pour la précipiter dans le fossé.

Du fond de l'abîme un petit cri
De douleur et d'inquiétude jaillit.
C'est elle qui souffre et avec impatience
Attend le secours de Dieu dans le silence.

Octobre est monté avec son âme au ciel :
Il n'a plus été aussi vif le soleil !
Oh octobre mois des tristesses ; tu vas fuir ! »

L'héroïne de « Sa Sérénité » est victime du même accident, conséquence d'une action noble et généreuse, mais elle n'en meurt pas.

Hélas, la vraie vie est rarement un roman !

Précisions et explications

Outre les démarches habituelles en pareilles circonstances, mon père, dont le désespoir était immense comme l'écrivit sa belle-mère, trouva le temps et l'énergie pour remettre en marche l'Hotchkiss « l'auto qu'elle aimait tant », dont il avait en partie démonté le moteur afin de la rendre inutilisable. Sage précaution car, sinon, elle aurait été réquisitionnée par le maquis (Forces françaises de l'intérieur – FFI – aussi appelées la Résistance) et, dans le meilleur des cas, il l'aurait récupérée accidentée quelques mois plus tard, ou avec des bielles coulées par manque d'huile. Bien évidemment, il la remit en panne tout de suite après l'enterrement.

Quant au « camion bien laid », il s'agissait d'un vieux camion récupéré à la casse que mon père avait remis en état de marche et équipé d'un gazogène, substitut de l'essence. Il fit de même avec plusieurs autres et des voitures qui furent aussi réquisitionnées, réquisitions qui lui sauvèrent probablement la vie !

Il a aussi fait réaliser le cercueil avec un chêne de la propriété. Je pense que la souche de ce chêne fut pour lui un lieu de pèlerinage, comme le fut la malle au grenier dans laquelle il avait entreposé les vêtements qu'elle portait au moment de l'accident et des objets la concernant, dont les radios de son crâne.

Après l'enterrement, il fit réaliser un calvaire, la « Croix » en bordure de la route, au niveau de l'accident. Nous passons devant chaque fois que nous allions ou revenions de Sarlat. Le plus proche voisin de cette Croix, qui était intervenu au moment de l'accident, la fleurissait

régulièrement ! Vers la fin de sa vie, mon père la fit réinstaller à l'orée d'un bois à une centaine de mètres de la maison et il a demandé à un de ses fils né de son remariage, seul membre de la famille resté dans la région, de fleurir à la Toussaint sa tombe à Montignac, ce qu'il fait toujours plus de quarante ans après cette demande !

Un passage de la deuxième lettre de ma grand-mère m'avait mis mal à l'aise, voire choqué :

« Ta sœur a été déposée près de son père. Je ne puis y croire, c'est atroce. Je n'ai pas été à la cérémonie. Jacques avait voulu y conduire Jean – qui n'a point compris. »

J'ai heureusement eu l'explication par une cousine de ma mère qui était présente. Jean, qui n'avait que cinq ans et demi, n'était qu'un prétexte, car il aurait très bien pu être en surnombre dans la voiture. La vérité était tout autre. Il y eut un consensus familial pour éviter à ma grand-mère l'épreuve de la mise en terre de sa fille aux côtés de son mari, épreuve qu'elle n'aurait sans doute pas pu supporter en raison de son état de fatigue et de celui de son cœur.

Ma grand-mère, femme de caractère et très pieuse, imposait un rituel quand elle était à la maison pendant la guerre : celui de la prière au coucher de mon frère. Tout le monde devait participer avec une bougie, chacun étant sur une marche du large escalier en bois à trois volées en angles droits. Tous priaient pour la France du vivant de notre mère, pour le repos de son âme et pour la France après son décès ! Ce rituel de la prière du soir, nous l'avions évidemment chez elle, au pied de son lit.

UN TRAUMATISME A VIE

Bien sûr, on est souvent plus grand mort que vivant et la disparition brutale d'une jeune mère de famille de trente ans est toujours très dramatique et laisse peu de monde indifférent. Mais il y a des degrés dans les émotions exprimées, et surtout dans leur durée.

Les notes de Christiane et les témoignages contenus dans les deux lettres de ma grand-mère montrent à quel point ma mère était aimée de tout son entourage : famille, amis, personnes attachées à son service, voisins... Le traumatisme et l'émotion, suscités par sa mort, ont perduré du vivant de ceux qui l'ont connue et j'en eus de nombreux témoignages au cours de ma vie... et encore soixante-treize ans après son décès, par une personne qui avait été au service de ma grand-mère à l'époque.

En 1964, je faisais ma formation de base du service militaire à Montluçon. Je profitai d'une permission un dimanche pour aller voir à Clermont-Ferrand ma demi-sœur qui était en pension à Saint-Alyre. L'accueil fut tout à fait gentil. Ma sœur étant en promenade, je fus confié à une religieuse âgée qui avait connu ma mère et qui ne cacha pas son émotion en me voyant. Et pourtant, elle avait vu défiler des milliers d'élèves au cours de sa longue carrière. Elle me fit faire le « tour du propriétaire », y compris des dortoirs. Je croisai ainsi quelques demoiselles très surprises de voir, dans ce lieu strictement réservé au beau sexe, un *bidasse* dans son uniforme ridicule.

Ma mère reste, et restera toujours, une énigme pour moi. Qu'elle ait eu beaucoup de qualités, ça me fait évidemment très plaisir : « J'ai rarement vu autant de perfections réunies » dit à son enterrement une lointaine cousine, mariée à un ami très proche de sa famille et de ma mère. Mais qu'elle ait marqué à ce point et à vie tous ceux qui l'ont connue... ?

Et ne parlons pas de mon père, qui ne s'est jamais remis de sa mort, et qui, notamment, était très ému devant sa première petite-fille pour cause de ressemblances avec cet Amour perdu.

Quant à mon frère et moi, cette mort a profondément affecté nos vies, tant personnelles que familiales, sociales et professionnelles.

Ceux qui l'avaient bien connue ne nous ont jamais dit « votre mère », ni même « votre maman ». C'était toujours « ta » ou « votre Petite Maman » ! Petite ne s'appliquant pas à sa taille plutôt au-dessus de la moyenne d'alors.

II. La Grande Guerre

Lettre d'Allemagne

L'histoire de mon grand-père appartenait à un lointain passé. Plus personne n'en parlait, et surtout pas ses arrière-petits-enfants qui sont, fort heureusement, plus tournés vers leur avenir que vers le passé de leurs familles. D'ailleurs, que connaissaient-ils de cette histoire ?

Fin juin 2007, notre fils aîné Matthieu et notre belle-fille – allemande – Anke, de passage à Paris, nous annoncèrent qu'ils attendaient un enfant, notre premier petit enfant, pour le mois de février 2008.

Cette nouvelle nous a tous réjouis. Elle tournait définitivement des pages sombres du passé de nos familles respectives. Du moins, le pensions-nous.

Puis, coup de théâtre trois mois plus tard, le lointain passé allemand de la famille de ma mère s'invita à la fête par une lettre datée du 6 septembre 2007, adressée à la mairie de Montignac. Ma tante, puis sa fille, ayant conservé la maison familiale, la Mairie put faire suivre à ma cousine la lettre qui suit, dont je n'ai pas caché l'expéditeur, car celui-ci, M. Helmut Richter, a déménagé en 2013 et il est mort le 23 juillet 2014.

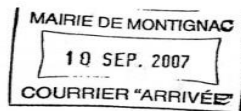
... Quatre-vingt-neuf ans après les faits !

Mon grand-père avait laissé une épouse et deux filles. Toutes trois étaient décédées. La génération suivante se composait de ma cousine, de mon frère aîné et de moi. Mon frère étant mort le 31 août 2007, il ne restait donc plus que ma cousine, de huit ans mon aînée, et moi pour recueillir ces souvenirs.

Helmut Richter Wiener Str. 54 D-60599 Frankfurt a.M. ALLEMAGNE
Tél: (+49)(69) 65 77 35 Fax: (+49)(69) 63 30 24 26 e-mail: HRichter@gmx.org

le 6 septembre de 2007

Mme la Maire /
M. le Maire
Place Yvon Delbos
F-24290 Montignac
FRANCE



DIFFUSION
MAIRE
S.G.
COMPTABILITE
ADJOINT
URBANISME
.....
.....

Enquête Familiale

Madame / Monsieur:

Permettez-moi de vous soumettre une affaire assez peu ordinaire. Elle se réfère à un ancien citoyen de votre commune, ou mieux dit, à ses descendants, ou ceux de sa famille, s'il y en restent.

En automne 1918 durant la première Guerre Mondiale, mon père, à l'époque sous-lieutenant de l'Armée Allemande et stationné en Alsace, au cours d'une patrouille de reconnaissance surprit et tua un Capitaine français, du nom Vacquier et venant de Montignac. Ce nom et place étaient inscrits dans une plaque attachée à deux médailles religieuses, priant pour la protection divine (en vain dans ce cas-là, malheureusement). Comme le Cap. Vacquier portait des divers documents d'importance militaire, mon père reçut une décoration.

Mon père mourut il y'a 30 années, en me laissant les médailles parmi d'autres souvenirs de sa longue vie. Dès là j'avais pensé en les faire retourner – mais à qui, et comment?

Heureusement aujourd'hui, et grâce à l'Internet, je peux m'adresser au moins à vous. Si vous pouviez m'indiquer comment faire le contact avec la famille du Cap. Vacquier, vous m'aideriez à accomplir un devoir ainsi humain que patriotique, et tous vous en remercierions.

Au cas où vous ne puissiez être de service ici, je vais retenir l'objet, en gardant la mémoire de ce soldat français.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments bien distingués.

Nos réactions à cette lettre furent opposées. Celle de ma cousine fut plutôt hostile pour deux raisons. La première, parce que M. Richter avait attendu trente ans pour faire cette démarche alors que sa mère était morte seulement deux ans auparavant.

La seconde raison est la fréquente différence de sensibilité entre les hommes et les femmes au sujet des anciens ennemis.

Quant à moi, quelques années plus tôt, j'aurais trouvé cela sympathique et courageux. Que Monsieur Richter fils ait mis trente ans pour accomplir son geste, je le comprenais d'autant mieux que ce n'était pas une démarche facile vis-à-vis de nous et qu'il ne devait pas y penser quotidiennement. Nous avons d'ailleurs appris plus tard que c'était sa sœur qui était dépositaire de ces souvenirs et qu'elle venait de les exhumer pour que son frère les donne à sa fille.

Ce qui me marqua et m'émut le plus, c'est que cette démarche ait été faite au moment précis où mon grand-père avait une descendance franco-allemande en gestation. Cette coïncidence était très symbolique de nos relations avec l'Allemagne : la vie après la mort ! Et elle se produisit au milieu de la première grossesse de ma belle-fille !

Pour moi, viscéralement européen depuis toujours, et convaincu que l'Union européenne ne peut exister sans une France et une Allemagne étroitement unies et fortes, quel symbole !

Aussi, en signe de reconnaissance envers M. Richter pour cette mission délicate à accomplir, j'ai décidé, non de lui demander de nous envoyer ces objets personnels par la poste, mais d'aller les chercher et ainsi, de le rencontrer chez lui, en Allemagne. Ma décision choqua ma cousine, mais son second fils réussit à la convaincre de m'accompagner.

À la guerre, on tue le plus souvent en aveugle. Mais, parfois, on est obligé de tuer dans un face-à-face dans lequel l'un ou l'autre, ou les deux, peuvent y laisser leur vie. Pour M. Richter père, mon grand-père l'ayant pris à la gorge, il en avait été marqué au point d'en parler souvent à ses proches :

« Il était horrible d'être face-à-face, se regardant droit dans les yeux et de se dire : je dois le tuer, sinon il me tuera. Je ne l'oublierai jamais. »

Et d'aller avec sa famille, en juillet 1971, cinquante-trois ans après les faits, essayer de retrouver le lieu de ce tête-à-tête ! Et pourtant, ce n'était pour lui que quelques instants des dix années de combats qu'il mena sur les fronts Est et Ouest des deux Guerres Mondiales !

Un ami, à qui j'ai raconté cette histoire, m'a dit qu'un membre de sa famille s'était trouvé un jour face à un ennemi (un Allemand en l'occurrence à la dernière Guerre) et qu'il avait eu la chance de tirer le premier. Il avait laissé le corps sur place et avait poursuivi son chemin. Des années plus tard, il regrettait de ne pas l'avoir identifié.

Quant à ma belle-fille, elle exprima un sentiment de culpabilité, car un Allemand avait fait du mal à ma famille. Bien évidemment, je lui dis qu'elle n'avait aucune raison de se sentir coupable de quoi que ce soit, car il n'avait fait que son devoir... et qu'elle nous faisait le plus beau cadeau qui soit : la vie. La vie d'une adorable petite fille, Noémie, qui fut suivie, vingt-huit mois plus tard, d'un merveilleux petit garçon, Maxime !

Notre rencontre avec M. Richter et sa sœur eut lieu le dimanche 22 juin 2008 dans l'après-midi. Et, pour rester dans les symboles, elle put coïncider avec un court séjour chez ses parents de ma belle-fille, avec sa fille de quatre mois, et chez qui, ma cousine, ma femme et moi passâmes un week-end aussi sympathique que chaleureux.

M. Richter et sa sœur nous accueillirent très gentiment avec, comme il est de coutume en Allemagne, un *Kaffee und Kuchen*. Nous étions tous les quatre un peu tendus d'autant que ma cousine était toujours dans l'état d'esprit de sa réaction à la lettre.

Après les formules de politesse d'usage et ce *Kaffee und Kuchen*, M. Richter nous remit un porte-cigarettes et une gourmette à laquelle étaient attachées sa plaque d'identité et deux

petites médailles pieuses implorant la protection divine, une offerte par ses filles, l'autre par une amie, information trouvée dans les archives. Il nous remit aussi un extrait d'un journal de campagne de l'armée allemande qui décrit en détail cette embuscade.



« **Aus SUNDGAU und WASGENWALD**

FELDZEITUNG einer ARMEE – ABTEILUNG

Nr. 85 Donnerstag, den 10 oktober 1918 »

S'agissant d'un document important à mes yeux, j'en présente ici la traduction, aimablement réalisée par des amis. Le fac-similé figure en annexe.

La première page est entièrement consacrée à une adresse de l'empereur Guillaume II à ses soldats :

« **À L'ARMÉE ALLEMANDE
ET À LA MARINE ALLEMANDE**

Depuis des mois, et sans répit, l'ennemi se déchaîne par des efforts puissants contre nos positions. Vous devez persévérer et tenir tête à des forces bien supérieures en nombre. C'est là que réside **la grandeur de la mission** à laquelle vous êtes confrontés et que vous accomplissez. Les troupes de toute origine allemande font leur devoir, et défendent héroïquement La Patrie sur le sol étranger. Notre Marine peine à prouver sa valeur face aux escadres ennemies conjuguées et soutenir infatigablement l'Armée dans ses combats difficiles. Avec fierté et admiration, les yeux du Pays sont fixés sur les exploits de l'Armée et de la Marine. Je vous exprime mes remerciements et ceux de la Patrie ! Dans de durs combats, le front de la Macédoine s'effondre, mais votre front est intact et le restera.

En accord avec nos Alliés, je me suis à nouveau résolu à proposer la Paix à l'ennemi. Cependant, nous ne tendrons la main **que pour une Paix honorable.**

Nous le devons à nos Héros, qui ont offert leur vie pour la Patrie, et aussi à nos enfants. C'est de cela que dépend l'arrêt des combats. Jusque-là, nous ne devons point faiblir. Nous devons continuer inlassablement à résister **de toutes nos forces** aux assauts de l'ennemi. L'heure est grave, mais nous avons confiance dans notre force et la miséricorde divine pour défendre notre chère Patrie. **Wilhelm I. R.** »

La description de l'embuscade est en page intérieure. Je la présente dans un prochain chapitre, entre la version de l'armée française et celle d'un sous-officier qui accompagnait mon grand-père. Je n'ai malheureusement pas le rapport de l'armée allemande, leurs archives ayant été victimes des bombardements de la Guerre suivante, ni les lettres du lieutenant Richter écrites à sa famille après ce coup de main.

Nous avons quitté M. Richter et sa sœur après les avoir pris en photo devant leur arbre généalogique... présenté par des balises positionnées sur la coupe d'un gros tronc d'arbre.

Une heure plus tard, nous retrouvions ma jeune famille franco-allemande et, pour ce qui me concerne, avec beaucoup d'émotion et une immense reconnaissance envers les Pères de l'Europe et de la réconciliation entre la France et l'Allemagne.

Après notre rencontre, M. Richter et moi-même échangeâmes plusieurs lettres. Je reproduis ici l'une d'elles, car M. Richter y exprime ses émotions à la suite de notre visite, et résume la biographie de son père qui fit les deux Guerres Mondiales. Je l'ai traduite de l'anglais.

« Cher M. Leroux, 28 juin 2008

(Cette fois-ci, j'écris en anglais, car je trouve difficile de m'exprimer en français)

Tout d'abord, je souhaite vous remercier à nouveau tous les deux pour votre visite et votre amicale compréhension. Je me suis senti ému et troublé après, mais c'était dû au triste sujet que nous avions à traiter.

C'est une chose que d'entendre ou de lire de telles évocations concernant une guerre ancienne, mentionnant quelque soldat tué (tellement commun dans une guerre). Mais c'est une tout autre chose que de voir cet homme avec sa femme et ses enfants, et d'entendre comment ils ont d'abord attendu et espéré son retour quand il était porté disparu, puis recevoir la triste annonce de sa mort, ensuite chercher sa tombe, enfin la trouver, et finalement avoir son corps transféré près des siens. Et puis, apprendre comment ses filles ont vécu et sont devenues mères et grands-mères.

Je connaissais depuis longtemps ce fait d'armes « héroïque » de mon père en 1918, mais ce n'est que depuis peu que j'ai pu voir ces « souvenirs » pour la première fois (ma sœur les avait en garde comme « partie de l'héritage familial », et me les remit pour que je les donne à ma fille). Sachant maintenant qu'un des enfants du Capitaine Vacquier avait vécu jusqu'à récemment, je ne peux qu'exprimer mes regrets de ne pas les avoir redonnés plus tôt à sa famille et vous demander de nous le pardonner.

Simplement, imaginer que Germaine puisse se souvenir des médailles qui avaient été données à son père pour le protéger ! Et tout ce qu'aurait pu évoquer pour elle la lecture des circonstances de la mort de son père ? D'apprendre qu'il était mort en héros, pour ainsi dire. C'était en fait la raison pour laquelle je vous ai donné une copie de ce journal qu'ordinairement vous auriez trouvé difficile à supporter, car écrit dans une langue militaire allemande héroïque. Et introduit par une proclamation de l'Empereur lui-même !

Pendant votre visite ici, vous avez pris quelques notes sur mon père. Comme je ne sais pas si ces notes étaient suffisantes, permettez-moi de vous donner quelques informations le concernant :

Johannes Richter
 Né en 1895 à Gehrde (Westphalia)
 Fils de Friedrich Richter, Pasteur Luthérien
 2 frères, 2 sœurs,
 École à Göttingen
 Juillet 1914 : quitte l'école pour rejoindre la cavalerie allemande
 Janvier – avril 1915 : France
 Mai 1915 – mars 1918 : Russie
 Avril – novembre 1918 (lieutenant) : France
 1919 – 1921 : Études de Droit à Göttingen

1922 – 1926 : Juriste à Hanovre
1926 – 1936 : Juriste de l'Église Luthérienne
1936 – 1939 : Juriste auprès du Gouvernement
Se marie en 1928
2 enfants (Helmut 1932, Erika 1935)
Septembre 1939 : rejoint la Cavalerie (Capitaine)
1939 : Pologne
1940 – 1941 : France
1941 – 1945 : Russie (Major)
1945 – 1946 : prisonnier des Anglais
1946 – 1948 : ouvrier en usine à Celle
1948 – 1975 : juriste à Celle
1977 : meurt à Göttingen [82 ans !]
Je dois ajouter que la mère de mon père (retraîtée des chemins de fer) est morte en 1945, épuisée par les bombardements sur Hanovre.

Laissez-moi vous dire finalement combien je suis heureux que ces terribles époques appartiennent au passé, et qu'au moins, nous Européens, semblons avoir appris les leçons de la première moitié du XX^e siècle. Nos propres familles sont de bons exemples : votre fils en Australie marié à une Allemande. Et ma fille voyageant d'un pays à l'autre tout le temps.

En fait, nous aurions dû apprendre ces leçons bien plus tôt, et ça me rend triste de voir qu'après la Première Guerre tout le monde était d'accord pour qu'une telle horreur ne se reproduise plus jamais. L'Allemagne recommença dans le but de défaire les conséquences de la Première Guerre. Et j'éprouve encore plus de tristesse vis-à-vis des souffrances que nous avons créées en Europe, mais aussi pour la punition infligée à notre pays par la perte de toutes ces belles provinces de l'Est qui sont maintenant Polonaises ou Russes.

J'ai été aussi impressionné par les liens étroits que votre famille a conservés avec votre région d'origine (Montignac/Dordogne). Puissent-ils prospérer et garder la mémoire de ses nobles ancêtres ! Chaleureux souvenirs pour vous et votre cousine.

Helmut Richter »

Puis, la vie reprit son cours normal. Mais, très frappé par cette histoire qui est un témoignage de plus du changement, ô combien heureux, des relations franco-allemandes, je la racontais volontiers, notamment à un voisin, Canadien d'origine autrichienne qui, la trouvant intéressante, en parla à un ami journaliste du SPIEGEL et leur correspondant à Paris me contacta.

« Cher Monsieur Leroux,

Je suis correspondant du magazine DER SPIEGEL à Paris. C'est M. Silverman qui m'a contacté avec le récit invraisemblable de votre grand-père et la famille allemande près de Francfort qui a fait les premières démarches pour replonger dans le passé lointain de la Grande Guerre. Une histoire qui marie dans le sens propre donc le destin de deux familles à travers les biographies concluant avec une réconciliation personnelle.

Cette histoire vaut bien d'être écrite, je pense, pourvu que toutes les personnes mentionnées donnent leur aval. Je vous serais donc très reconnaissant si vous vouliez bien prendre contact avec la belle-famille pour leur proposer ce projet. N'hésitez pas à leur communiquer mon adresse. Si vous aviez besoin d'autres informations, je suis à votre disposition.

Merci d'avance et cordialement. Dr. Stefan Simons

J'ai aussitôt transmis ce courriel à M. Richter et à mon fils pour qu'il en parle avec sa femme et avec ses beaux-parents. Leurs réponses ayant été très positives, je repris contact avec le Dr. Simons.

L'article parut dans la version Internet du SPIEGEL à l'adresse suivante :

http://einestages.spiegel.de/static/topicalbumbackground/23003/die_jahrhundert_versehung.html

Il fut repris et commenté par plusieurs blogs allemands et français, ainsi que par le « Mail online » (Daily Mail anglais), notamment.

Parmi les photos jointes à l'article, figurent celles du lieutenant Richter, du capitaine Vacquier, de son porte-cigarettes et de sa gourmète.

Notre histoire à fort contenu symbolique ne serait pas complète si je n'apportais pas une précision au sujet du Dr. Stefan Simons.

Il est né en 1951 et épousa une Française. Leurs pères firent la guerre de 39-45 en tant qu'officiers. Ils furent en Normandie à la même période. Les circonstances voulurent que l'un occupe un moment la distillerie de la *Bénédictine* tandis que l'autre venait s'y approvisionner pour ses troupes. Ils découvrirent ce « détail » à l'occasion du mariage de leurs enfants.

Le nectar des Bons Pères justifiait bien des trêves !

André en Guerre... et après

1^{ER} AOUT 1914 – 30 AOUT 1918

Répondant à la mobilisation générale du 1^{er} août 1914, André arriva le 2 à son Corps, à Brive-la-Gaillarde (Corrèze).

Lieutenant, il fut chargé de former la 12^e compagnie puis de rejoindre avec elle en train le camp retranché de Toul. Ils partirent le 4 et arrivèrent le 6.

Il fut affecté à la région de Pont-à-Mousson du 21 septembre au 22 novembre. L'appréciation du commandant de la 95^e Territoriale, le lieutenant-colonel Tirlot, fut très positive :

« A rempli les fonctions de commandant de Compagnie pendant deux mois. S'est bien acquitté de ses fonctions. Très énergique. Belle attitude dans les tranchées du Bois Le Prêtre. Monte à cheval. Très vigoureux. Peut faire un bon capitaine. Apte à faire campagne. »

Il mena une guerre très engagée, toujours près de ses hommes, ferme mais attentif à leurs problèmes. Il était très estimé d'eux et, même les *apaches*, aujourd'hui on pourrait dire voyous, étaient parmi ses meilleurs combattants !

Les balles et les obus des trente premiers mois l'épargnèrent, parfois miraculeusement, jusqu'au 9 mars 1917 où le souffle de l'explosion d'un obus a bien failli lui être fatal. Il fallut l'ordre d'un supérieur pour qu'il quitte son commandement et qu'il accepte de se faire soigner. À la suite d'une erreur de diagnostic du médecin de l'ambulance, il fallut l'adresser en urgence à un hôpital spécialisé pour être trépané, et on lui découvrit un taux d'albumine très alarmant, ce qui serait assez fréquent chez les soldats des tranchées.

Son dossier militaire indique dans « Actions d'éclat et citations à l'ordre de l'armée » :

« Ordre général n° 141 de la 130^e division en date du 20 mars 1917

Au front depuis le début de la campagne, s'est toujours fait remarquer par son dévouement et son activité, donnant en toutes circonstances l'exemple d'une calme énergie, notamment le 9 mars 1917, est sorti de son abri pendant un violent bombardement pour se rendre compte personnellement de ses effets. Blessé et étourdi par l'éclatement d'un obus tombant à ses côtés a refusé de se séparer de sa compagnie dans un moment critique. A été évacué par ordre le lendemain.

Décoration : Croix de Guerre (Étoile d'Argent) ».

Le 2 avril 1917, un médecin écrivit à sa femme :

« Madame, On me communique votre lettre adressée au médecin chef de l'hôpital militaire au sujet de votre mari. Il est entré ayant une otite grave de l'oreille moyenne s'étant propagée aux cellules de l'apophyse mastoïde. Devant le danger de propagation au cerveau le spécialiste, l'aide-major Daure, décida l'opération qui fut faite hier matin et réussit fort bien. Mais en même temps en faisant analyser ses urines, on s'aperçut qu'elles contenaient une forte proportion d'albumine. C'est une complication qui est très sérieuse et peut d'un moment à l'autre amener une catastrophe ; aussi, ce matin, j'envoie au maire une dépêche d'état grave qui vous permettra de prendre le train et de venir rapidement.

Espérons toutefois dans la forte constitution du Capitaine, c'est sur cette pensée d'espoir que je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Dr J. Brullard, médecin-major de 1^{re} classe, médecin chef de l'hôpital Bautzen n° 22 Toul.

En descendant à la gare de Toul, ne pas aller en ville, mais demander le chemin d'Écrouves. L'hôpital est dans les casernes. »

Elle passa une dizaine de jours à son chevet jusqu'à ce qu'il soit jugé tiré d'affaire. Et, quand il l'a été vraiment, le médecin chef lui a dit que le corps médical n'avait aucun espoir de le sauver !

Ce n'est que le 24 mai qu'il fut envoyé en convalescence chez lui. Il retourna au corps le 28 juillet 1917. Le 2 août, fracture de la clavicule droite provoquée par une chute due à son cheval. Après les soins de l'hôpital civil de Nancy et une courte convalescence, il fut affecté au dépôt de Brive-la-Gaillarde ce qui lui permit de retrouver une vie presque normale et d'être proche de sa famille.

Puis, le 24 décembre 1917, un télégramme lui donna l'ordre de rejoindre son corps, sur le front.

À la lecture de ses lettres j'eus le sentiment que ses affectations, entre Toul et Nancy pendant une trentaine de mois, se passèrent bien. Il avait un bon moral de combattant. En revanche, après avoir été éloigné du front pendant neuf mois, il avait perdu un peu de son allant et de ses repères dans ses nouvelles affectations, même s'il avait été emballé par le spectacle des Vosges en arrivant à son ultime poste sur les pentes du Ballon de Guebwiller. Comme tous, trois années d'une guerre terriblement éprouvante, les avaient usés moralement et physiquement. Heureusement, c'était aussi le cas de ceux d'en face qui souffraient en plus de malnutrition en raison, notamment, de mauvaises récoltes de pommes de terre !

Son ultime permission, qui lui permit d'être avec sa famille, eut lieu du 24 juin au 18 juillet 1918. Ses filles avaient alors presque neuf ans et demi pour Nénette et presque sept ans pour sa chère Guiguite.

À son propos, un jour il fut très ému quand il rencontra de jeunes soldats indiens enrôlés par l'armée anglaise : il leur trouvait une ressemblance avec sa très chère fille qui avait à l'époque cinq ou six ans !

Le 10 août 1918, son dossier militaire indique :

« Le Capitaine Vaquier a rejoint le 83^e RIT le 6 mars 1918, à la dissolution du 95^e RIT. Il a pleinement justifié les bonnes notes données précédemment par son chef de Corps. Excellent commandant de Compagnie, ayant une haute idée de ses devoirs, s'applique à maintenir le moral de ses hommes et à leur donner l'exemple de l'énergie et de l'endurance. Aux armées, le 10 août 1918, le Lt-colonel Chardon commandant le 83^e RIT. »

Voici sa dernière lettre, datée du 29 août 1918 :

« Un mot simplement ma bien chère Babeth, car je suis continuellement accablé de travail et j'envie par moments le sort modeste de ces gens qui vont garder un troupeau de vaches ou de moutons dans les herbages ! Je désirerais en garder un au Breuilh [une de leurs propriétés] loin de tout souci !

J'ai reçu ta lettre du 25 aujourd'hui ; je n'ai pu encore écrire à mes filles en réponse à leur lettre. Tu dois en effet trouver la maison bien vide sans elles ! [... Problèmes domestiques de ma grand-mère. Il voulait être tenu au courant et donnait ses directives... rarement suivies !]

Comme tu le dis, Bertrand a bien de la veine et cette situation est à accepter. Cela lui enlèvera bien des soucis et des responsabilités. Je voudrais bien être à sa place.

Je suis heureux de constater que nos succès continuent quoi que je n'aie pu le savoir que par les communiqués n'ayant pas reçu de journaux pendant deux jours. Que Dieu nous donne la victoire et nous Protège !

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman et Marthe [sa troisième sœur]. Mes amitiés à ton frère Bertrand. André, 83^e RIT – 6^e Cie – S. 148 »

Toutes ses lettres écrites du front à sa femme se terminaient par « Adieu ». Ce devait être terrible de se dire à chaque fois que c'était peut-être la dernière !

Le 28 août, il fut nommé responsable par intérim d'un bataillon. Ne connaissant sa nouvelle zone qu'il devait tenir, il entreprit dès le surlendemain, le 30, de faire le tour des Postes avancés le long de la ligne de front avec deux sous-officiers et un soldat, tous trois volontaires pour l'accompagner. De jour la situation étant généralement calme, ce devait être une promenade de santé... qui tourna au drame en raison d'une embuscade.

Bilan : blessure pour le soldat qui était en tête du groupe, rien pour les deux sous-officiers qui fermaient la marche, et un corps-à-corps avec l'officier qui commandait le groupe d'attaque. Le compte rendu allemand donne tous les détails sur ce face-à-face qui sera fatal pour mon grand-père.

APRES LE 30 AOUT 1918

Pendant plus de cinq ans, de septembre 1918 à janvier 1924, ma grand-mère se démena sans compter pour savoir ce qu'était devenu son mari, prisonnier blessé mais vivant ou mort, comment s'était déroulée cette embuscade, les responsabilités et les témoignages de ceux qui l'accompagnaient. Pour qu'on le retrouve, pour obtenir de rapatrier son corps à Montignac, pour récupérer ses affaires personnelles, pour faire changer son statut de « Disparu » en « Mort pour la France – Tué à l'ennemi », etc. Elle sollicita les autorités militaires, civiles, religieuses et même des paroissiennes de Guebwiller !

Seul le tribunal civil de Sarlat fut rapide et efficace. Il notifia le 24 juillet 1919 à Madame veuve Vaquier que la Nation avait adopté ses deux filles, déclarées « Pupilles de la Nation » le 4 juillet !

Le Livre d'Or du Collège Saint-Joseph de Périgueux écrivit en 1923 à son sujet :

« Un an seulement de présence au collège (1883-1884). Il était entré à Saint-Joseph, attiré par un prêtre, intime ami des siens, M. le chanoine Fournier [...]. Puis, le voisinage de Sarlat fit pencher la balance de ce côté, où, après sa sixième, il fut continuer et finir ses études.

André Vacquier avait laissé chez nous le souvenir d'un enfant aimable, gracieux, facile. Il demeura cela toute sa vie. Un caractère charmant, un cœur d'or, un âme droite et limpide, on le recherchait pour l'agrément de son commerce, la sûreté de ses relations, une modestie touchante, une exquise et foncière bonté. D'une nature tranquille, de goûts simples, ayant découvert le bonheur dans le cercle restreint de ce que Dieu et la fortune lui avaient offert, il avait, sous l'aile maternelle, fondé un foyer qui se peuplait et davantage tous les jours le rendait heureux. Cette félicité était doucement assise à l'orée de vertes prairies, sur les bords ravissants de notre délicieuse Vézère, avec, en face, un rideau de verdure placé là, semblait-il, pour le plaisir des yeux. Doucement assise, et

paisiblement. La vieille demeure, égayée par les berceaux, était là, riante, dans une paix profonde, *in multitudine pacis*.

C'est dans cette vision pacifique, *in visione pacis*, que, soudain, comme un coup de tonnerre formidable, la guerre éclata. Chacun se trouva prêt, dans ce petit royaume, pour le devoir inéluctable et nécessaire. Tous ces cœurs de femmes se résignèrent, virilisés et grandis jusqu'à l'héroïsme par le danger et l'appel de la patrie. Le soldat, le seul soldat de la maison, partit ; il partait avec un courage qui ne se démentira pas, qui tiendra quatre années durant, quatre années terribles, qui tiendra jusqu'à la mort, et quelle mort !

Lieutenant de réserve, il fut du 95^e régiment territorial. Il ne se ménagea pas : il ne ménagea ni son temps ni ses forces ni son sang. Au front dès le début de la campagne, il combattit constamment en Lorraine, au bois d'Ailly, au bois Le Prêtre, etc., se faisant remarquer par son activité et son dévouement, donnant en toutes circonstances l'exemple d'une magnifique et calme énergie. Blessé à la tête, dans la région de Toul, en mars 1917, il refusa d'abandonner sa compagnie à un moment critique. Évacué par ordre le lendemain, il fut obligé de s'arrêter un peu. Il eut même à subir l'opération du trépan. Sa femme le rejoignit alors, et, quand on croyait tout désespéré, la joie fut immense d'une vraie résurrection, qui coïncidait – on était à Pâques – avec la résurrection du Sauveur.

À peu près guéri, au surplus promu capitaine au 83^e territorial, André Vacquier recommença une nouvelle période de durs combats. Après divers mouvements de troupes, qui le conduisirent de Lorraine dans la province sœur, le dernier combat fut celui du Ballon d'Alsace, le 30 août 1918. Le curé de Guebwiller a donné le récit palpitant de cette dramatique affaire.

« Le capitaine Vacquier rencontre, au pied du Ballon d'Alsace, une patrouille allemande. Les Français durent battre en retraite. Le capitaine ne suivit pas ses soldats, mais resta seul sur le champ d'honneur. Il fut cerné. Au lieu de se rendre, il se lance vers le lieutenant qui commande la patrouille ennemie et l'empoigne au cou. Le lieutenant en laisse tomber les bras. Les soldats ennemis secourent leur officier en danger de mort, et l'un d'eux fait feu sur le pauvre capitaine et tue l'héroïque défenseur de la patrie. Quelques heures plus tard, celui-ci était inhumé, avec tous les honneurs possibles, non loin du lieu où il périt. » Né le 17 février 1873, il avait 45 ans.

André Vacquier avait été cité à l'ordre et avait reçu la Croix de guerre, à laquelle s'ajouterait la Croix d'honneur. C'était la récompense de sa valeur splendide. Une autre récompense lui était réservée, dans un monde meilleur, pour les admirables sentiments qui n'avaient cessé de hanter sa grande âme. En Français, il aimait à dire : « Je crois à l'immortalité de mon pays, comme je crois à l'immortalité de mon âme. » En chrétien : « De grandes idées soutiennent l'esprit aux heures difficiles ; et, lorsqu'on a le cœur bien placé, on accomplit son devoir uniquement pour le devoir lui-même. Avec la force que donne la foi, il est facile de ne pas se courber sous les balles, quand le devoir demande de marcher le front haut. » Il ne s'est pas courbé sous les balles. Il est tombé, en brave qu'il était, face à l'ennemi, debout, en plein devoir, pour la France. Les hommes l'ont dit. Dieu l'a entendu et l'a vu : il l'a reçu, paré du drapeau aux trois couleurs, dans sa gloire. »

Le curé de Guebwiller était bien informé sur les circonstances de sa mort. En revanche, je doute fort que mon grand-père ait été « inhumé avec tous les honneurs possibles », même s'il

eut droit à une tombe avec une « Croix d'officier ». Quant au style très bien-pensant de cet hommage, écrit en 1923 par un homme d'Église, il est dans l'esprit de l'époque.

Ce curé, si bien informé sur les circonstances de la mort de mon grand-père puis sur son enterrement était dans une zone militaire allemande d'un territoire allemand depuis 1871. Par ailleurs, en voyant la version allemande de cette embuscade, j'ai bien du mal à m'enlever de l'esprit que les Allemands n'aient pas eu d'informations sur cette reconnaissance le long de la ligne de front. Certes, les coïncidences existent, mais certaines sont troublantes, surtout dans un territoire qui ne nous était pas acquis par tous.

J'ai lu et transcrit les plus de cinq cents lettres de mon grand-père. Elles figurent en intégralité dans mon site : « <https://temoignages14-18.fr> », ainsi que des lettres d'un autre officier, tué en mars 1916 par un éclat d'obus dans une tranchée. Leurs lettres sont très intéressantes et complémentaires. Elles montrent leur engagement total pour défendre leur patrie et leur proximité avec leurs hommes qui avaient un comportement au combat absolument héroïque !

À la lecture de leurs lettres, j'ai été frappé par leur relation à la mort... au point de se sentir coupable d'être encore en vie alors que tant de camarades de combat étaient tombés au champ d'honneur !

... Ils étaient des condamnés à mort en sursis !

Le seul courrier de ma grand-mère que j'aie trouvé est une carte en franchise, Correspondance des Armées de la République :

« Montignac, ce 7 septembre - Mon cher André

Depuis lundi dernier 2 septembre, rien de toi et nous sommes préoccupées. Je pense souvent que si Dieu a pitié des sacrifices grands et petits offerts à la patrie, il nous donnera, enfin, cette victoire qu'on sent venir...

Vas-tu bien ? Que je serais heureuse de le savoir ! N'as-tu pas d'ennuis ? Tes affaires dans ta petite sphère sont-elles en harmonie avec le communiqué ? Bons baisers – Élisabeth »

Prémonition ou fatalisme ?

Cinq jours sans lettre, ce n'était pas la première fois et des lettres, avec du contenu, qui s'étaient croisées ont été nombreuses. Or, cette dernière lettre de ma grand-mère n'a aucun contenu personnel autre que cette inquiétude qui, en temps de guerre concernant un homme au front, était permanente.

La carte revint le 24 avec les tampons « Retour à l'expéditeur – Le destinataire n'a pu être atteint ».

Le 8, elle recevait une lettre du Docteur Lacassagne, 83e R.I.T., Secteur 148 du 2e bataillon.

« 31 août 1918 – Madame Vacquier,

J'ai le regret de venir vous annoncer que votre mari, le Capitaine Vacquier, 6e Compagnie du 83e, faisant fonction de Commandant depuis quelques jours à peine, vient d'être fait prisonnier. Il est tombé dans une embuscade le 30 août à 10 h 30. Il a été emporté dans les lignes ennemies. Je me fais un devoir de vous renseigner tout de suite pour que vous ne vous étonniez pas du retard dans sa correspondance. Vous n'aurez de ses nouvelles que dans 25 jours environ. [Délai moyen pour qu'arrivent les premiers courriers des prisonniers.]

Dans votre malheur, je suis heureux de vous annoncer que votre mari ne laisse au 83e que des regrets parmi ses camarades et parmi ses hommes dont il était adoré. Le Capitaine Vacquier s'est conduit jusqu'à la dernière minute en brave. Je fais des vœux pour

que la captivité ne lui soit pas trop dure et pour que la paix prochaine le rende le plus vite possible à sa chère famille dont il me parlait si souvent.

Recevez, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux. »

Et au père de ma grand-mère :

« [...] Ce capitaine est tombé dans une embuscade et a été emporté dans les lignes ennemies. Je le crois légèrement blessé, mais vivant, car les boches n'emportent pas un mort. [...] ».

... Mais reste-t-on à portée des balles ennemies pour rechercher les précieuses informations qu'un officier mort peut avoir sur lui ?

Dans le salon de ma grand-mère il y avait une petite photo du cimetière allemand prise, en 1919 quand elle est allée se recueillir sur sa tombe, ou en 1920 pour reconnaître le corps à la demande des autorités militaires, avant son transfèrement, d'abord dans un cimetière (civil, ce qui était interdit mais elle n'y était pour rien) de Guebwiller, en attendant de pouvoir le faire transporter à Montignac en mai 1921, par voiture spéciale des Transports funéraires Daniel Douay de Soissons, la voie ferrée étant, elle aussi, interdite au transport des cercueils des militaires.



La photo montre les croix des tombes françaises avec, sous l'identification, une cocarde tricolore et trois rubans, respectivement bleu, blanc, rouge !

Il s'agit d'un ajout du Souvenir Français après la guerre.

Dans son grenier, j'ai d'abord trouvé la croix de sa tombe dans ce petit cimetière allemand en pleine forêt vosgienne, poche de la *Fontaine Schlumberger*.

Elle indique la date de sa mort : 30 août 1918, jour de sa disparition. Cette croix est étonnamment imposante. La petite photo du cimetière montre la tombe de mon grand-père avec sa croix et des tombes voisines allemandes et françaises. On y voit des croix beaucoup plus modestes pour les hommes du rang et des croix similaires pour les officiers des deux camps, ne différant que par un détail qui permettait de distinguer au premier coup d'œil leur nationalité. Pour les Allemands, l'identification (prénom, nom, date...) était inscrite sur une plaque en forme de *Croix de fer* fixée au centre de la croix. Pour les Français, elle l'était sur une plaque ovoïde. La croix a été restaurée gracieusement et mise sur la tombe familiale en 2014 (photo) par le *Souvenir français*... mais, au soleil, les inscriptions ont rapidement pali jusqu'à disparaître.



Dans ce grenier, j'ai aussi trouvé une boîte qui contenait tout ce qui concernait mon grand-père pendant la guerre, notamment ses lettres, plus de cinq cents, des coupures de presse, des fleurs cueillies en Alsace « sous les yeux des Allemands » peu de temps avant sa mort... et les très nombreuses démarches que ma grand-mère effectua après sa disparition.

Un mois après la fin de la guerre, elle avait pu entrer en relation avec un des sous-officiers qui avait accompagné son mari dans cette reconnaissance. Sa réponse fut brève et laconique pour des raisons qu'il révéla par la suite, et aussi parce qu'il ne savait pas à ce moment-là si « son Capitaine » était mort, ou prisonnier. Puis, ayant appris sa mort, ma grand-mère reprit contact avec lui qui, entre-temps, avait été démobilisé et était rentré chez lui, à Limoges. Dans sa réponse, il expliquait comment s'était déroulée l'embuscade. Il n'était nullement question de retour par le même chemin, mais d'une zone potentiellement dangereuse sur une ligne de front qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Alors, pourquoi notre grand-mère resta-t-elle avec cette idée fautive ?

La lettre de ce sous-officier, écrite en mai 1920, après des propos liminaires, commence ainsi :

« Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien j'estimais le capitaine Vacquier qui était soldat et pas du tout militaire. Il avait notre estime à tous, quoiqu'il fût d'un abord un peu froid. Il s'occupait de ses hommes, s'inquiétait des détails et de leur nourriture. Il n'en faut pas davantage pour être aimé du soldat, aussi, n'ai-je entendu dire de lui que du bien. Je le connaissais depuis le mois de mars, époque à laquelle il arriva au 83^e. Je ne restais pas longtemps avec lui, car je fus détaché près du commandant comme s'officier de renseignements. Malgré cela, pendant mon séjour à la compagnie, j'avais pu l'apprécier et je n'ai eu qu'à me féliciter de mes rapports avec lui. »

Ce passage contient, en creux, un témoignage de plus sur l'opinion, peu flatteuse, de beaucoup de combattants vis-à-vis des officiers qui n'étaient pas au front avec eux. La suite de cette lettre est avec les comptes rendus de l'embuscade.

Chronologie de « l'Après »

Grâce aux archives, j'ai pu reconstituer la chronologie des événements qui suivirent ce 30 août 1918 de triste mémoire.

– 30 août 1918 : Disparition du capitaine Vaquier. Il avait avec lui des documents militaires, tout son argent ainsi que la montre de son aide de camp, la sienne étant en réparation.

– 11 novembre 1918 : Armistice. Immense soulagement pour toute la France et joie pour beaucoup. La famille de mon grand-père est toujours sans nouvelles de celui dont elle espère encore le retour.

– 21 février 1919 : La commission allemande d’armistice indique à sa correspondante française que le capitaine Vaquier est décédé.

– 5 mars 1919 : Sa tombe est trouvée dans la montagne à 5 km de Mürbach, petit hameau vosgien. L’information lui a été transmise par une lettre du 8 mars d’une paroissienne de Guebwiller, « mobilisée » par ma grand-mère. Et, ... le 12 février 1920, faisant suite à une demande déjà ancienne qui avait reçu une première réponse négative, le maire de Lautenbach (Alsace) écrivit à celui de Montignac (Dordogne) pour l’informer que la tombe d’un capitaine Vaquier venait de lui être signalée dans un petit cimetière au pied du ballon de Guebwiller au lieu-dit *Judenhut*... Mieux vaut tard que jamais !

– Printemps 1919 : Ma grand-mère va se recueillir sur la tombe de son mari.

– 4 juillet 1920 : Ses deux filles deviennent Pupilles de la Nation par une décision du tribunal civil de Sarlat, décision qui lui fut notifiée le 24 juillet par le greffier.

– Fin juillet 1920 : Sur demande de l’armée, ma grand-mère, accompagnée de sa troisième belle-sœur, se rendit en Alsace pour reconnaître le corps de son mari qui fut exhumé, puis transféré à titre provisoire dans un cimetière, par erreur civil, de Guebwiller.

– 29 juillet 1920 : Un jugement du tribunal de Sarlat le reconnut « Mort pour la France – Tué à l’ennemi ». Sur le Monument aux Morts de Montignac, il figure dans la longue liste des Morts pour la France tandis que sur la plaque de marbre à l’intérieur de l’église, il est porté disparu... pour l’éternité !

– 6 au 9 mai 1921 : Transport du cercueil de Guebwiller à Montignac. Il est accompagné de deux jeunes sapins au pied desquels il avait été enterré à *Judenhut*, et d’un bouquet de pensées avec le mot :

« Dernier hommage de cette terre d’Alsace à son vaillant défenseur. »

Les sapins furent replantés dans le grand jardin très joliment arboré de leur maison. L’un vécut jusqu’en 2007. La trace de l’autre a été perdue.

– 12 mai 1921 : Obsèques solennelles à Montignac de « trois héros ramenés du front ». Au cimetière, le commandant Parsal salua l’ami disparu par un long discours, très conventionnel, dans lequel il relate les faits d’une façon assez approximative, n’ayant que les informations connues de ma grand-mère à l’époque.

Tous les frais engagés, de l’exhumation du corps à son transfert à Montignac, furent à la charge de ma grand-mère. La réglementation pour le transport en France imposait de mettre le corps dans un cercueil en plomb, scellé, puis dans un deuxième, en bois. Le coût des pompes funèbres en Alsace pour le transfert du cimetière de *Judenhut* à celui de Guebwiller puis la préparation pour le transport vers Montignac fut de 1 595 F, soit 1 595 € sur la base du taux de conversion de l’INSEE, et de 1 850 € en pouvoir d’achat, ce qui indiquerait que la valeur du Franc ait été divisée par plus de 656 en quatre-vingts ans !

– Été 1921 : Nouveau voyage avec ses deux filles pour leur montrer le lieu de ses combats et de sa mort afin de les aider à faire le deuil de ce père qu’elles adoraient et qu’elles avaient peu connu, surtout la très jeune Guiguite,

– 3 janvier 1924 : Décret du Gouvernement publié au Journal officiel du 19 mai :

« **Légion d’honneur.** – M. le Capitaine André Vaquier a été promu au grade de Chevalier dans l’ordre national de la Légion d’honneur, à titre posthume, avec la citation suivante : « Capitaine brave et énergique. Au cours d’une reconnaissance qu’il effectuait, le 30 août 1918, en Alsace, a engagé le combat et a été tué glorieusement. – Croix de guerre avec palme. »

À la mère, à la veuve et à toute la famille de ce brave officier mort au champ d'honneur nous adressons nos respectueuses félicitations. »

Ma grand-mère en fut informée par un courrier daté du 7 août du capitaine Le Clerc, chef du cabinet militaire de la Résidence générale de la République française au Maroc, lui-même prévenu par une lettre du cabinet du ministre de la Guerre du 28 juillet.

Le capitaine Le Clerc était un ami de la famille à qui ma grand-mère avait demandé d'intervenir pour obtenir cette distinction promise.

Les démarches administratives sont rarement simples et rapides. Les circonstances, avec ces millions de morts et de blessés à traiter, les rendirent inextricables. Il fallut la pugnacité de ma grand-mère et ses nombreuses relations pour en venir à bout en cinq ans.

Ses archives m'ont aussi permis de découvrir la force de l'attachement qui liait mes grands-parents l'un à l'autre. Ils s'écrivaient tous les deux jours, de vraies lettres, qui ne mettaient que quatre jours pour aller du front à une province lointaine et vice-versa. Les paquets aussi circulaient bien. Mon grand-père parle de beurre que lui avait donné un de ses sous-officiers, provenant de sa ferme en Bretagne. Il a tenu à le payer : 4 F la livre. Il l'envoya à ma grand-mère et reçut en retour un gâteau de haricots... pas fameux ! Il était sans doute un peu rance, d'autant plus que le beurre voyageur n'était plus de la première fraîcheur.

Puis la vie reprit son cours. Ma grand-mère n'eut plus qu'à essayer de faire son deuil de son mari, et ses deux filles celui de leur père.

Sa douleur d'avoir perdu son mari alors qu'elle n'avait que trente-neuf ans, puis sa seconde fille de trente ans, notre mère, ont fait que ni elle ni mon frère et moi ne souhaitions, ne pouvions, évoquer ces chers disparus. Nos émotivités étaient beaucoup trop fortes pour cela : de tels deuils sont imprescriptibles !

Attaques surprises

Avant d'aborder l'embuscade dont fut victime mon grand-père, regardons l'organisation militaire allemande qui était en face. Le 15 janvier 1919, le Colonel Rollet, successeur du Lieutenant-colonel Chardon qui commandait le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie à l'époque des faits, a écrit à ma grand-mère :

« En face du secteur français Garibaldi [secteur tenu par le 83^e] il y avait le 38^e Régiment de Landrecht. En face du secteur voisin de Bresson, l'élément de Landsturm IV – 15. Plus en arrière se trouvait l'élément de Landsturm XIV – 14, le tout sous les ordres du Commandant de la 4^e division de Cavalerie. Il est très probable, d'autre part, que la patrouille allemande qui a pris le Capitaine Vacquier appartenait à un Stoßturm, troupe spéciale chargée des coups de main. »

Effectivement, nous en avons eu la confirmation en 2008, l'embuscade était bien l'œuvre d'un Stoßturm commandé par le sous-lieutenant Johannes Richter qui était chargé de ces attaques surprises. Pour nous mettre dans l'atmosphère de ces attaques, je vais en évoquer deux autres : la première du 3 avril 1918, dont j'ignore l'auteur, mais qui visait la compagnie de mon grand-père et la seconde du 2 juin dont l'auteur était bien Johannes Richter.

Attaque du 3 avril 1918

Voici le rapport du Capitaine Vacquier, Commandant de la 6^e Compagnie à Monsieur le Chef du 2^e Bataillon (celui qu'il remplacera fin août), suivi des commentaires de sa hiérarchie. L'ensemble est quelque peu ésotérique pour nous, mais que de temps passé en paperasses à rédiger, à lire, à commenter ! Au point que des gradés du front, qui n'avaient pas perdu leur sens de l'humour, en venaient à penser que la guerre pourrait s'arrêter faute de papier !

Cette attaque eut lieu dans la même zone que celle du 30 août.

« Le 3 avril à 4 h 45, le poste P2 dit le Filtre a été attaqué par une bande de tirailleurs ennemis masqués dans la lisière du bois ; ces tirailleurs ont déclenché un tir très violent auquel le Poste n° 2 a parfaitement répondu. Tandis que se livrait cette petite bataille qui était une diversion, un autre groupe composé de 25 à 30 hommes tombe sur le petit Poste S.14, poste composé d'un sergent, un caporal et huit hommes et qui est placé là pendant la nuit seulement. Le chef de ce groupe ennemi a crié "Rendez-vous, rendez-vous" et une pluie de grenades à main et grenades incendiaires est tombée sur les nôtres qui ont répondu en lançant des grenades et en tirant des coups de fusil. Le chef de la bande a été tué, mais le sergent Philippeau et le caporal Chevillard ont disparu. Le soldat Soissons a été blessé à la fesse gauche et légèrement brûlé ; le soldat Brisset a été écorché aux mains, quelques objets d'équipement ont été détériorés ou perdus.

Le coup de main a duré environ vingt minutes. Les sentinelles du petit poste n'ont vu et entendu le groupe ennemi que quand ce groupe était sur eux. Du reste, dans ces deux postes, il est difficile d'entendre à cause du bruit fait par les flots de la Lauch. L'adjudant Pierret, chef du PP2, a été légèrement blessé à la joue.

Munitions consommées de notre côté : 400 cartouches FM environ, 150 grenades, 200 cartouches fusil. Du côté ennemi : 3 ou 4 mitrailleuses ont fonctionné, une vingtaine de coups de canon, un grand nombre de grenades à fusil, une caisse d'explosif lancée. Zone battue par l'ennemi marquée au crayon. [Document absent des archives] A. Vacquier

Vu Maistre [le commandant du bataillon que mon grand-père remplaça fin août] 13 h 30 – Vu et transmis à Monsieur le Colonel commandant le Segment Nord, le 3 avril 1918 Le Lieutenant-colonel F. Chardon.

Objets trouvés sur le cadavre allemand ou à côté : revolver, deux chargeurs pour le revolver avec cartouches, une grenade, un paquet de pansements, un couteau, aucun insigne à sa tunique, un simple ruban noir et blanc sur la poitrine, un mouchoir blanc marqué en rouge aux initiales H.F., boîte à mitraille enveloppée d'un sac en toile.

Vu et transmis. Il est manifeste que les occupants du petit poste S.14 se sont vaillamment défendus : l'abandon sur le terrain de la lutte d'un cadavre ennemi avec un pistolet automatique et des munitions diverses en est la preuve certaine.

La disparition du sergent et du caporal qui commandaient ce groupe de combat n'est pas encore expliquée : peut-être ont-ils été enlevés après avoir été blessés. Le rapport du commandant du bataillon, qui est allé aujourd'hui 3 avril se rendre compte sur place des détails de l'attaque fournira sans doute des renseignements sur ce point.

L'erreur commise dans l'indication donnée par message chiffré sur le point où s'est produit le coup de main est due à une confusion dans le message reçu du sous-secteur.

D'autre part, des observations sont faites au Commandant du 83^e RIT sur le retard apporté à l'envoi du compte rendu téléphonique qui aurait dû faire mention du cadavre allemand resté sur le terrain.

Ci-joint les objets trouvés sur ce cadavre : la boîte à mitraille et la grenade ont été conservées au P.C. Payrou en raison du danger que pouvait présenter leur transport par le câble sans les précautions nécessaires. Elles seront envoyées à la DI dès qu'une voiture pourra les y transporter. Le 3 avril 1918, Le Colonel Delouche. »

Attaque du 2 juin 1918

Le Journal de marche français dit :

« 1^{er} juin : le bataillon occupe les mêmes emplacements. Pendant la journée, l'ennemi fait de nombreux réglages par artillerie sur nos positions. De 17 à 21 heures, il exécute une préparation assez intense sur notre secteur.

2 juin : à une heure du matin, et protégés par l'engagement habituel d'obus, les Allemands effectuent un coup de main sur un petit poste du G.C.2 du P.A.7 Hilsenfirst précédemment évacuée en vue de cette opération. Reçus à coups de grenades et de mousqueterie, ils se replient en emportant leurs blessés.

Cette attaque était accompagnée d'une diversion exécutée sur le G.C.4 du même PA et qui s'est bornée à l'échange de nombreuses grenades. Perte : un blessé, Favier Louis, 2^e cl, 9^e Cie, blessé par balle région testiculaire et périnéale. Dans la journée, reconnaissance du quartier par des officiers du 66^e B.C.P. qui doivent nous relever. »

Voyons maintenant ce qu'en dit celui qui a mené l'action, le sous-lieutenant Richter, dans son télégramme et sa carte du 3 juin à sa mère puis dans sa lettre du 8 à sa sœur préférée, Minnie, de deux ans son aînée :

« J'ai reçu aujourd'hui la Croix de Fer de 1^{re} Classe. Johannes »

« Chère Maman ! La Croix de Fer de 1^{re} Classe vient de m'être remise pour mon action d'hier par mon Commandant de Division. Cordiales salutations à vous tous ! Votre Johannes »

« Chère Minnie ! Pour ton anniversaire je te souhaite de tout cœur le meilleur ainsi que la bénédiction du Seigneur. Je t'ai sûrement souhaité déjà l'année dernière, pour toi et pour nous tous, une prochaine paix victorieuse et des retrouvailles en bonne santé, en particulier pour toi et ton cher Friedrich [son fiancé prisonnier en Angleterre], mais aujourd'hui, je peux le répéter avec une confiance accrue ! J'espère que tu recevras la lettre à temps, car ces derniers jours je n'ai pas pu écrire.

Lundi : inspection, mardi Monsieur Rittm [Abréviation de « Rittmeister » i.e. « Hauptmann », Capitaine de cavalerie] est parti en permission (dans 3 semaines, ce sera mon tour !), puis l'escadron a suivi une formation au combat, ce qui me donne beaucoup de travail : j'ai maintenant à former 150 hommes et 3 Officiers. Malheureusement, je ne peux que peu m'en occuper personnellement. Le 1^{er} juin à 8 h 30 du soir, j'ai été légèrement blessé à la cuisse gauche par notre propre artillerie (très légèrement, 3 éclats), je fis à 1 h 48 l'action au Hilsenfirst et j'ai reçu à 5 heures du matin une piqûre antitétanique, qui n'était pas parfaite. Mon bras gauche est depuis "enflé comme un fût" et me démange souvent : en un mot, j'ai une belle inflammation des ganglions. Mais oui, avec sa propre artillerie et ses propres docteurs ! Je suis resté au lit quelques jours avec le bras immobilisé, alors ça allait, mais lorsque je baissais le bras, ça reprenait. Cet après-midi j'ai fait une promenade en voiture à *Guebwiller* et ça s'est bien passé.

Je me réjouis énormément pour la Croix. C'est venu si vite. J'ai reçu de l'Armée un Certificat "Héros des Vosges" avec la signature du Chef, le duc d'Urach. Les éclats ont été déjà extraits, c'est presque guéri ce n'était pas grand-chose. J'ai aussi obtenu la "Médaille des Blessés".

J'ai reçu des Dresselhaus [sœurs de sa mère] du jambon et des œufs, de la saucisse de Buning et chaque soir j'ai du lait épais à profusion, je n'ai pas à me plaindre. Je ne peux dès maintenant répondre à tous, je vous remercie pour vos vœux, ainsi que de ceux du pasteur Ködderitz, et pour vos lettres (aujourd'hui celle de Friedrich), ainsi que ta jolie photo et la longue lettre de Fr [probablement son frère Friedrich]. Je dois aussi écrire à Assmus [un de ses camarades] et à Monsieur Rittm et j'ai mille choses à régler. Assmus est près de Saarburg, il a écrit il y a quelques jours.

Donc, Au revoir dans 3 semaines ! À vous tous, particulièrement à toi, chère Minnie, les meilleures pensées de ton Johannes. Dommage qu'il n'y ait ici que 14 jours de permission. Mais cela n'a pas d'importance. »

Les annotations entre crochets sont du fils de Johannes, quand il m'a transmis une copie de ces documents personnels avec leur traduction en français.

Embuscade

30 août 1918. Le Capitaine Vacquier vient d'être chargé d'assurer l'intérim du Commandant du 2^e Bataillon, en plus de sa compagnie, dans un secteur situé dans les montagnes du sud des Vosges, à proximité du lac du Ballon (de Guebwiller). Il décide d'aller inspecter plusieurs Postes Avancés avec deux sergents et un soldat, le seul à les connaître.

La zone étant calme, oubliant qu'elle était sujette à embuscades, ils partirent l'esprit tranquille : tous avec un revolver dans sa cartouchiere, sauf un qui avait un fusil non chargé, fusil qui s'est enrayé quand il voulut le charger précipitamment.

M. Lachaud, un de ses anciens Commandants, chef de bataillon basé à Clermont-Ferrand au moment des faits, frère du député de Corrèze, a écrit à ma grand-mère le 16 septembre 1918 :

« Je peux dire qu'il présentait ce qui lui est arrivé, car, dans une de ses dernières lettres, il me disait que les divers postes occupés par sa compagnie étaient très distants les uns des autres et que le pays se prêtait bien aux embuscades. »

Mon grand-père l'avait aussi mentionné dans une de ses lettres à sa femme.

Mes différentes sources de documents m'ont permis de réunir trois descriptions pertinentes de l'évènement :

- Le rapport de l'armée française, trouvé dans le dossier militaire de mon grand-père ;
- L'article du journal de l'armée allemande qui relate ce coup de main à des fins de propagande pour remonter le moral de leurs troupes, et démoraliser les nôtres, le journal parvenant aussi dans nos lignes. C'est la plus complète de toute, la mieux informée.
- Le compte rendu du sergent Dennaud trouvé dans les archives familiales.

Ma grand-mère n'a eu connaissance que d'un compte rendu très partiel du rapport officiel de l'Armée et de celui, plus complet, du sergent Dennaud.

Elle eut aussi d'autres témoignages de soldats et de sous-officiers impliqués, plus ou moins directement, dans cette embuscade. Je les donne à la suite, et j'ai marqué de ** ce dont elle eut connaissance.

Par contre, je n'ai pas eu accès aux archives allemandes de la Première Guerre, celles-ci ayant été en grande partie détruites par les bombardements de la Seconde. Je n'ai donc pas pu obtenir le compte rendu du *Sturm-eskadron – 4 Kavallerie Division* auquel appartenait le sous-lieutenant Richter, ni ses lettres adressées à sa famille après le coup de main.

DESCRIPTIONS DE L'EMBUSCADE

Rapport de l'Armée française

RAPPORT du Lieutenant-colonel CHARDON, commandant le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie au sujet de la disparition du Capitaine VAQUIER, Pierre, Georges, André, de la 6^e Compagnie, commandant provisoirement le 2^e Bataillon, et le quartier GARIBALDI :

« Il résulte de l'enquête faite par le Lt-Colonel CHARDON, le 31 août 1918, que les faits relatés par le Capitaine RIGAUD, dans le compte rendu ci-joint, sont l'expression de la vérité. »

« Le Capitaine VAQUIER, qui exerçait provisoirement le commandement du 2e Bataillon, occupant le quartier GARIBALDI, depuis le 28 août, était sorti le matin du 30 août pour visiter le P.A.1 [Point Avancé], « RODELEN » occupé par sa compagnie, la 6e.

Il était accompagné par 2 Sergents, 1 Caporal et 2 hommes. Après avoir visité plusieurs G.C. [Groupe de Combat], il était arrivé au G.C.2, en Gue 35.44, vers 9 h 30. Pour sortir de ce G.C., qui est entouré de réseaux, on doit déplacer des chevaux de frise qui obstruent la piste reliant le G.C.2 au G.C.1, plus au sud, en Gue 33.40. Cette piste, qui traverse une partie assez boisée, est bordée à l'est et à très faible distance par un camouflage épais, dans lequel se trouve un grillage vertical. Au-delà du camouflage se trouvent les réseaux de fil de fer, assez épais et en bon état, mais qu'on ne peut voir sur toute leur profondeur.

En sortant du G.C.2, l'ordre de marche était le suivant : le soldat FORTIN, en tête, le Capitaine VAQUIER, à quelques pas derrière lui, puis les deux Sergents à 5 ou 6 pas du Capitaine. Le Caporal et l'homme qui devaient fermer la marche avaient mission de remettre en place les chevaux de frise.

La petite troupe avait à peine parcouru 25 à 30 mètres à la sortie du G.C.2, que des coups de feu retentirent. Les deux Sergents virent parfaitement le Capitaine VAQUIER s'affaïsser [mais pas l'étranglement] et aussitôt 4 ou 5 Allemands, le dos courbé, se précipiter sur lui et l'entraîner, sans qu'il se fût relevé, à travers le grillage. Ils ne virent pas immédiatement ce qu'il était advenu du soldat FORTIN.

Les deux Sergents se mirent en devoir de se servir de leurs armes, mais par une fatalité inouïe, le Sergent DENNAUD, qui était armé d'un revolver, se vit à ce moment bousculé par le soldat FORTIN qui passa devant lui, se dirigeant vers le G.C.2, en disant : je suis blessé. Son revolver lui tomba des mains et il ne put le retrouver de suite. Pendant ce temps, le Sergent DELANNE chargeait son arme, mais il ne put refermer la culasse et il lui fut impossible de se servir de son fusil.

Ces circonstances malheureuses permirent au groupe d'Allemands qui entraînaient le Capitaine de disparaître derrière le camouflage, dans le taillis assez épais à cet endroit.

Le Caporal et l'homme qui étaient encore occupés à replacer les chevaux de frise à la sortie du G.C.2, ne purent être d'aucune utilité, parce que trop éloignés.

Les deux Sergents affirment que, sans perdre une minute, après avoir constaté leur impuissance, ils ont couru au G.C.2, où ils ont pris chacun un fusil et des cartouches, et qu'ils sont revenus au pas de course à l'endroit où le Capitaine VAQUIER avait disparu ; qu'ils sont sortis des réseaux par la brèche qui y avait été pratiquée, et qu'ayant aperçu un groupe d'Allemands, ils tirèrent dessus pendant tout le temps qu'ils purent le voir.

Le Sergent DELANNE croit avoir blessé l'un des Allemands. L'endroit où se trouvait ce groupe d'Allemands permet de supposer qu'il s'agit d'un groupe autre que celui qui a enlevé le Capitaine.

Ne se sentant pas en force, et ne voulant pas s'exposer à être enlevés eux-mêmes, les deux Sergents revinrent sur leurs pas et coururent au G.C.1 chercher une patrouille de huit hommes avec un gradé, avec laquelle ils revinrent au point où ils avaient déjà

traversé les réseaux. Ils sont ensuite descendus vers le Kletterbach, l'ont traversé et remontant les pentes de la rive droite, ils ont exploré toute cette partie, sans retrouver aucune trace de leur Capitaine.

C'est au cours de cette reconnaissance qu'ils ont trouvé et rapporté 2 calots tachés de sang frais, 2 cisailles et une carabine et qu'ils ont constaté la présence dans une vieille tranchée d'une petite échelle également tachée de sang.

Une reconnaissance faite pendant la journée par deux Officiers : MM. Fonteneau et Étienne, et quelques hommes, ont confirmé les faits ci-dessus et permis de constater ce qui suit :

À l'endroit où s'est déroulé le drame, le grillage vertical qui se trouve dans le camouflage a été sectionné de façon à former une ouverture semblable à une porte et pouvant se rabattre aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur ;

Cette partie du grillage remise en place, il était impossible en passant sur la piste de s'apercevoir qu'une espèce de porte y avait été pratiquée ;

Une brèche avait été faite dans les fils de fer, aboutissant au passage ainsi pratiqué, mais le camouflage et le couvert empêchaient de la constater ;

Les Allemands devaient être embusqués tout contre le grillage, et c'est à travers dudit grillage qu'ils ont dû tirer simultanément sur le premier homme et sur le Capitaine, vu qu'en ce point on a retrouvé plusieurs douilles de revolver vides.

Les Officiers ont remarqué sur le sol une traînée très visible et ne laissant aucun doute. Le Capitaine VAQUIER a été traîné sur le sol, probablement par les pieds, vu que l'une de ses jambières a été retrouvée sur le terrain.

Les calots tachés de sang frais, de même que l'échelle, prouveraient que le Capitaine a été blessé, peut-être très grièvement, car le sang ne pouvait provenir des Allemands, puisqu'à ce moment nos hommes n'avaient pas encore tiré sur eux.

Le Capitaine VAQUIER était un excellent officier, très bien noté à tous les points de vue, très consciencieux et très courageux. Il avait été blessé en mars 1917 et cité pour sa belle conduite au feu, à l'ordre de la 130^e Division. Il était, en outre, proposé avec un bon rang pour la Légion d'honneur.

Il a eu toutefois le tort de ne pas s'assurer avant son départ en reconnaissance que les gradés et les hommes qui l'accompagnaient étaient suffisamment armés et que leurs armes étaient prêtes à faire feu. Lui-même aurait dû avoir son revolver en main, vu le peu de sécurité qu'offrent les points qu'il visitait, mais ayant été surpris, il n'aurait sans doute pas pu s'en servir.

Le Sergent DENNAUD est un excellent sous-officier, intelligent et dévoué, il avait été désigné comme sous-officier de renseignements pour le 2^e Bataillon. Il remplissait bien ses fonctions et circulait constamment dans le Secteur. Il a eu le tort grave de se croire suffisamment armé avec un revolver, alors qu'il aurait dû emporter un fusil. Il est probable que se voyant désarmé par le choc subi du soldat FORTIN, et ne retrouvant pas son arme, il aura perdu une partie de son sang-froid.

Le Sergent DELANNE est également un bon sous-officier, très dévoué et qui a toujours donné satisfaction. Mais il a commis une faute lourde en ne chargeant pas son arme avant de partir en expédition, ce qui lui aurait permis de s'assurer de son bon fonctionnement et probablement d'intervenir efficacement au moment voulu et peut-être

empêcher que le Capitaine VAQUIER soit enlevé. La conduite de ces deux sous-officiers, après l'événement malheureux, ne permet pas de les accuser de lâcheté. Tout au plus pourrait-on leur reprocher d'avoir manqué de sang-froid.

Le soldat FORTIN, ayant été évacué immédiatement sur l'hôpital de BUSSANG, il n'a pas été possible de l'interroger. Le Caporal BOILARD et le soldat, qui devaient fermer la marche, n'ont rien vu de la scène.

Aux Armées, le 31 août 1918 Le Lieutenant-colonel CHARDON, Cdt. le 83e R.I.T. »

Malgré ce rapport plutôt modéré, les gradés qui participèrent à cette reconnaissance, c'est-à-dire les sergents Dennaud et Delanne ainsi que le caporal Boilard, furent rétrogradés et échappèrent de peu au Conseil de Guerre ! Ils furent rapidement mutés au 84^e RIT où leurs galons leur furent redonnés ! Il est à noter que le successeur du Lieutenant-colonel CHARDON, le Colonel ROLLET a écrit le 22 janvier 1919 à ma grand-mère à leur sujet :

** « Les sergents Dennaud et Delanne ont été rétrogradés et sont passés au 84e Territorial. Je ne les ai point connus, mais il est peut-être peu équitable de porter sur eux un jugement trop sévère. La patrouille qui accompagnait le Capitaine Vacquier n'avait pris, contrairement au règlement, aucune mesure de sécurité. Elle a été surprise et il a été difficile de tirer un coup de fusil ou de revolver. On a dit que les armes n'avaient pas été chargées avant le départ. »

Sur le fait que les rétrogradés retrouvèrent leur grade en passant au 84^e RIT, le Lieutenant-colonel CHARDON écrivit à ma grand-mère le 5 mars 1919 :

** « Si vous ne m'affirmiez, Madame, que les deux sergents et le caporal, que j'avais fait casser de leur grade et changer de régiment, avaient été rétablis dans leur même grade, je ne pourrais le croire, car le motif qui leur avait été appliqué aurait dû empêcher pour eux toute proposition. Que s'est-il passé dans leur nouveau régiment, je l'ignore et ne puis pas le savoir maintenant puisque je suis complètement démobilisé. »

Je pense qu'il ne pouvait pas lui dire autre chose. Une autre personne a écrit :

** « Je serais étonné que l'annulation de leur sanction n'ait pas été prise par leur nouvelle hiérarchie en accord avec leur ancienne, car les deux sergents étaient bien notés. Pour le caporal, je l'ignore. »

Compte rendu du Journal allemand

« Tableau d'honneur de l'Armée :

Une attaque par surprise

À mille mètres d'altitude dans les Vosges du Sud, un ruisseau se fait entendre à travers la forêt clairsemée et se perd vers le sud [nord] dans des ravins rocaillieux. C'était un frais matin d'août. La pluie perçait à travers la forêt, et le vent, qui en tout terrain montagneux est plus rude qu'en terrain plat, inclinait les cimes mouillées des arbres. Sur la rive ouest du ruisseau se dressaient les obstacles avancés de l'ennemi. Au-delà, s'étendait sur la forte pente, l'épais réseau de barbelés.

Au milieu des barbelés, comme des souris dans le lard, se tenaient accroupis trois compagnons à l'air déterminé, le chef d'une patrouille allemande, le sous-lieutenant Richter et deux de ses hommes, les caporaux Bergmann et Suchantke. Ils s'étaient comme « enfouis dans une coquille » et, comme ils étaient en patrouille, on pouvait dire : « dans une coquille de patrouille ». Quant aux détails, il est interdit de les publier : il suffit de dire que ce qu'on voyait était confidentiel.

Les deux caporaux se frayèrent lentement un chemin vers le haut. Ils avaient déjà laissé derrière eux la première tranchée, remplie de rouleaux de barbelés. Le bruit des tenailles coupant le métal était couvert par le bruissement du ruisseau. Finalement, après des heures, le groupe se trouva couché derrière la haie de protection. Tout près, de l'autre côté de la haie, était le chemin sur lequel il chercherait le combat avec l'ennemi. De l'autre côté du chemin se dressaient de nouveau des obstacles en masses épaisses, jusqu'à la seconde tranchée, en fait la tranchée avancée.

Mais près du but, le plus difficile restait à faire. Un haut grillage en barbelés rigides à mailles étroites empêchait l'accès au chemin dans toute sa longueur. La pluie faiblissait. Il n'y avait pas de temps à perdre. En coups rapides, dans les intervalles où des bourrasques de pluie s'engouffraient dans le passage, ou bien lorsqu'un coup de vent bruissait à travers le bois, le grillage fut coupé sur une largeur de passage de deux hommes. À droite, à une distance de jet d'une grenade à main, se trouvaient les postes français. Ils ne s'en émurent pas. Après avoir écarté les barbelés rigides du passage, ils trouvèrent le chemin libre.

Le sous-lieutenant Richter observa, scruta l'extérieur sur la droite, à un tournant proche, une barrière fermait le chemin. Aucun ennemi n'était ni visible ni audible. Entre-temps étaient arrivés l'officier remplaçant Hartlieb, le sous-officier Temme et les caporaux Schulze et Keirat. En tête se tenaient accroupis et les premiers prêts pour l'attaque, le sous-lieutenant Richter, le sous-officier Temme et les caporaux Bergmann et Suchantke.

La patrouille était résolue à accepter tout combat. Ils n'eurent pas à attendre longtemps que de l'autre côté du tournant des conversations et des rires sonores se firent entendre. L'ennemi arrivait.

Huit [quatre] Français apparurent au tournant, en tête plusieurs officiers. Ils ouvrirent la barrière [chevaux de frise] et se rapprochèrent tout en conversant avec animation. Derrière eux, un second groupe suivait [deux]. Le groupe allemand se mit à genoux, le pistolet au poing, sous la protection de la haie. Les corps étaient prêts à sauter, tous muscles tendus. Plus près, toujours plus près, et « en avant ! » cria le sous-lieutenant en jaillissant sur le chemin. Il abattit un homme [blessa le soldat Fortin] et saisit un autre à la gorge avec son bras gauche, afin de le prendre vivant [non]. À côté de lui Bergmann, Temme et Suchantke, comme une tempête, se jetèrent sur les Français en faisant feu. Ceux-ci firent demi-tour et s'enfuirent [les deux sous-officiers Dennaud et Delanne]. Ils laissèrent à terre un (le) deuxième officier [non, c'était le soldat Fortin]. Les blessés se sauvèrent [le blessé Fortin, les deux sergents n'ont pas été touchés, ni les deux très en arrière].

Pendant ce temps, le troisième officier [il s'agit du seul officier], un capitaine luttait avec le sous-lieutenant Richter. C'était un homme lourd et solide qui écrasait l'Allemand plus léger contre le talus du chemin, en lui pressant fortement la gorge. Au début, Richter ne voulait pas tirer – car on voulait prendre le Français vivant – et plus tard, il ne le pouvait plus. Bergmann, voyant son lieutenant en difficulté, courut à lui et tira deux balles dans le bras droit du capitaine. Le Français n'abandonna pas et dégaina même son revolver, que Suchantke lui arracha en s'écriant : « Tu veux donc étrangler mon lieutenant ? » et lui tira dans la tête qui était suffisamment écartée pour qu'il ne risquerait pas de toucher Richter.

Richter sauta de côté, planta sur sa tête le casque de l'adversaire, car il avait perdu sa casquette de combat. Il fit soulever le lourd cadavre du capitaine et lui-même, Temme, Bergmann et Suchantke traînèrent le corps sur le chemin, à travers l'ouverture dans le grillage vers le bas, par-dessus la première tranchée, où Hartlieb et Heyl avaient déjà

élargi le passage, jusqu'au ruisseau, puis par-dessus, en remontant la pente vers les positions allemandes. Derrière eux étaient couchés Schulze, Keirat et Teicher, tenant à distance sous leur feu les Français, qui déjà poussaient en avant.

Puis les protections, qui avaient été laissées ouvertes ont été refermées et formèrent un obstacle entre les camarades qui se retiraient et l'ennemi, qui franchissait déjà le ruisseau. Sur la rive, un quatrième officier français fut abattu [faux].

Pendant le combat de retraite dans la forêt, l'officier remplaçant Hartlieb et le soldat Heyl ont été touchés par des tirs de mitrailleuse [fusil] et, grièvement blessés, ont été ramenés sur des brancards [un est mort le jour même, sa tombe était mitoyenne de celle de mon grand-père et portait la date du 30 août 1918]. Le groupe revenait en vainqueur dans les tranchées allemandes. Par la violence de son attaque et en dépit de son infériorité numérique [faux, ils étaient sept et en embuscade contre quatre, car les deux autres étaient en arrière remettant en place les chevaux de frise], elle avait rejeté l'ennemi, abattu quatre de ses officiers [un officier et blessé un soldat] et ramené un important butin. Le Commandant en chef, dans l'Ordre du Jour de l'Armée, a exprimé sa reconnaissance à la patrouille et à son meneur infatigable. [Suivent les noms et les lieux d'origine des participants allemands.] »

En ce qui concerne l'important butin, il devait s'agir au plus de quelques centaines de francs, de la montre de son ordonnance et d'effets personnels sans grande valeur, dont son étui à cigarettes et sa gourmette qui nous ont été rendus en 2008. Sans doute aussi des documents militaires, dont le code des signaux d'artillerie, mais son successeur, le Capitaine Rigaud, le présumant, le fit changer rapidement.

Lettre du Sergent Dennaud

** « Madame, Limoges, 22 mai 1920

J'ai reçu votre lettre, et bien qu'il me soit pénible de revenir sur la triste affaire du ruisseau de Kletterbach, je croirais manquer au plus élémentaire devoir en vous refusant ces quelques détails qui vous apporteront peut-être une légère consolation. [... Passage déjà reproduit]

Lorsque nous prîmes les lignes en Alsace, je le rencontrais plus rarement, jusqu'au jour malheureux où il prit le commandement du bataillon en l'absence du commandant de Maistre parti en permission, ou plutôt ayant quitté le commandement du bataillon. Ceci se passait dans les derniers jours d'août au camp Garibaldi, tout près du lac du Ballon. Le secteur était tranquille et je ne voyais rien qui puisse empêcher le Capitaine d'aller reconnaître le secteur.

Le 30 vers 8 heures du matin, il m'appelle pour l'accompagner. Un de mes collègues, le sergent Delanne, instituteur dans la Haute Marne, préposé au service de protection contre les gaz manifesta le désir de se joindre à nous, ce que le Capitaine accorda volontiers, puis le soldat Fortin, agent de liaison. Remarquez, Madame, que jusqu'à ce moment-là je n'avais aucune crainte et je ne supposais pas que le Capitaine voulait s'aventurer dans des endroits que je ne connaissais pas et où on ne passait jamais. Le petit sentier où le Capitaine s'engagea le deuxième, derrière Fortin, était barré par deux chevaux de frise. Nous ne pouvions pas nous opposer à son désir, du reste à vrai dire, je ne pouvais pas savoir que cet endroit était propice à une embuscade. Je ne le connaissais pas et n'y étais jamais passé. Je dois vous dire aussi que toute une série de circonstances malheureuses se trouvèrent réunies contre nous. Sauf Delanne qui avait son fusil, nous avions chacun un revolver, les trois revolvers étaient chargés, le fusil ne l'était pas. Il y

eut aussi une grosse faute de la part du chef du petit poste que nous venions de traverser : il aurait dû nous prévenir qu'une tranchée existait un peu plus haut dominant le chemin et que nous n'avions nul besoin de faire enlever ce barrage de chevaux de frise pour continuer notre route, car il était évident que nous nous trouvions coincés dans un cul-de-sac de telle façon que le soldat Fortin, blessé au ventre dès la première seconde et voulant s'échapper me heurta violemment. Moi, au moment où je portais la main à ma cartouchière pour saisir mon revolver, je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi je la trouvais vide, et comment quelques minutes plus tard je retrouvais mon arme près de l'endroit où les Allemands étaient sortis [était-ce la sienne ou celle du Capitaine qu'il a retrouvée après le départ des Allemands avec mon grand-père ?]. Le sergent Delanne de son côté (il était derrière moi) ne parvint pas à mettre une cartouche dans son fusil dont la culasse se trouva enrayée par l'introduction de quelques grains de sable ou de terre. Nous étions donc à ce moment-là deux hommes complètement désarmés devant une dizaine de stotrupers [adaptation française de l'époque du mot allemand stoßtrupp : troupe de choc] jeunes, agiles et armés jusqu'aux dents. Quatre sur le chemin avaient sauté sur le capitaine et les autres derrière le camouflage nous mitraillaient avec ensemble à tel point que je me demande encore ce qui nous a protégés. Je n'ai jamais vu quelqu'un, aussi courageux soit-il, qui peut rester longtemps impassible devant les canons de fusils. Nous y restâmes pourtant quelques secondes immobiles. J'eus aussi, je dois vous le dire, la sensation absolue d'être seul, le caporal qui était venu pour retirer les chevaux de frise s'étant replié rapidement vers le poste. Je jugeais avec ma raison d'homme de 40 ans que lutter pour moi était impossible.

Si le poste avait fait son devoir, on ne nous aurait pas laissés tous deux seuls aux prises avec 10 Allemands. Aux premiers coups de feu, ce poste qui était à 40 mètres devait nous porter secours. Rien ne bougea, je reculais de quelques mètres et, de ce fait, le chemin faisant un coude, les coups de feu ne pouvaient plus nous atteindre. Je me retournais et je vis mon camarade pâle comme un mort qui s'acharnait après le mauvais fusil. Mon parti fut vite pris, courir au poste et prendre des armes. J'arrachai un fusil des mains d'un homme qui me le refusait, ils étaient tous hébétés et comme sourds. Il faut dire à leur décharge que ces malheureux étaient absolument abrutis par quatre années de guerre, qu'ils étaient tous âgés et pères de famille. Je leur arrachais aussi un paquet de huit cartouches et leur donnais l'ordre de nous suivre... mais pas un ne bougea et c'était pourtant leur Capitaine, ce qui fait que tous deux seuls, nous sommes revenus sur le chemin où nous rappelait le devoir, devoir pénible, mais que nous envisageâmes sans défaillance. Tout ceci, Madame et vous le comprenez facilement demande environ 5 minutes, et une fois arrivés sur le terrain de l'embuscade, il n'y avait personne, les Allemands n'étaient pas loin comme vous le verrez, mais j'étais décidé coûte que coûte à tenter quelque chose, c'est du reste à cette circonstance d'être sortis que nous devons peut-être de ne pas être passé en Conseil de guerre. D'un autre côté, la lutte avait dû être courte avec le capitaine qui, j'en suis persuadé ne put se servir de son arme, mais chercha à se dégager ce que voyant, les Allemands le blessèrent pour le maîtriser. Maintenant, dans de telles circonstances, on ne peut rien affirmer. Fut-il blessé par un coup de feu tiré de derrière le camouflage, je ne puis le dire.

Il y eut encore quelque chose qui vint paralyser nos efforts. Derrière ce camouflage de branchages qui suivait le chemin, il y avait un terrain marécageux en pente, couvert de débris de branches de sapin où nous enfoncions jusqu'au genou ainsi que de la vase provenant du ruisseau qui n'avait pas de lit bien tracé et nous eûmes toutes les peines du monde à nous en sortir. Notre tir sur les Allemands fut plus ou moins juste et pour ma part je ne crois pas en avoir touché, j'en vis deux qui se défilaient à travers les troncs des sapins et la pénombre de ces bois qui sont obscurs en plein midi. Quelques secondes et ils disparurent. Mon collègue de son côté tirait à gauche et plus heureux m'affirma

avoir touché un Allemand qui culbuta en avant. Nous avons retrouvé en effet à la deuxième patrouille un calot allemand baigné de sang ainsi qu'un fusil à quelque distance. Tout ceci confirmait la mort de l'Allemand enterré le même jour près du capitaine [et infirme la croyance de ma grand-mère qui pensait que son mari avait tué un Allemand en se défendant].

Enfin, que vous dirai-je de plus, Madame, je ne vous ai rien caché, vous jugerez notre conduite, nous avons fait ce qu'il était humainement possible pour sauver votre mari. Je passerai sur les suites malheureuses que cette affaire entraîna pour nous. Ceci n'est rien, Madame, en comparaison de votre malheur qui est grand et irréparable et je souhaite que ce petit journal dont je m'excuse vous apporte un peu de réconfort au lieu d'un renouvellement de votre peine.

Daignez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments très respectueux et bien dévoués. Pierre Dennaud »

Je me suis permis de reprendre un peu son texte afin de rendre moins confuse sa description du déroulement de cette mission. Il était manifestement mal à l'aise de parler de ce qui fut un enchaînement de fautes individuelles ayant conduit à la mort et à la disparition de « son » Capitaine. J'ai aussi remplacé une expression qui, heureusement, n'a plus cours de nos jours.

Si M. Dennaud en est sorti indemne physiquement, il en garda une souffrance certaine et un sentiment de culpabilité qui ont été amplifiés par les sanctions disciplinaires qui suivirent, bien qu'elles aient été annulées rapidement.

La lecture de son récit et des dernières lettres de mon grand-père à son épouse, dans lesquelles il ne cachait pas son épuisement physique et moral, montrent à quel point il était urgent que cette guerre se termine.

Une amie de ma grand-mère, infirmière, avait rencontré M. Dennaud chez lui quelques semaines plus tôt. Voici un extrait de sa lettre du 28 avril 1920 :

** « Il m'a raconté qu'à cette affaire il avait perdu ses galons, failli passer en Conseil de guerre, mais qu'il n'y avait pas eu faute : "Nous ne pouvions rien, sans arme, que nous faire tuer ou emmener comme notre Capitaine".

Dennaud est d'un certain âge, les cheveux gris, il a l'air brave garçon, avec une figure lugubre et préoccupée, parle peu, mais il a été très correct, il a bien murmuré que l'instinct de la conservation l'avait un instant dominé voyant qu'il ne pouvait rien, m'a dit que la mort de son Capitaine lui avait fait un grand chagrin. Il m'a chargé de te le dire avec tous ses respects. Son milieu social me paraît modeste, il vit avec sa mère, ils sont un peu plus haut que de simples ouvriers, il paraît sincère et je suis bien persuadée que s'il savait quelque chose il le dirait : il a entendu les coups de feu, a vu André saisi par les Allemands, mort ou mourant et c'est tout. Dieu seul sait comment ce drame s'est passé exactement et après tout, ma pauvre petite, le résultat cruel est là et les détails sont bien secondaires. [...]

Les soldats que j'ai soignés m'ont tous dit qu'à trois pas d'eux, ils ne se rendaient pas compte de ce qui se passait et il est certain que le danger fait une mentalité spéciale aux combattants qui les empêche de voir les choses comme nous les verrions et eux-mêmes les verraient de sang-froid. »

De ces trois récits des faits et des lieux, seul celui du journal allemand indique bien le déroulement de l'embuscade elle-même, en tout cas pour ce qui concerne mon grand-père, et le fait qu'il a bien été tué au cours du corps à corps puisqu'il indique « Il fit soulever le lourd

cadavre du capitaine », « *die Leiche* » dans le texte allemand. Il précise aussi qu'ils voulaient avoir les officiers vivants pour les faire parler. À défaut, un officier mort peut être porteur de documents intéressants.

Il s'avère que les Allemands étaient deux fois plus nombreux que les quatre Français, plus deux figurants en retrait. Sans compter l'effet de surprise, presque toujours très meurtrier pour les victimes d'une embuscade. Il n'y eut qu'un mort de chaque côté, un Allemand après l'embuscade et mon grand-père pendant celle-ci, le soldat Fortin s'étant vite remis de sa blessure. C'est grâce au corps à corps du Capitaine français avec le sous-lieutenant allemand qui, en mobilisant tout le groupe allemand, a épargné la vie des autres Français, sans armes opérationnelles, et parce que mon grand-père ne s'est pas rendu !

Imaginons deux autres scénarios :

1. Mon grand-père se rend, et les trois autres aussi : dans ce cas il y a quatre prisonniers, dont un blessé, et aucun mort.
2. Les Français ripostent comme ils auraient dû le faire : il y aurait eu certainement plus de morts de part et d'autre. Mon grand-père n'aurait sans doute pas été enlevé, mais aurait-il eu la vie sauve ? C'est peu probable.

Il a écrit dans plusieurs lettres que seule la mort face à l'ennemi était noble et qu'il avait la hantise d'être fait prisonnier ou d'être tué par une balle perdue ou par un éclat d'obus. Ainsi a-t-il eu au moins la mort qui correspondait à son éthique, voire à son souhait ! ... Il mourut « le front haut » !

Il aimait à dire :

« Je crois à l'immortalité de mon pays, comme je crois à l'immortalité de mon âme.

De grandes idées soutiennent l'esprit aux heures difficiles ; et, lorsqu'on a le cœur bien placé, on accomplit son devoir uniquement pour le devoir lui-même. Avec la force que donne la foi, il est facile de ne pas se courber sous les balles, quand le devoir demande de marcher le front haut. »

Journal de Marche du 83^e RIT

« 30 août : À 9 h 30 au GC2 du P. A. Rodelen, au cours d'une reconnaissance faite par le Capitaine Vaquier, commandant provisoirement le 2^e bataillon, accompagné d'une patrouille, cet officier tombe dans une embuscade ennemie. Après plusieurs coups de feu, le capitaine Vaquier s'affaisse et est entraîné par 4 ou 5 Allemands. Au cours de cette affaire, le soldat Fortin de la 6^e compagnie est blessé.

Après plusieurs reconnaissances faites de suite et dans la journée, on ne retrouve aucune trace du capitaine Vaquier. Il est porté disparu. Au cours de ces reconnaissances, on rapporte deux calots tachés de sang frais, 2 cisailles et 1 carabine. [...]

1^{er} septembre : À la date du 1^{er} septembre, le Capitaine Rigaud, détaché provisoirement à l'E.1n du 2^e Bataillon, prend le commandement de la 6^e Cie, en remplacement du Capitaine Vaquier, disparu le 30 août. »

Autres comptes rendus

Lettre, datée du 17 décembre 1918, du caporal Boilard, adressée à l'ordonnance de mon grand-père qui l'avait contacté pour avoir des informations sur le déroulé de l'embuscade. Cette lettre a été transmise au père de ma grand-mère le 6 janvier 1919 :

** « Mon cher Camarade, [...] ce n'est qu'à ma rentrée qui était midi que je reçois ta petite carte et que je m'empresse de t'en donner la réponse aussitôt. Seulement, il m'est difficile de pouvoir te donner les renseignements exactement sur lui, car comme j'étais

déjà à mi-chemin du Poste et lorsque nous sommes retournés les boches étaient déjà loin dans les bois. Donc, pour mon compte, voilà ce que j'en pense : pour moi, ils l'ont emmené mort, car, au moment où il est tombé, il avait reçu au moins six coups de fusil et aussitôt qu'il a voulu chercher à se défendre avec son revolver, une décharge s'est fait entendre donc, à ces conditions pour moi, il est mort. Voilà, mon cher camarade, les renseignements que je peux te donner. Reçois de ton camarade de la 3^e Compagnie du 84^e Régiment territorial. L'on m'a donné mes galons et les deux sergents aussi. »

Étonnant ce témoignage et peu crédible, d'autant qu'il dit qu'il n'a rien vu !

Certes, la surprise fut totale et le coup de main dut être mené en quelques minutes, le temps que mon grand-père prenne à la gorge l'officier allemand et qu'il soit gratifié de deux balles de revolver dans le bras puis d'une dans la tête, et emporté de l'autre côté du grillage pour rejoindre la zone allemande. C'était d'autant plus facile, rapide et sans risque que les Français n'ont pas tiré un seul coup de feu !

Cette prise à la gorge ne figure dans aucun rapport français. Elle fut pourtant bien réelle, puisque l'officier allemand en a parlé à ses proches d'assez nombreuses fois :

« Il était horrible d'être face à face, se regardant droit dans les yeux et de se dire : je dois le tuer, sinon il me tuera. Je ne l'oublierai jamais. »

Le soldat Fortin, qui était en tête du groupe, a écrit le 26 décembre 1918 et le 11 janvier 1919 en réponse à la demande de ma grand-mère :

** « Madame Vacquier, Je m'empresse de répondre à votre honorée d'hier. À vous rendre compte de ce que j'ai pu voir dans l'enlèvement de notre regretté Capitaine. Comme vous le savez le 31 [30] août, il fut décidé d'aller visiter les G.C. Comme je connaissais le secteur, le Capitaine me désigna pour l'accompagner. Tout alla bien jusqu'au poste 2 où l'on dit au Capitaine que le camouflage était interdit, le Capitaine se demanda s'il ne serait pas prudent de prendre le boyau puis, comme nous étions déjà avancés dans la reconnaissance, il se décida de continuer par le même chemin.

Arrivés à environ 20 m du poste nous tombons sur l'embuscade où, sans savoir d'où ça venait, je reçois deux balles dans la jambe, puis le camouflage s'ouvre et les boches me sautent dessus et me tiennent en respect le revolver braqué sur la poitrine. Je me trouvai donc immobilisé pendant ce temps le reste dirige leurs armes dans la direction du Capitaine qui vint tomber presque sur moi sans pousser un cri et, ensuite, l'ont enlevé. Je ne puis certifier qu'il était tué sur le coup, mais en tout le moins très grièvement blessé. La chute m'a permis de me dégager et me suis traîné au poste appeler à l'aide, mais l'enlèvement avait été brusque et une patrouille effectuée aussitôt n'a pu rien découvrir, les boches faisaient beaucoup de bruit en descendant le ravin. C'est tout ce que j'ai pu voir de cette triste prise que toute la Compagnie a bien regrettée. Votre dévoué serviteur qui vous présente ses respects. J. Fortin »

** « Madame Vacquier, En réponse à votre honorée d'hier, il m'est impossible de dire que le regretté Capitaine a été touché au cœur. Ce que je puis certifier, c'est qu'il a dû recevoir des balles dans toutes les parties du corps, d'autant que de la façon dont ils sortaient, il y en avait debout et d'autres presque encore rampant et tous tiraient. Le Capitaine a bien cherché à se servir de son revolver, mais il n'en a pas eu le temps. Maintenant, comme vous me le dites Madame, je suis bien loin du Périgord habitant le Calvados. Je quitte le régiment le 30 janvier et compte être chez moi le 5 ou 6 février. Cordialement à vous. J. Fortin »

La première lettre de Fortin contredit celle de Dennaud au sujet de la perte de son revolver, car, entre l'attaque allemande et la bousculade de Fortin, que celui-ci n'évoque pas, Dennaud

avait le temps de saisir son revolver et de l'utiliser ! L'avait-il oublié, ou perdu en route, quant à l'avoir retrouvé sur le sol près de l'ouverture du grillage, ce devait plutôt être celui de son Capitaine ?

La hiérarchie, informée de cette lettre par ma grand-mère, dénia toute crédibilité au témoignage de Fortin, comme l'indique la réponse à venir... tout en confirmant la mort très probable de mon grand-père. L'armée doit maîtriser l'information, surtout en temps de guerre, or Fortin n'était qu'un simple soldat qui disait tout haut ce que les gradés n'osaient ou n'avaient pas le droit d'exprimer clairement. Or, le sang relevé sur le parcours du blessé traîné par les pieds ne correspondait certainement pas à une blessure légère. D'autre part, si les deux sergents n'ont pas été blessés et que Fortin a pu se dégager, c'est que les Allemands se sont concentrés sur le Capitaine pour libérer leur chef qui était en mauvaise posture.

Le Colonel ROLLET, commandant le 83^e Régiment Territorial d'Infanterie, a écrit à son père le 15 janvier 1919 :

** « Je viens de lire le rapport du Lieutenant-colonel Chardon sur la disparition du très regretté Capitaine Vacquier. Ce rapport a été établi avec le plus grand soin et je ne crois pas qu'il y ait lieu de tenir compte des déclarations du soldat Fortin qui, renseignements pris, a fui au premier coup de fusil et n'a rien pu voir. Il faut se défier des romans imaginés après coup : ils ont souvent pour but de masquer des défaillances. À mon avis, je crois que les Allemands ont emporté le Capitaine Vacquier mourant, croyant avoir fait une prise intéressante et que le Capitaine est mort pendant son transport. A-t-il été inhumé, ou abandonné mort dans la forêt, c'est ce qu'il importe de découvrir ? Les renseignements sur l'ordre de bataille allemand à la date du 30 août 1918, jour où le Capitaine Vacquier a été blessé et pris, sont les suivants : en face du secteur français Garibaldi [secteur tenu par le 83^e RIT] le 38^e Régiment de Landrecht. En face du secteur voisin de Bresson, l'élément de Landsturm IV – 15. Plus en arrière se trouvait l'élément de Landsturm XIV – 14, le tout sous les ordres du Commandant de la 4^e division de Cavalerie. Il est très probable, d'autre part, que la patrouille allemande qui a pris le Capitaine Vacquier appartenait à un Stoßtrupp, troupe spéciale chargée des coups de main. Tels sont, Monsieur, les renseignements que je puis vous donner. Puissent-ils vous aider à connaître la vérité ! »

Le 22 janvier, il confirme à ma grand-mère et ajoute :

** « Les sergents Dennaud et Delanne ont été rétrogradés et sont passés au 84^e Territorial. Je ne les ai point connus, mais il est peut-être peu équitable de porter sur eux un jugement trop sévère. La patrouille qui accompagnait le Capitaine Vacquier n'avait pris, contrairement au règlement, aucune mesure de sécurité. Elle a été surprise et il a été difficile de tirer un coup de fusil ou de revolver. On a dit que les armes n'avaient pas été chargées avant le départ. »

Dans ces deux lettres, le Colonel Rollet ne pratique pas la langue de bois... Je pense que le quasi-harcèlement de ma grand-mère pour savoir ce qu'était devenu son mari et connaître les circonstances de l'opération, dut finir par lasser ses correspondants. Ce qui me surprend, c'est qu'elle enquêtait encore en 1920, alors qu'elle sut dès fin février 1919 que son mari était mort et sa tombe, trouvée début mars, en confirmait la date.

Lettre du 16 juillet 1919 de Louis Michaud, chef du G.C.1 :

** « Madame, Je m'empresse de vous rendre réponse à votre lettre tout en prenant part au grand malheur que vous avez éprouvé dans la perte de votre mari, le Capitaine Vacquier. Mon capitaine, qui malheureusement m'a quitté trop tôt, était un homme que j'estimais comme un de mes proches parents, car, pour nous, il nous servait de père de famille. Et surtout moi, malgré mon infériorité de grade. Il passait des heures à parler

avec ses sous-officiers en qui il avait confiance. Moi, il m'avait proposé pour être adjudant. Malheureusement, il est tombé avec des gens très intelligents, mais qui n'avait jamais su ce que c'était de faire la guerre.

Madame, je puis vous dire exactement comment ça s'est passé, car, le jour où il a été pris, j'étais à 300 m du Capitaine, je tenais le poste en ligne du P.A. Rodelen, et le Capitaine venait avec son escorte voir les postes. [...] Entre le G.C.1 et le G.C.2, une vingtaine de boches étaient cachés au bord du chemin où ils passaient. Le soldat qui était devant a reçu deux balles de revolver dans la jambe droite et il est tombé. Le Capitaine, qui était le deuxième, a reçu un coup de revolver et il est tombé également. Les trois autres, au lieu de tirer sur les boches pour prévenir nos postes voisins, n'avaient, paraît-il, même pas de cartouches, alors ils se sont sauvés et ont laissé ce pauvre Capitaine être emmené par les boches. Les boches voyant qu'ils s'étaient précipités n'ont pas eu le temps de prendre le soldat blessé, ils ont préféré prendre le Capitaine, leur prise était meilleure. Un des sergents qui s'étaient sauvés est venu peut-être 10 minutes après la prise du Capitaine me prévenir que le Capitaine Vacquier était pris par les boches dans les bois. Tout de suite j'ai pris tous les hommes de mon poste excepté deux qui sont restés sentinelles et j'ai été faire une patrouille dans les bois. J'ai trouvé la trace où ils l'avaient passé, il était beaucoup blessé puisqu'ils l'avaient mis sur une échelle qu'ils portaient à quatre, car j'ai trouvé l'échelle à 100 m des lignes boches et j'ai vu qu'ils l'avaient mis dessus, car elle était pleine de sang. Depuis où il est tombé à 100 m de leur ligne il y avait beaucoup de sang : pour moi, il n'aurait pas vécu longtemps. Mais jamais, si les hommes qui étaient avec lui avaient fait leur service, jamais les boches n'auraient pu l'emporter du poids qu'il était. Je connais très bien l'endroit Madame.

Madame, pour le beurre dont vous nous parlez, nous en faisons encore pas mal, mais, malheureusement, il est toujours très cher, car ma femme le vend chez nous 12 F le kilo. Maintenant, Madame, vous nous direz si vous en voulez. Recevez, Madame Vacquier, ainsi que votre famille mes sincères salutations. Louis Michaud cultivateur aux trois chaînes D'Aizenay Vendée »

Dernier témoignage d'un auteur inconnu :

** « Le Capitaine Vacquier rentrait d'une tournée dans le P.A. Rodelen. À 9 h 30, il quittait le G.C.2 de ce PA allant vers le G.C.1. À quelques pas devant lui marchait le soldat Fortin, derrière lui le sergent Delanne puis le sergent Dennaud, puis un autre soldat. [Le nom des deux sergents est inversé]

En sortant du G.C.2., la petite colonne prit le sentier camouflé allant vers le G.C.1. Ce sentier est bordé à l'est (par conséquent à gauche des marcheurs) de tronçons de tranchées abandonnées bordées de réseaux, le terrain descend là brusquement sur le ravin du ruisseau Kletterbach qui coule à une centaine de mètres en contrebas de la piste suivie.

La colonne est à peine sortie du G.C.2 (à une cinquantaine de mètres) que de nombreux coups de revolver partent. Fortin, qui marche en tête, est blessé à la cuisse, quatre boches sautent sur le Capitaine. Le sergent Delanne qui le suit tire son revolver pour le défendre (ce sous-officier dit être armé du revolver parce que, adjoint à l'Officier de renseignements, il n'avait pas de fusil). Dans la bousculade, le revolver tombe, le sergent Dennaud veut faire fonctionner la culasse mobile de son fusil, la culasse ne fonctionne pas. Tout ceci a duré très peu de temps, mais suffisamment pour que les boches puissent emmener le Capitaine Vacquier par le trou pratiqué dans le camouflage.

Fortin qui, grièvement blessé à la cuisse, ne peut être d'aucune aide, pas plus que l'homme de queue qui ne se rend pas bien compte de ce qui se passe. Les deux sous-officiers sont désarmés, ils crient à l'aide aux G.C.2, avec les deux premiers hommes accourus ils se jettent sur les traces des fuyards et aperçoivent à travers les arbres cinq ou six sur lesquels ils tirent, mais déjà les ravisseurs ont franchi le ruisseau et disparaissent dans les fourrés de l'autre pente. Accompagnés d'un plus grand nombre d'hommes du G.C. accourus à leur tour, les deux sergents patrouillent longtemps dans le bois où ils trouvent un fusil et un calot fraîchement abandonné. Depuis le moment où leur Capitaine a été enlevé, ils disent ne plus l'avoir aperçu, même pendant leur poursuite.

Le Capitaine Rigaud, adjudant-major de bataillon, présume que le Capitaine Vacquier devait avoir sur lui le code actuel des signaux d'artillerie. »

VISITES SUR LA ZONE DE L'EMBUSCADE

Je me suis rendu deux fois sur la zone de l'embuscade et du petit cimetière allemand.

La première fois eut lieu le 26 mai 2012 avec ma cousine Élisabeth, guidés par M. Marcel Girard, membre du *Souvenir français*, et par M. Louis Scheromm, historien des deux guerres en Alsace qui m'a fourni des cartes allemandes de la zone.

Nous étions sur la rive droite du Kletterbach, sur un ancien campement allemand face au lieu de l'embuscade, situé rive gauche du ruisseau. Nous y avons trouvé, sans vraiment chercher, plusieurs vestiges de l'époque confirmant la présence de troupes : petites constructions en dur, bouteilles cassées en verre très épais, une grenade de l'époque, des vestiges d'objets métalliques divers. C'était un sous-bois avec un sol en pente très humide, que nous n'avons pas pu explorer faute d'avoir un équipement adapté.

Au moment où j'étais sur cette zone, je reçus sur mon téléphone une photo de mon petit-fils Maxime envoyée par ma belle-fille Anke. Pure coïncidence, d'autant plus troublante qu'elle ignorait que j'étais en Alsace et que ses envois de photos étaient rares.

La seconde visite eut lieu le 27 juillet 2016 avec mon neveu Patrick, le fils cadet d'Élisabeth, et Sonia Richter, la petite-fille de Johannes. Cette fois, nous étions accompagnés par un Officier Traditions du 1^{er} Régiment de Tirailleurs et notre guide était le directeur de l'agence de Colmar de l'ONF (Office National des Forêts) qui, le 10 novembre 2017, organisa la visite des Présidents français et allemand au Hartmannswillerkopf, Vieil Armand pour les Français, haut lieu très emblématique des combats de 14-18 en Alsace. Ce site, situé à huit kilomètres à vol d'oiseau du lieu de l'embuscade, m'avait beaucoup impressionné lors de ma première visite en 2012.

Cette seconde visite nous a permis d'être vraiment sur le lieu de l'embuscade, rive gauche du ruisseau, mais pas le moindre vestige de tranchées, d'occupation militaire, un sous-bois classique, en très forte pente, juste au-dessus du Kletterbach et un peu en amont de la cascade.

ÉPILOGUE

Je suis très reconnaissant à M. Helmut Richter d'avoir pris l'initiative et eu le courage de tenter de nous contacter en s'adressant à la mairie de la résidence d'André Vacquier.

Son geste, que je salue à nouveau, m'a donné l'occasion de réhabiliter sa mémoire, ce qui n'était que justice, alors que nous étions proches de célébrer ce triste centenaire.

Ainsi se termine l'histoire du capitaine André Vacquier, mort au combat en 1918, « le front haut », peu de temps avant la Victoire qu'il espérait tant et à laquelle il a vaillamment contribué.

Lettres de Guerre

En janvier 1918, mon grand-père évoque dans deux lettres à sa femme un livre qui vient de paraître chez Hachette : « Lettres de guerre » de Pierre-Maurice Masson. Il lui en recommande la lecture, parce qu'ils furent sur les mêmes zones de combats en Lorraine et qu'il y décrit en détail la vie dans les tranchées de première ligne à un jet de grenade de l'ennemi, contrairement à mon grand-père qui était beaucoup moins disert dans ses lettres sur ses faits et gestes au front, respectant en cela les consignes très strictes de l'armée. À l'exception d'une lettre... qui n'est pas arrivée à destination !

P.-M. Masson était né à Metz en 1879. Normalien, agrégé de lettres, il occupait depuis dix ans la chaire de littérature française à l'université de Fribourg (Suisse) quand il fut mobilisé avec le grade de sergent. Il était lieutenant et commandait une compagnie sur le front quand il fut tué dans une tranchée par un éclat d'obus le 16 avril 1916.

Ayant trouvé ce livre, publié par deux de ses proches fin 1917, j'ai repris quelques-unes de ses lettres car elles complètent celles de mon grand-père par leurs contenus et par leurs styles. On y verra de grandes similitudes d'opinion en dépit de leurs différences, d'origines géographiques (Périgourdin vs Lorrain venant d'un pays officiellement neutre, la Suisse), culturelles (l'un était propriétaire terrien et avocat, l'autre universitaire), d'âge (six ans de plus pour mon grand-père), d'expérience militaire (six années d'engagement suivies de périodes militaires pour l'aîné, pas de carrière militaire pour le cadet).

Mon grand-père n'a pas eu à déplorer la mort au combat de très proches, contrairement à P.-M. Masson qui en eut plusieurs de son vivant, tous assez jeunes et appartenant à l'élite intellectuelle (agréés, ingénieurs des mines, etc.).

Ils étaient tous les deux mariés, mais P.-M. Masson n'avait pas d'enfant, m'a-t-il semblé.

Ils avaient trois points communs : ils étaient de fervents catholiques, appartenaient à la bourgeoisie, et étaient d'ardents patriotes.

LETTRES D'ANDRE

« Un mot à la hâte [lundi 3], très pressé, car toute la journée j'ai eu un travail affreux pour mobiliser une compagnie où il n'y a rien et faite de cadres et de beaucoup d'hommes. À part cette fatigue, je vais très bien et vais partir mercredi à midi. Viens me voir demain soir, je voudrais bien t'embrasser. Mes chaussures : porte-les-moi. »

Elle ne viendra pas et les chaussures seront apportées par quelqu'un d'autre.

Ce sera une constante dans ses lettres, il ira toujours très bien, même quand juste avant, ou juste après, il dit le contraire. De fait, il était robuste, avait une excellente santé, supportait bien le froid, était d'un optimisme déconcertant et il avait un très grand sens du devoir pour son Pays, la France !

Autre constante : les officiers n'étant pas habillés par l'armée, il parle souvent de ce qu'il doit se procurer lui-même, en mettant sa famille et sa solde à contribution.

« Je conduisais une compagnie à une revue, compagnie qui donne beaucoup de mal à former, car tout est dans un désordre inextricable. Enfin, nous partons demain à midi dans la direction de Toul ! Qu'y ferons-nous, je ne sais ! De deux choses l'une : ou bien

nous avons un rôle très important ce qui est bizarre puisque nous sommes armés de 2^e ligne ou bien complètement effacés, simplement pour garder les forts. Nous ne savons rien et on n'a point l'impression de partir pour la guerre. Je pense que nous pourrions un peu nous reposer en chemin de fer ce que je souhaite. »

« J'ai demandé à ce que la moitié de ma solde te soit remise (à peu près 137 F par mois) et je t'envoie la somme de trois cents francs que je prends sur ma solde d'entrée en campagne. »

« Nous ne savons rien, absolument rien de la guerre. On dit même qu'elle ne serait pas déclarée avec l'Allemagne. J'aimerais mieux être sur la frontière dans des troupes bien organisées à me battre et simplement préoccupé de la bataille. Ce serait bien plus franc. »

« Quel inoubliable voyage ! Tous ces trains qui passent sont remplis de soldats, de fleurs, de guirlandes, partout de la gaieté, de l'enthousiasme, les femmes portant à boire, etc. Ah ! Notre pays doit être immortel. Je vais bien. Mille baisers. »

« Il n'y a plus d'hommes chez les braves gens chez qui nous logeons, tous sont au feu, bien des femmes sont préoccupées parce que leurs maris, frères ou fils étaient dans ce fameux régiment qui s'est précipité trop tôt à la baïonnette et qui a eu beaucoup de mal. On dit que nous marchons sur Mulhouse, que nos troupes s'avancent de ce côté comme du côté de la Belgique : les Allemands, autour de Liège, ont demandé un armistice de 4 heures pour enterrer leurs morts. Mais tu dois en savoir plus long que moi, pouvant lire les journaux que je ne vois pas. Nous nous battons donc toujours sur le territoire ennemi ce qui est bien rassurant pour le pays ; ici, à cette même époque en 1870, tout était envahi et détruit par les Prussiens. Quand je te disais qu'il fallait avoir confiance dans notre armée, j'avais bien raison : elle va remporter de belles victoires ! Quant à nous, nous ne nous battons pas, heureusement d'un côté, parce que ce serait mauvais signe, cela voudrait dire que nos troupes de couverture auraient été repoussées et que notre pays serait envahi et, d'un autre côté, je voudrais bien me battre comme les camarades ! Enfin, que Dieu nous protège ainsi que notre beau pays qui a donné le plus bel exemple de patriotisme et d'enthousiasme que l'on puisse imaginer. Il y a eu pas mal de prisonniers prussiens qui ont été faits, surtout parmi la cavalerie et presque tous crevaient de faim : hommes et chevaux ! »

« Personne ne reçoit rien ici, si ce n'est quelques privilégiés. Cette absence de nouvelles décourage tout le monde et je ne sais quand il sera possible d'avoir des correspondances. Il y en a cependant dans les postes des monceaux. » [Ils attendront trois à quatre semaines pour recevoir les premières lettres.]

« Quant à moi, j'entends le canon qui tonne du côté de Pont-à-Mousson et je vois tirer souvent sur des aéroplanes allemands. Je pense que nous n'aurons pas à nous battre puisque les Allemands seront repoussés au-delà de notre frontière. J'aurais été heureux cependant d'en tuer quelques-uns. »

Contrairement à ses prévisions d'un optimisme invétéré, il sera rapidement en première ligne et aura donc l'occasion d'en tuer, mais, pas une fois, il ne parle dans ses lettres des morts, blessés et prisonniers à mettre à l'actif de sa compagnie.

Il ne fera pas partie des troupes d'assaut des grandes offensives, "privilège" réservé aux jeunes, sa compagnie étant composée d'anciens comme lui. Il le regrettait, car, grand patriote, il aurait aimé en découdre vraiment avec cet ennemi qu'il détestait. Il devra se contenter de batailles de diversion ou de défense, qui ne furent ni de tout repos ni sans risques.

« Dis aussi à cette pauvre maman de ne pas s'inquiéter. Ce qui se passe aujourd'hui sera une bonne chose pour les générations futures qui seront délivrées du cauchemar prussien. »

« Marguerite [belle-sœur infirmière] m'écrit qu'elle a beaucoup de blessés en ce moment, Joseph [son frère] me dit aussi qu'à Sarlat on a disposé des lits au collège. »

« Dans quelques jours, il faudra m'envoyer une chemise de flanelle, deux caleçons d'hiver et mes jerseys dans le cas où les froids arriveraient... »

« Tu n'as aucune raison pour cela. Notre situation est excellente, une armée nombreuse d'Allemands commence à reculer, épuisée et en désordre, c'est le commencement de nos succès et le gage certain de nos victoires finales. Par conséquent, au lieu de te laisser aller à la tristesse, il faut te réjouir. Sans doute, il y aura des pertes, des deuils pour bien des familles, mais, que veux-tu, c'est le sort de la guerre : il faut voir la patrie triomphante, se réjouir de ses succès qui auront été la juste récompense de sa valeur, de son courage et prier pour ceux qui auront vaillamment contribué à la terminaison heureuse de cette guerre. »

Finie la période à distance des combats. Place au front avec sa compagnie. Il est intéressant de noter qu'au début de la guerre, les compagnies étaient composées en bonne partie d'hommes originaires de la même région ce qui a certainement facilité leur intégration et soutenu leur moral. Au fil des blessés et des morts, il fallut reconstituer les effectifs des compagnies et il en résulta un mixage des origines.

« Nous faisons des tranchées où nous attendons les Prussiens qui ne veulent pas se montrer et qui se terrent comme des bêtes fauves. Pour nous distraire, nous avons de temps en temps la musique des canons, les nôtres et ceux des ennemis dont les notes sont un peu plus graves et dont les coups ne nous atteignent pas étant dirigés sur l'artillerie. Comme je te le disais, la campagne est ravissante. Du haut de notre bois, une vaste plaine se découvre et on aperçoit le plus beau panorama que l'on puisse imaginer. Cette belle nature n'a pas l'air de s'émouvoir des cruautés commises sur elle, pas plus du reste que les habitants accoutumés qu'ils sont au bruit des canons. »

« Nous déjeunons avec mon Capitaine et les sous-officiers, dont un est une maîtresse de maison remarquable. Il sait fort bien employer la viande que nous touchons et varier les menus avec d'autres achats. Je pense à toi et tu rirais bien en voyant ses bons et beaux arrangements de *boustifaille*. Quant à mes hommes, ils sont aussi remarquables pour faire la cuisine et je t'assure qu'ils mangent bien : les trois quarts sont mille fois mieux que chez eux. »

À la lecture des lettres de mon grand-père, les talents culinaires purent pleinement s'exprimer pour le bien de beaucoup... Même dans l'enfer des tranchées on pouvait relativement bien manger, ce qui était important pour le moral des troupes ! Toujours d'après cette source, il semblerait que le sort des Allemands sur ce plan ait été nettement moins favorable, sur la foi de prisonniers et de déserteurs.

« ... alors que je rentrais pour aller plus loin, en tête de la Compagnie, à quelques pas (douze) est venue éclater une belle marmite. Il faisait nuit, mes hommes se sont couchés contre le mur, c'est miracle que nous n'ayons pas été atteints, surtout moi qui étais à côté, un peu devant un sergent qui a été blessé au pied assez gravement [il est mort à l'hôpital peu de temps après] et un soldat très légèrement. Je suis resté debout au milieu de la route et je n'ai même pas été effleuré. Je suis vacciné maintenant et je ne risque plus rien ! Tu mettras une belle chandelle à la Sainte Vierge et je te charge de la

remercier en mon nom. Je suis d'autant plus heureux d'avoir échappé que les murs à hauteur d'homme ont été criblés de balles un peu en avant de moi. »

« J'étais ces jours-ci près de ces pauvres diables qui sont toujours dans les tranchées et qui combattent à chaque instant. Quel spectacle ; j'ai bien pensé à toi, tu aurais bien pleuré ma bonne Babeth en voyant ces braves soldats remplis de boue, sales, dormant, mangeant, fumant pendant qu'on passe à côté d'eux des camarades morts ou blessés. Toute ma vie je me souviendrai de ce bois. Ne t'attriste pas, je viens de lire un article ravissant de R. Bazin dans l'Écho de Paris intitulé "La France qui prie". Depuis l'obus qui m'a manqué, je suis assuré contre tous les dangers. »

« ... La nuit, le vent, les obus, les balles font un vacarme épouvantable. Ne t'inquiète pas. »

Comment un adulte responsable peut-il écrire à sa famille qu'il est sous le feu d'un ennemi très agressif avec les morts qui défilent et, dans la seconde qui suit, ajouter « ne t'inquiète pas » ?

Seuls un romancier ou un poète pourraient arranger la réalité pour la rendre moins effrayante. Comme il n'était ni l'un ni l'autre, il aurait pu cacher la vérité et laisser croire qu'il n'était pas aux avant-postes. Mais, dans ce cas, il serait passé pour un *planqué* qui mène une vie de château au sens propre du terme... ce que prétendit en 1916 un oncle de sa femme, et d'autres sans doute, vrais *planqués*, eux, pour se donner bonne conscience ! Il n'y avait donc pas de solution, sauf à ce que la famille fasse son deuil du fils, du mari, du père, au départ de la guerre et que chaque preuve de vie soit une heureuse surprise. C'était d'ailleurs l'attitude de beaucoup de combattants qui se voyaient comme des morts en sursis. P.-M. Masson l'avait d'ailleurs écrit à sa femme peu de temps avant sa mort !

La guerre est un terrible révélateur de la nature humaine... avec ceux qui risquent leur vie pendant que d'autres profitent de la situation !

« Nous avons un ennemi de plus, c'est la pluie. Si tu voyais combien nous sommes sales, nous pataugeons dans la boue et de l'eau de la tête aux pieds. Dans ces tranchées, c'est horrible. Enfin, Dieu veuille que cela finisse [nous sommes en novembre 2014 !]. On devrait être habillés en égoutiers, on mange avec les mains remplies de boue. Quelle bonne école pour les gens difficiles et trop raffinés. Je vais bien, mais que l'on souffre du froid aux pieds. »

« Je vais toujours fort bien quoiqu'il y ait beaucoup de malades dans la Compagnie à cause du mauvais temps, du froid et du régime terrible des tranchées. »

« Hier, je t'ai écrit une lettre qui doit bien te rassurer sur mon sort. [...] Toutes mes excuses de ne pas t'avoir souhaité ta fête [elle était le 17, il écrit le 25], on n'est guère au courant des fêtes des saints et saintes. Je pense bien à toi partout et toujours. Ce matin, nous avons assisté en grand nombre à un service pour un de mes sergents tué. Bonne fête, ma chérie, que Dieu te bénisse et te console. Sois moins triste, moins préoccupée du sort de cette pauvre France qui sortira victorieuse certainement de cette terrible lutte, mais qui y laissera hélas beaucoup de ses enfants. Soigne-toi bien, te désoler ne servirait à rien. Nous reviendrons, comptes-y avec la grâce de Dieu. »

Heureusement pour eux, la mort est devenue un non-événement, une banalité : « ... un service pour un de mes sergents tué. Bonne fête ma chérie... » ! Au point qu'ils vont au-devant d'elle sans états d'âme !

« Ce matin, nous avons fait célébrer un service pour les morts de notre bataillon et tous les soldats en général. Le catafalque était superbement décoré de fleurs, plantes vertes et drapeaux tricolores ; des soldats ont chanté, c'était magnifique et impressionnant, la

population a été je crois épatée de voir une cérémonie aussi belle. Le pauvre sergent qui avait été blessé à mes côtés va mourir à l'hôpital de Besançon. Je le regrette bien ainsi que celui qui a été tué près des tranchées. Trois ou quatre autres blessés. Nous n'avons pas eu d'autres pertes. »

« J'avais envoyé une carte à ton père et je lui disais de m'envoyer un kilo de truffes pour donner à la popote de mon bataillon, je lui disais que tu les lui paierais. » [Truffes récoltées par lui sur ses terres].

« Il faut méditer cette parole du Général Joffre : “Je me chargerais de les foutre dehors de chez nous en quelques jours, mais il faudrait pour cela sacrifier 200 000 hommes au moins...” »

Rétrospectivement, ce sacrifice en aurait épargné des millions ! Mais... ?

« Notre séparation menace d'être longue, hélas ! Les Anglais, nos alliés, ne s'emballent pas, ils se préparent pour opérer au printemps alors que nous, nous aurions été prêts à donner le coup de balai tout de suite. On veut user les Boches de toutes les façons : matériellement et économiquement. Je n'entrevois pas la fin de cette guerre. » [Décembre 2014

Janvier 2015 : L'extrait qui suit pourrait être écrit par un officier Ukrainien en janvier 2023, en remplaçant l'Allemand par le Russe ! Horrible répétition de l'Histoire ! Tout ça parce qu'un détestable despote veut conquérir des territoires au lieu de sortir de la misère sa propre population.

« Le temps est fort mauvais, la pluie, la neige, le vent tombent ici et sur le front en rafales aussi les opérations se trouvent ralenties, mais pourvu que nous soyons toujours tous persévérants nous devons battre ces bandits. Il ne faut plus écouter ces gens qui, les pieds dans des pantoufles, demandent à cor et à cri la paix. Il faut que cette paix ne soit signée qu'après avoir complètement terrassé ce fauve immonde qu'on appelle l'Allemand. Cette mentalité, il faudrait la voir régner dans tout notre pays, répandre ces idées et faire taire les imbéciles qui voudraient voir signer une paix boiteuse et illusoire. Nous serions bien avancés s'il fallait recommencer dans quelques années ! »

« Malgré tout, nous les battons, mais ce sera pénible ! C'est une excellente idée qu'ils ont eue de bombarder les côtes anglaises, cela aura servi à stimuler un peu les Anglais et fera du bien à notre cause. »

« Crois bien que je ne m'amuse pas tant que tu veux bien le dire et que je pense aux choses sérieuses... mais, je ne peux pourtant pas me casser la tête contre les murs, car j'ai pour principe pour moi et pour mes hommes de faire son devoir bravement et gaiement. C'est du reste la grande force morale de notre armée. »

« Par moments, je suis empoigné par ce désir [de t'embrasser] et celui aussi de voir cette petite Guiguitte qui doit avoir bien changé, c'est cette plus petite surtout que je voudrais tant serrer dans mes bras et faire causer. »

Guiguitte a trois ans et demi. Son père l'adore et ne s'en cache pas, d'autant qu'elle a souvent un air triste, notamment sur les photos, qui la rend encore plus attachante. Les destins tragiques de son père et du sien étaient-ils inscrits dans son inconscient ?

« Demain, c'est le jour de Pâques, je le passerai loin de toute distraction, mais qu'importe puisque c'est le devoir, mes Pâques sont faites comme je te l'ai dit depuis jeudi. » [... Ouf ! C'était la grande préoccupation de ma grand-mère : les messes du dimanche,

la communion, les offices des fêtes carillonnées ! Bref, aucun manquement à la pratique religieuse !]

« Il y a ici des quantités de lièvres, des gros. Mes hommes ont toujours en eux l'instinct de braconnier et en prennent quelques-uns. Ce matin, j'en ai attrapé un petit de 4 livres qui est venu se fourrer dans le réseau de fil de fer que nous construisons. Il y a aussi des quantités de pissenlits excellents et tendres dont je me régale. Tout cela se passe sous la barbe et sous le nez des Boches qui nous voient parfaitement et qui ne nous lancent pas de projectiles, c'est épatant. Il faut croire qu'ils n'ont plus beaucoup de munitions, car nous faisons comme s'ils n'existaient pas et, de leur côté, ils ne se montrent jamais, impossible d'en apercevoir un, c'est extraordinaire. »

« Les avions boches viennent constamment voltiger sur nous, mais les nôtres et nos canons leur font la chasse : c'est très amusant. »

« ... Nous devons commander nos soldats avec fermeté, mais aussi beaucoup de douceur et de bienveillance. C'est un tour de main à prendre qui vous rend de grands services. J'obtiens la plus grande obéissance de mes hommes tout en ayant l'air très sévère. Il ne faut jamais les asticoter. »

[Mai 1915] « Depuis ma dernière lettre, un grand événement s'est produit, c'est l'entrée des Italiens en danse. Pour fêter cette décision, et faire rager nos adversaires, on a fait le soir de la déclaration de guerre un vacarme de tous les diables de façon à être entendu des Boches. Dans les villages où il reste des clochers, on a sonné les cloches, crié, chanté, fait du tam-tam avec des tambours, etc., lancé des fusées, tout cela dans le but de mettre les Boches en fureur. Chez moi, nous n'avons pas bougé n'ayant ni clochers ni cloches, mais sur le bord de mon plateau, je suis resté deux heures le soir à écouter, c'était très curieux. Ils ont dû se demander si nous étions devenus fous. »

« Je t'annonce que je suis nommé capitaine à la date du 29 mai [15], ce qui te fera plaisir. »

« Hier, nous avons à déjeuner notre sous-intendant à la popote du bataillon où je puis vivre en ce moment, ma compagnie n'étant pas détachée. Je t'envoie le menu pour te montrer que les Boches ne nous coupent pas l'appétit et que, malgré les obus, nous trouvons le moyen de nous soigner quand l'occasion s'en présente. Les $\frac{3}{4}$ de nos soldats sont mille fois mieux comme nourriture que chez eux, ils sont tous admirablement soignés. »

Voici le menu du mercredi 16 juin 1915 :

« Hors d'œuvre – Friture de Moselle – Filet de bœuf forestière – Asperges sauce hollandaise – Poulardes – Salade – Crème vanille – Dessert – Grand ordinaire – Bordeaux – Clos Moivron – Champagne – Café – Liqueurs. » [Même au front, il n'est pas interdit d'être un bon vivant... tant qu'on n'est pas mort !]

« Il y a ici un soldat qui est 1^{er} chantre à la cathédrale d'Amiens, véritable artiste, doué d'une voix admirable qui chante à la messe le dimanche. C'est merveilleux, jamais je n'ai entendu une voix aussi belle que celle-là. Le soir, après ces beaux chants, il est toujours ivre. »

« Ici je donne une grande partie de mes hommes pour couper les herbes des gens qui sont absents ou des propriétés qui n'ont personne. Cela rend grand service à tous : une grande partie de ces fourrages qui se perdraient serviront à nourrir nos chevaux. Je pense souvent que je voudrais être près de toi pour te fournir des travailleurs. »

« J'ai une absolue confiance en toi, ma chérie et je suis bien heureux de t'avoir. Je me félicite tous les jours du bonheur de t'avoir rencontrée sur mon chemin. »

Première permission du 17 au 27 août 1915.

« [Un de ses hommes] était un ivrogne, une mauvaise tête aux compagnies de discipline. Dès son arrivée à ma compagnie, j'ai été obligé de me montrer très dur à son égard et de le menacer de nouveau des compagnies de discipline. Depuis, je dois reconnaître qu'il se conduit parfaitement, qu'il fait très bien son service, mais je lui ai dès les premiers jours inspiré une sainte terreur, c'est probablement pour cela qu'il se tient tranquille, mais il avait des allures d'anarchiste. »

« Dernièrement, ils [les avions allemands] ont survolé Lunéville un jour de marché, ils ont tué beaucoup de monde, surtout des femmes et des enfants. »

« Cette phrase de ta lettre où tu penses avoir le souvenir de ma visite m'a profondément ému et m'a fait rire en même temps. [...] Eh bien, ce serait très heureux surtout si nous pouvions avoir un garçon d'autant plus que j'aurais ainsi accompli tous mes devoirs de bon Français. J'espère que le Bon Dieu nous l'accordera : je le lui demande. »

Non, le « Bon Dieu » ne leur accordera pas ce fils tant désiré, si nécessaire à la France pour la guerre suivante !

« L'offensive doit se poursuivre tous les jours, mais lentement. C'est difficile d'aller vite, car il faut fortifier sur le terrain conquis et bien étudier le nouveau terrain à conquérir afin de ne pas marcher à l'aveugle, ça coûterait trop cher. Il faut faire des débauches de projectiles pour nettoyer le terrain et permettre à l'infanterie d'avancer et, malgré cela, bien des pertes se produisent. C'est une véritable guerre de siège qui entraîne de bien grosses pertes. »

« Hier, un obus est tombé sur mon village : il a tué un artilleur, un cheval, a blessé un autre artilleur : ces deux hommes étaient en train de ferrer ledit cheval qui a été coupé en deux. Que c'est bête d'être tué de cette manière ! »

« Tu me demandes où je suis ? Toujours dans les mêmes parages, une partie de ma compagnie est aux avant-postes et l'autre partie va relever la première tous les huit jours. Pour l'instant, je suis avec le commandant. Notre secteur est assez calme malgré quelques attaques d'avant-postes de la part des Boches qui sont repoussées et qui déclenchent des concerts d'artillerie quelquefois très violents. Depuis quelques semaines les Boches essayent de nous attaquer de tous les côtés, mais inutilement, ce qui les enrage. »

« Je viens de passer une journée au centre de la Division où j'ai assisté à une cérémonie superbe : service funèbre pour les soldats morts. Un capitaine, celui qui m'a donné le morceau de musique que je t'envoie, a chanté plusieurs morceaux avec une voix de ténor superbe, un brancardier baryton a également chanté, les deux accompagnés par des artistes : il y avait beaucoup d'officiers et de soldats, c'était tout ce qu'il y avait de plus impressionnant. Parmi l'assistance, j'ai remarqué une femme en deuil, à l'air fort distingué et qui paraissait fort émue par le dernier morceau de musique qui était chanté et dit d'une façon impressionnante : c'était la femme d'un capitaine dont le mari venait d'être tué quelques jours avant. Que de deuils partout et ce n'est pas fini, car cette guerre menace de durer encore fort longtemps. » [Novembre 2015]

« Un mot pour te dire que contrairement à ce que je t'avais écrit avant-hier je ne t'enverrai pas d'argent au commencement du mois prochain comme d'habitude parce que

je serai moralement obligé de prendre des obligations de la Défense nationale afin que mon nom figure dans la souscription du bataillon. »

« Un jeune médecin auxiliaire de mon bataillon a reçu la croix de guerre pour avoir été ramasser un blessé sous le bombardement, c'était son devoir, mais d'autres qui, comme moi sont restés quinze jours sous la mitraille, n'ont jamais pensé à être décorés, c'était notre devoir simplement. Qu'importent les honneurs, le principal, c'est de ne pas avoir la croix de bois ou de fer et de revenir. Les Allemands font beaucoup de propagande pour la paix, ils commencent à être lassés. J'espère que nous ne nous laisserons pas faire : il vaut encore mieux y rester quelques mois de plus et avoir un traité avantageux ; pourvu que nos politiciens ne fassent pas de bêtises ! » [Décembre 2015]

« Tu recevras, ma bien chère Babeth, la visite du frère de Brossard, soldat dans mon bataillon qui te portera deux obus de 75 dont tu pourras faire des vases. Je n'ai pas eu le temps de les nettoyer complètement voulant profiter de cette occasion : tu pourras les peindre en conservant la douille en cuivre. Une fois bien arrangés, cela te fera deux jolis petits vases. Si je pouvais avoir des boches, je te les conserverais. »

« Tu m'annonces l'envoi de deux ballottines de dinde ; c'était bien inutile et j'aurais préféré vous les voir manger... pourvu qu'elles ne se perdent pas ! Je te remercie tout de même, car on les appréciera certainement. Rien ne nous manque ici et le cuisinier que nous avons est un véritable prodige. Il a été comme chef dans les premiers hôtels de Belgique, de villes d'eaux aux appointements formidables de 500 F, jusqu'à 1000 fr par mois, c'est te dire combien il est épatant. Il est caporal dans une compagnie et est arrivé ici pendant mon séjour à Lunéville. C'est un pâtissier émérite en même temps que cuisinier ; [...] Ne raconte pas ça à des étrangers, car j'aurais honte de si bien manger aussi près des Boches. Si ces derniers savaient, je pense qu'ils déserteraient tous pour venir avec nous ! [...] Je t'assure que les truffes que tes parents ont envoyées sont bien utilisées ! »

« Aujourd'hui, dans l'après-midi aux avant-postes, un obus boche est entré dans une pièce où se faisait la popote des sous-officiers de mon ancienne compagnie, deux sergents écrivaient sur une table, le cuisinier sur une chaise près d'un fourneau où cuisait un lièvre. L'obus a traversé un mur de 80 cm, a pulvérisé le fourneau, cassé les barreaux de la chaise du cuisinier, le civet répandu sur la tête des gens ainsi que des pierres, etc., et les trois n'ont pas eu de mal, que quelques écorchures insignifiantes. C'était très drôle alors qu'ils auraient dû être pulvérisés. Ils ont bien regretté leur lièvre ! »

1916 : Dossier militaire :

« Passe à la 15^e Division le 30 janvier. Nommé Capitaine à titre définitif le 24 octobre 1916. Bon Commandant de Compagnie ayant de l'allure et une belle attitude. S'acquitte de ses fonctions avec le plus grand zèle et obtient d'excellents résultats. A suivi les cours relatifs à l'emploi des gaz asphyxiants [du 7 au 9 décembre 1916]. Très apte à faire campagne. »

« Je suis en ce moment dans la boue et au milieu des ruines. On redoute toujours ces gaz asphyxiants et j'avoue que c'est pour moi un plus grand sujet d'inquiétude que tout le reste, car je ne voudrais pas voir mes hommes ou moi-même recueillir cette arme de sauvages qui déshonore à tout jamais ceux qui l'emploient. Mais avec ces bandits, je ne vois pas quel est le scrupule qu'on peut avoir et de notre côté on devrait bien leur envoyer aussi des gaz délétères ou empoisonnés... Voilà à quoi aboutit la civilisation : à être plus barbare et plus cruel que les sauvages des premiers âges. »

« Rien d'intéressant à te raconter : les canons grondent jour et nuit, on dort, on mange, on rigole avec cette musique et, quand on ne l'entend plus, on est tout ahuri, comme je l'étais à Montignac au mois d'août. » [Janvier 2016]

« Je ne puis te dire où je suis ; je vis dans un véritable labyrinthe de boyaux, de tranchées bien près des Boches avec une musique perpétuelle d'obus et de balles qui sifflent. Malgré tout, je vais fort bien et pense bien, bien souvent à toi, à toute la famille. »

« Aujourd'hui le vent souffle avec fureur ce qui augmente encore le tapage. Ce vent, cette pluie ont au moins un avantage c'est de nous préserver des gaz asphyxiants. »

« Il faut bien espérer qu'au printemps [1916] il y aura quelque événement décisif au sujet de la guerre, car cette situation ne peut durer éternellement. Dieu veuille nous donner la victoire complète, mais véritablement ces offensives coûtent tellement cher que je comprends les scrupules du commandement d'hésiter à sacrifier des centaines de mille de vies humaines. Pourvu que nous ayons une provision fantastique de munitions, d'artillerie, je ne mets pas en doute qu'une poussée vigoureuse devrait nous réussir. Quand se fera-t-elle ? »

« En ce moment, il neige, si tu voyais ces bois déchiquetés, ces terrains bouleversés recouverts d'un magnifique manteau blanc, c'est curieux pour celui qui verrait cela en amateur, mais moins intéressant lorsqu'il faut y passer sa vie. Je pense qu'après la guerre, le théâtre et le roman auront de belles scènes à montrer aux spectateurs ou lecteurs, car les choses les plus extraordinaires, les plus invraisemblables s'y passent, le comique se trouvant à côté du tragique. Tous les genres pourront puiser leur inspiration. Je ne doute pas que la scène représente bien des épisodes... Souvent le jour, surtout la nuit lorsque je vais dans ces labyrinthes toutes les heures me rendre compte des faits et gestes de mes hommes, je pense à vous tous et je me dis : si Babeth était là ! Je voudrais te montrer un coin du théâtre de cette guerre affreuse pour te donner une idée du champ de bataille qui ressemble à des multitudes de taupinières reliées entre elles par des fossés, où on ne voit rien, pas un homme, où dès que l'on se montre, des balles, des obus qui vous tombent dessus ou sifflent à vos oreilles, un vacarme épouvantable suivi d'un grand silence souvent interrompu. C'est bizarre ! Comment veut-on que la guerre ne dure pas longtemps faite de cette façon : que de milliers de tonnes de ferraille, que de millions dépensés ! Je ne rêvais pas la guerre de cette façon qui n'est point la française ! Que nous sommes loin de ces guerres de mouvement, de ces belles chevauchées où les qualités de notre race pouvaient être montrées ! Enfin, il faut subir, et c'est ce que nous faisons depuis longtemps, le système de nos ennemis. »

« Ce qu'il y a de plus affreux c'est le froid aux pieds et dans la boue glacée on ne peut s'en préserver. Quand on a passé 15 jours sans se déshabiller, on éprouve le besoin de se nettoyer. Si on faisait subir de telles épreuves aux femmes, dans quel état on les trouverait ! »

« Télégramme – 16 février 1916 : Arriverai jeudi [17] trois heures matin Brive. André »

Deuxième permission du 17 au 24 février 1916

Le 21, il reçut de son commandant la lettre :

« Monsieur le Capitaine Vacquier du 95^e Régiment Territorial en permission à Montignac (Dordogne) : En l'an de grâce 1873 et le 16 février est né au bois des Bouleaux le citoyen capitaine VACQUIER Pierre Georges André. Par un temps de neige, ledit capitaine a dû commémorer son anniversaire. Pas oublier les truffes ni le chapon. »

« ... un voyage [de retour de permission] très long dû très probablement aux mouvements de troupes à cause de l'attaque de Verdun. Quelle offensive terrible ces Allemands prennent de ce côté-là ! Au moins 200 000 hommes qui se jettent sur nous et dans un très petit espace de terrain. J'espère qu'ils seront repoussés ce qui leur fera subir des pertes considérables et qui produira sur eux un effet moral très mauvais. Tout le pays et le monde entier ont les yeux portés sur Verdun. La fin de cette attaque n'est pas encore arrivée, mais nos troupes se battent admirablement ; les pertes de Boches sont énormes, paraît-il. De notre côté, l'artillerie ne cesse de gronder jour et nuit. »

« J'ai mangé hier avec le commandant et un colonel le deuxième poulet qui était excellent. Cette bonne odeur de truffes dans un affreux gourbi était plutôt bizarre, mais n'en était que plus appréciée. »

« Oui, cette attaque de Verdun a été terrible, les Allemands pensaient bien, je crois, nous enfoncer et avaient bien tout préparé dans ce but. Heureusement qu'ils ont manqué leur coup et qu'ils doivent avoir subi des pertes épouvantables. Ce n'est pas encore fini et ils vont continuer à nous attaquer partout, pensant nous devancer. J'espère que partout ils trouveront à qui parler et que nos soldats seront à la hauteur de leur tâche. Le monde entier a eu les yeux fixés sur Verdun et cette bataille fixe son attention. Que Dieu nous protège ! »

« On ne peut pas diminuer les effectifs dans de trop fortes proportions, 5 % partent seulement [en permission simultanément]. Notre vie est toujours la même. Service de garde, de surveillance dans les tranchées, beaucoup de travaux près de l'ennemi, bombardements pas trop fréquents, mais presque tous les jours. Je crois que la grande offensive ne se fera pas avant quelque temps afin de remplacer la grande quantité de munitions dépensées à Verdun. Enfin, je pense que la victoire est certaine. Reste à souhaiter qu'elle vienne le plus vite possible. » [Avril 2016]

« Tu devrais te faire envoyer du Virus Pasteur contre les rats. C'est un liquide avec lequel on fait une sorte de soupe avec du pain qui ressemble ensuite à du café au lait. On place ce pain, les rats en sont très friands et crèvent tous. [...] On a mis de cette mixture dans des taudis où les rats nous dévoraient et à présent ils ont disparu, pour quelque temps du moins. »

« Toujours la même vie pour moi, vie de tranchées, de boyaux. Quand c'est notre tour d'être soi-disant au repos, nos hommes sont accablés de corvées : ils aiment autant être en première ligne. »

« Le canon fait rage, tu verras sur le communiqué : « nuit calme sur le reste du front ! » »

« Ce ne sont pas des ouvriers émérites qui les fabriquent, c'est un de mes plantons qui confectionne ces bagues avec des fusées d'obus qu'il ramasse sur les parapets. Ils sont enrégés tous ces bougres-là pour prendre lesdits obus, quelquefois il s'en trouve de non éclatés ce qui occasionne des accidents, mais le diable ne les empêcherait pas. Il y en a quelques-uns qui font de très jolies choses. »

« Mon secteur est un peu plus calme depuis quelques jours, ceux qui étaient en face de nous (Bavarois) sont partis, dit-on, pour Verdun et ont été remplacés par d'autres troupes qui en reviennent et qui s'y sont fait étriller, aussi montrent-elles moins d'activité pour l'instant. »

« Si le calme relatif règne dans notre secteur, il n'en est pas ainsi du côté de Verdun où les canons et la bataille font rage jour et nuit. C'est là que l'air doit être bien empesté à cause de tous ces cadavres qu'il est impossible de retirer. Ce sont ces bois splendides,

jadis, qui font pitié : quelques piquets déchiquetés de loin en loin représentent les belles forêts. Des boyaux, des tranchées qui serpentent partout en zigzag sans voir jamais personne alors que tant d'hommes y vivent ! Quels spectacles extraordinaires cette guerre nous offre. »

« Hier, les Boches ont bombardé durant une demi-heure mon poste de commandement, heureusement je n'ai eu aucun blessé, que des dégâts matériels, mais, aujourd'hui, j'ai été vengé : il y a eu vers trois heures de l'après-midi un orage terrible, à un moment un coup de tonnerre formidable, un éclair affreux et, en même temps, une détonation qui a fait trembler la terre sur un très grand espace puis des coups de fusil, des bombes, etc. J'ai cru que tout était fini, puis le calme s'est rétabli et une fumée épaisse qui envahissait tout s'est dissipée. J'ai su que la foudre était tombée sur un des dépôts de munitions des Boches et que tout avait sauté : rigolade, mais combien de tués ou blessés, je ne sais. Nous avons eu un moment d'émotion. Quelle drôle de vie ! Excellentes nouvelles de Verdun où les Boches se font étriller par nos troupes qui se battent d'une façon remarquable et qui tuent des quantités de ces brigands. Dans un temps plus ou moins éloigné, j'espère bien que nous allons conduire la danse et battre la mesure ! » [Mai 2016]

« Quand je passe deux jours sans recevoir de lettre, j'en suis ennuyé. Mais pour écrire, c'est terrible, car j'ai des quantités d'écritures à faire, soit pour mon service, soit pour ou à cause des hommes de ma compagnie. Je reçois souvent des lettres de femmes, jeunes filles, etc. me demandant des nouvelles d'un soldat, etc. Je suis obligé de répondre immédiatement, aussi je suis assez occupé. »

« La mort de Kitchener [Ministre anglais de la Guerre] est un grand malheur pour nos alliés et pour nous : les Boches l'ont fêté en hissant un drapeau sur un certain camp qui nous domine. Ils le savaient du reste bien avant nous, mais ils ne l'emporteront pas en paradis, car les Anglais le leur feront expier j'espère bien. »

Troisième permission du 26 juin au 3 juillet 16

« Un article coupé dans le *Matin* que je trouve bien : "Après deux ans de guerre". Vraiment, c'est beau d'être jugé d'une façon si flatteuse par toutes les puissances européennes après avoir été presque méprisé de toutes. Nos offensives se poursuivent, lentement, mais bien. »

« Tu me demandes si je suis près des boches. Qu'il te suffise de savoir que je ne puis pas en être plus près à moins de loger avec [...]. Pour moi, la seule chose qui compte pour le moment c'est de conserver la vie. »

Quatrième permission du 7 au 15 novembre 16

« Oui, ces chères petites filles ont pleuré après mon départ et de mon côté j'avais le cœur bien gros. Ces séparations sont d'autant plus tristes que le retour n'est jamais certain. »

« Je suis en plein dans la boue des boyaux et dans l'affreuse cagna d'où je t'écris pendant la nuit sous la lueur d'une bien mauvaise lampe : 14 jours de tranchée de première ligne avec 7 jours de soi-disant repos dans un mauvais ravin : ce sera le programme de mon hiver. »

« Tu me dis d'écrire pour le Premier de l'an. En première ligne, on a autre chose à faire que d'expédier à tout le monde des quantités de lettres idiotes. On devrait encore profiter de la guerre pour supprimer en partie les vieilles habitudes qui embêtent tous les gens. »

« Cette nuit on va me relever et je vais aller passer sept jours dans un ravin après avoir passé quatorze jours en première ligne. Pas de nouvelles saillantes de Verdun là où est la vraie bataille, cependant ces jours-ci la canonnade n'a pas cessé. On voudrait tous les jours apprendre la nouvelle de quelque gros succès afin de répondre comme il convient à toutes les ouvertures hypocrites de nos ennemis. Tu as dû voir dans les journaux celle des États-Unis pour faire cesser la guerre, ce Wilson manque d'esprit d'à-propos et a l'air de mettre sur un pied d'égalité le bandit qui attaque un honnête homme, lequel honnête homme se défend, est sur le point d'étouffer le bandit qui se pose en victime. Que ne faisait-il ses remarques, ce Wilson, au moment où l'Allemagne envahissait sans provocation la Belgique et la France afin d'éviter la tuerie ? Tout cela c'est de la diplomatie boche et grotesque. Comme le disait spirituellement un journaliste : "la parole est au canon et non à la machine à écrire". Qu'est-ce que l'avenir nous réserve ? Qu'un Dieu juste préside aux événements et qu'il donne à notre Patrie une revanche éclatante. »

« Cependant je ne veux pas en dire du mal [du taudis dans lequel il habite], car il n'y fait point froid. De temps en temps la porte en est brusquement ouverte par le déplacement d'air que font les torpilles en tombant dans le voisinage. C'est la seule chose embêtante dans le secteur où je me trouve avec les obus, l'eau et la boue. Ma capote, que je prends pour économiser mes vareuses, pèse je ne sais combien à cause de la boue qui est attachée en bas : boue épaisse et gluante dont on ne peut se débarrasser. »

« Il ne reste plus qu'à rigoler de sa misère : c'est ce que je fais. Je tâche de remonter mes hommes qui ont une vie très pénible, mais qui, en général, sont très endurants et dont les santés sont assez bonnes ainsi que le moral. Ils rouspètent bien un peu contre la durée de la guerre, mais en les secouant, cela leur passe. »

« Je suis tellement habitué à faire des sermons, à exhorter des gens à des habitudes meilleures, à secouer des nonchalants que j'ai continué hier dans ma lettre. J'étais en colère contre mes hommes parce que quelques-uns se faisaient porter malades afin de ne pas aller au travail pendant la nuit. Il est certain que ce n'est pas très agréable d'aller secouer la neige et remuer des terres pendant la nuit devant le nez des Boches quand on est soi-disant au repos, mais c'est le devoir et il s'agit de le remplir. »

« Ici, impossible de manger des pommes de terre, celles touchées à l'ordinaire sont toutes gelées. Le pain est aussi gelé. Le pâté de cochon envoyé est délicieux. Joseph [son frère] m'avait envoyé un saucisson : les rats sont entrés dans mon sac et en ont emporté une partie. C'est effrayant la quantité et la grosseur de ces animaux ! »

« En ce moment, notre pain étant gelé dans les transports, on est obligé de le faire chauffer un peu pour le dégeler et il sent la suie et la fumée. C'est dommage, car ce pain de munition est parfait ! »

« Heureusement que ces bombes lancées ainsi des aéros font en général plus de peur que de mal parce qu'elles ne trouvent pas le but visé, mais quand elles tombent bien, c'est affreux. Nous avons toujours dans mon secteur ces torpilles que les Allemands nous lancent qui occasionnent des déplacements d'air effroyables et de graves dégâts, c'est ce qui est le plus à redouter pour l'instant dans le front que j'occupe. »

« Mes hommes auraient bien besoin de repos, de sommeil, mais cela n'arrive jamais. Malgré tout, ils ont une force de résistance extraordinaire que des plus jeunes n'auraient pas eue, c'est pour cela qu'on ménage ces derniers et avec juste raison puisque ce sont eux qui doivent donner le coup final. »

« Qu'importent les honneurs, les récompenses ! Je mène depuis fort longtemps une vie très dure, très pénible, très exposée quoique ne faisant pas d'assauts et des imbéciles

vous diront que vous ne faites rien. Qu'importe encore l'appréciation de ces gens : c'est ce que je dis souvent à mes hommes ! Qu'importe aussi que des gens s'embusquent tandis que vous-même êtes toujours sur la brèche. Il faut avoir l'âme plus haute [...] Que je déteste aussi quand on dit que la guerre doit finir en queue de poisson sans victoire militaire ! Pourquoi l'arrière qui ne manque de rien, qui n'endure aucune souffrance perdrait-il patience plus tôt que ceux qui sont sur le front ? Enfin, que de bêtises on dit et on fait. Le froid est moins violent depuis deux jours : ce dégel va nous causer bien des ennuis. Je ne t'écris pas plus longuement parce que le temps me manque : tu diras à ton oncle qu'il est dommage qu'il ne puisse pas venir dans mon palais ! » [Février 2017]

« Dire que depuis plus d'un an je ne me déshabille pas et ne couche dans un lit que lorsque je vais en permission ce qui n'arrive pas bien souvent. Et dire que certains imbéciles se figurent que nous habitons des palais. Il est possible qu'il s'en trouve même sur le front qui aient d'agréables situations, mais je ne suis pas du nombre. Du reste, je ne m'en plains pas, ce que je désirerais par-dessus tout c'est que cette guerre finisse d'une façon brillante pour notre pays. Véritablement, on n'en entrevoit pas la fin. Patience et courage malgré tout. »

« Des gens qui vous parlent toujours de leurs droits. Je n'entends plus ce mot à mes oreilles, car ma réponse est celle-ci : il n'est question ici que de devoirs, remplissez-les bravement. C'est la noble mission de l'officier : je m'en acquitte de mon mieux. Du reste, j'espère que mes hommes le comprennent, car ils ont un grand respect pour moi. Il ne faut pas trop faire attention aux plaintes des uns et des autres : les soldats du Premier Empire, qu'on surnommait les grognards, se plaignaient aussi, mais ils marchaient fort bien. La tradition ne s'en est pas perdue. »

« Comme je crains quelque indiscretion provenant de quelques soldats du pays, je m'empresse de te dire que je vais bien, quoique blessé. Oui, depuis quelques heures je suis dans une ambulance un peu en arrière du front. Cette nuit, de onze heures à une heure, j'ai été sous un violent bombardement et heureusement personne n'a été blessé dans ma compagnie, que moi et légèrement. C'est un véritable miracle que je n'ai pas eu la tête broyée. Quoiqu'un gros obus m'ait éclaté je puis dire presque dans le nez, j'ai eu simplement une commotion assez violente et une blessure et brûlure à la joue et au cou. Rassure-toi, ce n'est rien. On vient de me faire une injection antitétanique, j'ai simplement la figure emmitouflée, j'espère en être quitte pour quelques jours de repos. [...] Encore une fois, ma blessure n'est rien, c'est une simple caresse d'obus, caresse un peu trop chaude, voilà tout. » [Caresse qui s'est traduite par deux mois et demi d'hôpital avec une trépanation, puis deux mois de convalescence !]

« Quels sont donc ces ânes qui se figurent que je suis à l'abri des obus et des balles. Il faut que les gens soient d'une bêtise ou d'une méchanceté inimaginable pour se figurer que nous sommes en villégiature. Que les gens de ces petites localités sont bêtes. Ceux qui se font ces idées ou qui disent ces âneries, je voudrais les avoir simplement quelques heures dans certains postes occupés et je pense qu'ils seraient morts de frayeur aussitôt, mais combien l'appréciation de ces sots me laisse indifférent ! Au lieu de leur donner des cartes de sucre, on ferait bien de leur distribuer des paquets de chardons ! »

Convalescence du 20 mai au 26 juillet 1917

« Tu seras bien étonnée de recevoir mon mot de l'hôpital, mais ne t'inquiète pas. Ce matin, en faisant ma promenade habituelle mon cheval, faible des jambes de devant, a heurté une pierre, est tombé et m'a entraîné dans sa chute. La clavicule droite est cassée, mais sans déplacement, il n'y a rien de grave. Je suis très bien soigné par des religieuses

du même ordre que sœur Léonce. Je ne peux remuer le bras droit ce qui est cause que j'écris difficilement et au crayon. » [2 août 1917]

Au dos de la lettre :

« Chère Madame, Ne vous tourmentez pas, le Capitaine n'a réellement que l'épaule fracturée. Rien de grave, mais ce sera un peu long. D'ici une quinzaine de jours, notre Pensionnaire pourra aller vous rejoindre. Nous tâcherons de le gâter le plus possible et de vous remplacer un peu auprès de lui. Croyez, chère Madame, à mes sentiments les meilleurs. Sœur Marie »

« J'avais repris mon service qui n'était pas trop désagréable, je faisais tous les jours une grande promenade à cheval et j'étais heureux de constater que ma maladie n'avait laissé aucune trace fâcheuse : je me sentais aussi solide, aussi leste qu'autrefois lorsque cette chute idiote est arrivée qui me rend impotent pour plusieurs semaines. »

« Ce matin, l'officier payeur de mon régiment est venu me voir et m'a annoncé qu'après mon retour de congé, je devrai rejoindre le Dépôt, ce qui contrarie vivement mon colonel, mon commandant et moi-même, car il est toujours préférable de revenir à son corps où l'on est connu et apprécié. Enfin, tant pis, il faut suivre le destin contre lequel je suis impuissant. En attendant, je vais vous voir. »

Il fut affecté au Dépôt du Corps par décision du Général commandant la VIII^{ème} Armée en date du 10 août 1917.

Après une convalescence en famille de mi-août au 10 octobre 1917, il rejoignit le Dépôt de Brive. Pas de lettres pendant cette période, car il allait souvent voir sa famille, à une trentaine de kilomètres.

Puis, juste avant Noël, un ordre de service dont il eut connaissance avec retard, l'obligea à partir précipitamment sans faire ses adieux à sa famille, ce qui l'affecta.

« Ce n'est plus la vie du Dépôt de Brive et j'ai repris une vie d'autrefois avec de nouvelles figures. Malgré tout, je me porte bien et fais toujours mon devoir le mieux possible, le difficile c'est parfois de l'obtenir des autres. Les Américains ont occupé la place que nous occupons nous-mêmes en ce moment et je constate qu'ils n'ont pas fait grand-chose au point de vue de l'aménagement. Capitaine Vacquier – 95^e R.T. – 7^e Compagnie – Secteur 44. » [Janvier 1918]

« Ce matin j'ai vu les tombes des douze premiers soldats américains qui sont près de mon cantonnement : cela peut-être te dira un peu où je me trouve ; voici l'épithaphe inscrite sur leur sépulture : "Ici reposent les premiers soldats de l'Illustre République des États-Unis tombés en terre de France pour la justice et pour la liberté. 3 novembre 1917". » [à Bathélémont-lès-Bauzemont situé à 12 km au nord de Lunéville]

« J'ai commencé à lire un livre que je te recommande, écrit par un officier de la Territoriale qui a mené la même vie que moi, aux mêmes endroits, officier qui était professeur de littérature dans une faculté [Fribourg en Suisse alémanique. Normalien, il terminait dans les tranchées une thèse sur Jean-Jacques Rousseau] et qui a été tué l'an dernier [par un éclat d'obus] : il a débuté comme sergent. Titre : "Lettres de guerre – août 1914 - avril 1916" par Pierre-Maurice Masson, avec préface de Victor Giraud et notice biographique par Jacques Zeiller. C'est fort bien écrit et très bien pensé, tu ferais bien de te le procurer. (Genre méditations dans la tranchée). »

« Je continue à lire les lettres de Masson [...] : ce sont bien mes idées, les endroits où j'ai été, c'est fort intéressant pour moi et combien aussi sa femme devait te ressembler. »

« J'ai lu ces deux séances à la Chambre qui ont été ignobles et je déplore qu'on ne puisse lancer des grenades sur cette bande de députés de l'extrême gauche ainsi que sur la bande à Caillaux. Que c'est triste de voir tant d'ignobles gens jeter le trouble dans le pays quand il y a tant de braves qui se font tuer pour lui ! »

« À l'arrière on se plaint de n'avoir pas tout le pain voulu, pour cela nous mangeons ici un pain superbe et délicieux, le pain de nos poilus est mille fois supérieur à celui qui paraît sur les tables parisiennes les plus confortables. »

« Les journaux disent qu'à Berlin existent des grèves et presque la famine. » [Fin janvier 2018]

« Ce raid d'avions sur Paris ne m'étonne point : les Boches iraient plus souvent s'ils ne craignaient pas de se faire descendre. Il ne faudrait pas que sous le prétexte de protéger la vie de quelques gros bonnets parisiens, on aille sortir des escadrilles du front, car c'est là qu'elles sont le plus utiles : sans elles beaucoup plus nombreux seraient encore les bombardements à l'intérieur. J'ai su par un officier qui a sa famille rue Vaneau qu'il était tombé une bombe au numéro 8 de cette rue. »

« Ce coup de main des Boches que tu as dû voir sur les communiqués (nord de Bures) n'est pas loin de nous, coup de main qui a été raté. »

« J'ai été heureux de recevoir de vos nouvelles en ce jour de carnaval bien triste pour moi, dans un village qui est d'une tristesse mortelle où l'on n'entend que le bruit du canon la nuit et le jour. Le temps est merveilleux et je songe à toutes vos bonnes réunions pendant que je suis seul. La note gaie est donnée par un capitaine notaire près de Tarascon qui loge avec moi et qui est très drôle quoique ayant bien des sujets d'inquiétude provoqués par la guerre : perte d'une grosse fortune (sa femme est de Lille) et sa situation brisée, mais, malgré tout, il est fort gai et nous fait rire par force. Un autre, lieutenant, se trouve avec moi, d'un genre tout différent, mais fort intelligent, sérieux et instruit, il est sorti de l'Institut Agronomique et dans la vie civile est inspecteur du Crédit foncier. Nous causons fort agréablement. Hier, j'ai été à quelques kilomètres voir mon commandant avec qui j'ai déjeuné et qui est aussi un homme charmant. Tu vois qu'au point de vue des relations, je me trouve dans un excellent milieu comme officier. »

« Je suis de passage à Lunéville où je couche pour prendre demain matin un train à cinq heures afin de me rendre à ma nouvelle destination. Je suis parti accompagné par les obus, nous avons versé dans un fossé les quatre camarades avec qui j'étais par suite d'une frayeur de notre cheval d'un tramway. Aucun mal. Dans l'hôtel où je couche, beaucoup d'Américains. »

« Je suis très content d'aller dans une région inconnue pour moi, cela me fera voir du pays. »

« Ce matin est arrivé un nouveau commandant qui m'a dit avoir entendu parler de moi par mon ancien colonel en termes très élogieux. »

« L'ordre vient d'arriver : nous nous embarquons demain à trois heures dans une gare qui se trouve à 6 km de notre village. Quelle direction prendrons-nous, où irons-nous ? Je ne sais et je ne serai fixé que lorsque j'arriverai à destination. Nous devons toucher pour nos hommes à la gare de départ deux jours de vivre ce qui suppose un trajet assez long. Je ne suis pas fâché de ce départ qui va me faire connaître des pays nouveaux, je pense. Irions-nous en Italie, je ne le crois pas, plutôt du côté de Belfort ou de la frontière suisse ce qui serait charmant. »

« Me voici arrivé depuis deux jours à ma nouvelle destination après un voyage mouvementé : je suis passé à Bruyères pendant la nuit, mais impossible bien entendu de voir Marguerite, j'ai débarqué à Gérardmer en pleine nuit et me voici dans les montagnes à une dizaine de kilomètres de cette dernière localité. Il pleut aujourd'hui et le froid est très vif, mais hier le temps était magnifique. Ces Vosges sont superbes et fort pittoresques : un soleil radieux éclairait ces hauteurs et ces vallées couvertes de neige, des lacs sillonnent la vallée, lacs couverts d'une glace épaisse. Des arbres merveilleux couronnent toutes les cimes, de grands arbres verts aux troncs énormes et droits qui montent vers le ciel ; sous ces sapins d'une vigueur sans pareille, une température douce y règne, des rochers transportés par des avalanches y sont aux pieds ; de-ci de-là des maisons aux formes variées : chalets, petites habitations genre suisse, entourés de prairies où coulent partout de petits ruisseaux aux ondes torrentueuses et glacées. J'ai fait une promenade à cheval hier tandis que le temps était beau, mais à beaucoup d'endroits aux pentes rapides, j'ai trouvé la route comme un glacis avec une neige glacée favorable au patinage, mais non aux pieds d'un cheval. C'est par là que je suis, que nos petites filles ouvrent leur ouvrage de géographie, qu'elles étudient les Vosges, qu'elles y lisent le col de la Schlucht avec la description du pays, elles penseront à leur papa tout en s'instruisant. Nous sommes ici pour quelques jours, je pense, en attendant de prendre un secteur et les lignes à 1100 m d'altitude, d'où nous pourrons, je pense, voir la plaine de Munster, de Colmar, etc. »

« Mon bataillon va avoir beaucoup de travail, je suis toujours parmi ceux qui triment, mais je ne me plains pas et j'espère que Dieu me donnera les forces nécessaires pour accomplir mon devoir jusqu'au bout. Je pars pour une réunion chez mon nouveau commandant qui paraît être un homme fort actif et pas triste afin d'y recevoir des instructions pour des exercices à faire avant de reprendre les lignes. »

« Tu me demanderas ce que nous faisons ici. Pour l'instant, nous exerçons nos hommes au lancement des grenades, au tir au fusil-mitrailleur pour aller dans quelques jours reprendre les premières lignes que nous n'avions plus tenues depuis cinq mois ! »
[Mars 2018]

« Le câble qui doit monter le ravitaillement de mes hommes s'est rompu et il faut qu'ils se serrent la ceinture aujourd'hui. »

« Cette nuit, tes deux lettres du 26 et 28 mars me sont arrivées en même temps que le ravitaillement tant attendu de ma compagnie. J'ai été bien heureux de recevoir les deux : ravitaillement de l'âme et du corps, les deux en avaient grand besoin. Toujours un temps affreux et un bruit de flots insupportable, bruit semblable à celui de la rivière en temps de grande inondation, ce bruit perpétuel est assommant et la nuit, mêlé à celui du vent et de la pluie, cela finit par vous étourdir, j'en suis préoccupé à cause de mes sentinelles qui, dans les différents postes ne peuvent entendre celui d'un ennemi qui chercherait à se rapprocher, heureusement que ce dernier paraît assez calme. Quel décor de guerre différent de celui de Lorraine ! »

« J'ai tellement de choses à faire, de préoccupations de toutes sortes et cela nuit et jour, encore plus la nuit que le jour ! Je veux faire mon devoir le mieux possible et surtout le faire faire aux autres et c'est pénible, ce sont des responsabilités terribles qui tendent le système nerveux affreusement. »

« Les nouvelles reçues aujourd'hui de la grande bataille du Nord ne sont pas bonnes : les Anglais reculent, nos armées sont obligées de faire une deuxième course à la mer pour leur porter secours, cela me rend affreusement triste et parfois j'aurais des moments de découragement. »

« Dès le reçu de ma lettre, tu voudras bien demander au maire de Montignac un certificat dûment établi et légalisé constatant que je suis propriétaire, ayant tant d'hectares de terres et que je les exploite, partie par des domestiques, partie par des métayers. Il y a une formule adaptée que l'on doit connaître dans les mairies. Et voici pourquoi : la catégorie des cultivateurs et des propriétaires a droit à une permission de 23 jours à titre agricole au lieu de 10 jours comme les autres. »

« Depuis trois ou quatre jours, le temps est lourd et nous avons des orages : le tonnerre fait un bruit effrayant dans les montagnes, mêlé au bruit des canons, c'est curieux d'autant plus qu'on a peine à discerner quelle est l'artillerie qui tire : celle des hommes ou celle du ciel ! Quand donc pourra-t-on retrouver la tranquillité et la paix ? » [Mai 2018]

« Paris est bombardé le jour par le canon, la nuit par les avions, les Boches s'en rapprochent, hélas ! Notre ligne Paris – Nancy est encore coupée vers Château-Thierry. Aujourd'hui, l'horizon s'éclaire, les derniers communiqués font entrevoir l'arrêt de ce flot de barbares. Sera-t-il possible de les repousser ? J'étais fort découragé pendant quelques jours, maintenant l'espérance renaît. Puissions-nous voir tous ces barbares repoussés bientôt ! Quels durs combats sommes-nous obligés de subir. Ici, ce sont des bombardements continuels, les Boches célèbrent leur avance et nous harcèlent continuellement pour nous faire croire qu'ils sont victorieux et nous enlever des idées de transport de troupes. La vie est fort pénible : puissions-nous avoir la victoire ? »

« Malgré ce bon air que l'on respire, la vie n'est pas drôle et ce n'est point ici que j'établirai ma villégiature ! »

« Ce qui m'inquiète c'est de songer à tout ce que ces brigands ont dû nous prendre : hommes, matériels, canons, munitions, etc. On n'en parle point, mais nous devons avoir subi des pertes terribles dans une avancée aussi rapide et aussi violente. Il faut croire que ce peuple allemand est encore plein de ressources, car de tous côtés, il ne ménage pas ses obus. Cette Russie qui a lâchement abandonné la lutte nous a causé un bien grand mal et a donné à l'ennemi de bien grandes forces. Enfin, ayons confiance en l'étoile de notre patrie qui, peut-être, brillera d'un nouvel éclat après bien des tempêtes ! »

« Ils vont maintenant essayer de nous tromper par quelque "offensive de paix" qui aura pour but de nous diviser : nous serons peut-être assez naïfs pour nous laisser faire ! Quand on voit l'attitude de cette extrême gauche à la Chambre, c'est navrant. Ils sont quelques-uns de ce côté dont on devrait délivrer le pays et une bonne grenade offensive leur ferait le plus grand bien. »

« Hier, mon sergent est arrivé me donnant des nouvelles de son pays. Il habitait Passy près d'Oulchy-le-Château. Il a été obligé de partir précipitamment en abandonnant sa maison, son mobilier, ses bestiaux, etc. Il est parti avec sa femme et ses deux enfants pour lesquels il craignait le gaz, lui seul avait un masque. Quelle pitié de voir tous ces gens se sauver, obligés d'abandonner leurs récoltes qui promettaient d'être superbes. Malgré cela, un moral épatant : pas de découragement, pas de gens désespérés, beaucoup finissaient par rire et chanter le long des chemins d'exil. C'est extraordinaire, merveilleux, cette foi en la victoire ! Ce sergent, bel homme, robuste, avec de belles moustaches à la gauloise avait un tremblement dans la voix et une larme discrète en me disant qu'il avait tout perdu : maison, argent, meubles, récoltes, fruit de ses économies et de son travail, mais il était heureux d'avoir mis sa femme et ses enfants à l'abri, loin des Boches, point du tout découragé, plein d'espérance dans l'avenir. Quel beau ressort il y a dans le peuple de France et que de grandes choses on pourrait obtenir de lui s'il n'était pas gangrené par une politique abjecte ! »

Permission de détente et agricole du 22 juin au 20 juillet 1918.

« Oui, l'ignoble politique voulait mettre le général Mangin de côté et c'est lui qui accomplit de belles prouesses. Ces politiciens sont forts pour critiquer les généraux qui font leur devoir tandis qu'eux n'accomplissent pas le leur ! Cette contre-offensive française a été merveilleuse : il est à souhaiter qu'elle se continue, mais les Boches ont l'air de se défendre avec acharnement. »

« Ma compagnie est disséminée dans des montagnes, des gorges très boisées où on ne voit pas grand-chose, où les obus se croisent sans savoir d'où ils viennent et où ils vont à moins qu'ils ne vous tombent sur la tête ; cela n'a rien de bien agréable avec l'humidité, le froid qui vous pénètre après la chaleur de la marche, aussi ne puis-je guère apprécier la flore exquise !! J'aimerais mieux la voir ailleurs ! »

Les nouvelles que donnent les communiqués sont toujours bonnes et le Japon paraît se décider à entrer en lutte du côté de la Sibérie. J'ai vu aussi que les cardinaux de France demandaient des prières publiques au début de la cinquième année de guerre. J'espère qu'à Montignac on fera comme ailleurs et que tous, même les autorités civiles, voudront bien participer à ces prières. Notre curé vous en a-t-il parlé et a-t-il invité la municipalité ? »

« J'ai reçu ma plaque d'identité : merci. Elle est de nouveau attachée à mon poignet. »

C'est cette plaque, oubliée lors de sa dernière permission, qui a permis à la famille allemande de nous contacter en 2007 !

« Tu ne seras pas étonnée si dans une huitaine de jours tu reçois un colis. Un de mes sergents qui habite la Vendée vend du beurre exquis, un peu salé, je lui ai donné ton adresse et lui ai dit de t'en faire expédier 2 kg par colis postal. »

« Mini doit être bien heureuse de voir son fiancé hors de danger et lui bien content aussi de sa décoration basée sur une mort qui n'a pas eu lieu. Il y en a beaucoup qui ont eu cette chance ! »

« Mon secteur est à peu près semblable à celui que j'occupais avant ma permission : les embuscades, les surprises y sont à l'ordre du jour et à ma grande satisfaction, nous en avons démasqué une il y a peu de jours. » [Août 2018]

« Le général Foch est nommé Maréchal, Pétain a la Médaille militaire : c'est bien juste puisqu'ils seront les sauveurs de la patrie ! Malvy a été condamné au bannissement, j'aurais préféré le voir fusillé, mais c'était impossible. [...] J'ai lu dans un journal que le pape demandait à Dieu la bénédiction de Guillaume et de son auguste famille : je suppose que c'est un canard. Sinon, ce serait à désespérer ! »

« J'ai pu obtenir de rester aujourd'hui dans le village dont je te parlais hier, ma bien chère Babeth, ce qui m'a permis d'assister ce matin à la messe, chose rare. Je suis véritablement émerveillé de la façon dont on célèbre les cérémonies, même dans un village modeste. L'église est grande, belle, sobrement, mais richement ornée. Les enfants de chœur très bien dressés, manœuvrant élégamment, des grandes orgues jouées d'une façon impeccable, des chœurs à plusieurs parties chantées comme dans nos cathédrales : un cantique à la fin en alsacien ce qui me chiffonne, mais fort joli : les voix de femmes mêlées aux voix d'hommes et de jeunes gens. Le soldat prêtre brancardier a fait un sermon très bien, mais sur un ton un peu endormant ce qui était dommage. Enfin, j'ai été très favorablement impressionné par la beauté, l'ordre et l'élégance d'une grand-messe : quelle différence avec les cérémonies, même de notre grand chef-lieu de canton ! Je

disais au curé que je voudrais bien lire dans l'âme de ces Alsaciens pour savoir leurs impressions et s'ils sont véritablement heureux de revenir sous nos drapeaux ! L'instituteur est l'organiste tenant supérieurement les orgues, dans la classe d'école, il y a le Christ, des cantiques sont chantés parmi lesquels des cantiques fort religieux. Et je me disais : quand nous serons Français, doivent se dire ces gens, pourrons-nous agir et chanter de même ! Et pourtant, ce devrait être pour eux un bonheur et un honneur de revenir dans la plus belle patrie du monde ! Qu'ils sont misérables ceux qui veulent supprimer les sentiments religieux des hommes sous le fallacieux prétexte de liberté. »

« Je vais donc reprendre les lignes plus tôt que je ne pensais, je n'ai pu profiter du repos que je devais avoir : le mot repos est une façon de parler. Je remplis les fonctions de chef de bataillon ce qui augmente un peu plus ma responsabilité et mes soucis. Je voudrais que nous soyons sortis de ces montagnes avant la mauvaise saison, car nos hommes ont déjà quatre hivers passés dans les tranchées. »

LETTRES DE PIERRE-MAURICE MASSON

Les contingents du Nord et de l'Est de la France furent les premiers à combattre, avant même la mobilisation générale, ce qui explique le contenu de sa première lettre lui, mobilisé arrivant de Paris.

« 3 septembre 1914 : [...] Ici la défense est admirable. Voici huit jours que la canonnade dure sans interruption. Quand, hier matin, nous avons débarqué, nous avons eu notre première vision de guerre. La terre tremblait sous le canon : quelques obus égarés venaient éclater dans la campagne ; sur la route, c'était un défilé incessant de voitures de blessés : défilé lamentable et émouvant. J'ai pu causer avec de jeunes sergents de vingt ans qui avaient passé huit jours dans les tranchées sous le feu et qui avaient vu tomber tous leurs camarades autour d'eux. Ils racontaient tout cela avec un sang-froid, un détachement, un héroïsme inconscient qui nous stupéfiaient. »

« 26 septembre 1914 : [...] On peut prendre ici d'admirables leçons : il y a des hommes qui savent que leurs maisons sont pillées, brûlées, que leurs femmes et leurs enfants ont dû s'enfuir, qui ne savent pas depuis six semaines où vit ce qu'ils ont de plus cher ni même s'il vit, et qui, dans cette grande détresse intérieure, continuent à rester calmes, à faire bon marché d'une souffrance qu'ils taisent fièrement et ne veulent penser qu'au péril commun. Quand j'ai causé avec eux quelques minutes, je rentre en moi-même et je me sens tellement inférieur à eux. Ils sont légion, tous ces braves gens de Lorraine qui s'oublent ingénument avec une abnégation sans réserve pour ne regarder que la patrie et son salut. »

« 5 janvier 1915 : [...] Ici, même situation : pluie, vent et boue effroyables. On vient de nous donner des sabots. Le vice-doyen de la Faculté des lettres commande les corvées en sabots ! Quel dommage que je n'aie pas un petit kodak pour me faire croquer ! Il nous faudra bientôt des bottes d'égoutier. Et toujours la même pensée qui devient obsédante : que font les malheureux qui baignent dans les tranchées ? Il y a là un héroïsme de ténacité qui est effrayant et superbe. »

« 29 janvier 1915 : [...] Le voisinage du front, ou plutôt la perspective d'y aller bientôt, rend le moral de tous bien meilleur ; et entre mes camarades sous-officiers, il règne, du moins avec ceux de mon peloton, une franche cordialité qui rend la vie plus agréable. »

« 20 avril 1915 : [...] Les hommes de ma section – car ce sont ceux-là surtout que je connais – sont très mêlés. J'ai quelques apaches – du reste intelligents, mais dont l'esprit anarchique ne s'exerce pas au profit de la discipline ; j'ai des ouvriers, un peu aigris

comme la plupart des ouvriers d'aujourd'hui ; j'ai des paysans, un peu geignards et toujours mécontents. Et puis j'ai de très braves gens, dont on ne sait pas, au premier abord, ce qu'ils peuvent être dans la vie civile et qui se contentent d'être purement et simplement de bons Français tout à leur devoir présent avec bonne humeur et courage. L'ensemble est loin d'être mauvais ; mais, encore une fois, l'épreuve est trop dure pour des courages ordinaires. Dans les premiers temps, la pensée du péril national a été prédominante ; maintenant que tout se traîne autour d'eux, eux aussi se traînent sur le chemin de l'héroïsme ; et la pensée des lendemains de guerre les hante. Je suis loin de leur en faire un grief ; à leur place, peut-être, je serais beaucoup plus déprimé ; mais enfin, on voit près d'eux ce que c'est que l'envers du « miracle français », comme dit notre bon Giraud. Je crois qu'ils ne me détestent pas. Je t'avoue, d'ailleurs, que devant leur misère, leur pauvre solde, leur maigre pitance, le sentiment de mon aisance et de mon confort relatifs me gêne. J'ai pour eux de petites attentions, où ils savent que mon porte-monnaie est mis à contribution, et cela les touche. Je m'intéresse à leur vie, à leur famille, à leurs ennuis ; ils sentent, je crois, que cet intérêt est sincère, et cela les touche davantage (on a le temps de causer dans les marches de nuit) ; mais, malgré tous mes efforts, nous sommes encore loin les uns des autres ; et ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut s'attacher des hommes. À vrai dire, ce n'est pas cela que je cherche. Je voudrais seulement leur adoucir un peu leur vie ; je voudrais aussi les acheminer vers des pensées plus hautes ; mais c'est si difficile de trouver le vrai sentier par où les conduire sans les effrayer. Pour l'instant, je désire surtout leur amitié et leur estime. C'est encore l'un des sentiers les plus sûrs. »

« 21 avril 1915 : [...] Vous avez été tout à fait gentil de m'écrire et de m'envoyer vos articles. Votre lettre m'a fait du bien, car, à la longue, on trouve horriblement dure la disette d'amitié que la campagne nous impose. L'article – je pense surtout à celui de la Revue – m'a entraîné vers les sommets où il est bon de venir se poser de temps à autre, quand on fait, comme moi, une humble besogne de taupe, et qu'on passe des nuits à sillonner de boyaux les quelques kilomètres carrés qu'on vient de conquérir sur cette partie du front. Après avoir, un mois durant, remué des tonnes de terre et de pierraille pour un bénéficiaire qui paraît assez mince, il est salutaire de venir demander le réconfort à ceux qui ont devant les yeux un horizon plus dégagé et qui sentent passer sur eux le vent du large. Oui, mon cher ami, cette résurrection française fut une merveille, la surprise, émouvante ou décevante, selon le spectateur, que la France inépuisable et éternelle réserve à ceux qu'elle inquiète ou scandalise parfois. Vous avez ramassé en quelques pages généreuses d'une simplicité et d'une sobriété qui savent être éloquentes sans hausser le ton, toutes les raisons que nous avons d'espérer et de remercier, toutes les coïncidences providentielles qui se sont réunies pour sauver une France toute proche de l'abîme, semble-t-il. Mais ce qui est bien français, c'est que cette métamorphose inespérée ne nous a pas surpris, comme s'il y avait au-dedans de chaque Français une confiance plus forte que tout en la destinée et la mission de son pays. Le premier choc a été rude, et l'épreuve continue, redoutable par sa longueur et sa monotonie. Mais, quand elle sera passée, elle nous aura délivrés pour toujours, je crois, de cette jactance qui agaçait jadis nos meilleurs amis. Vous avez très bien mis en valeur cette gravité de la joie française. Graves, nous le serons de plus en plus, après tant de souffrances qui ne peuvent plus s'oublier. »

« 29 avril 1915 : [...] Je vois dans "Le Temps" votre signature et celles de vos fils et gendre au bas du noble manifeste des professeurs de l'Université de Neuchâtel. C'est là un témoignage d'amitié pour la cause française et surtout de généreuse indépendance qui ne me surprend point de votre part, mais qui me touche profondément. Laissez-moi vous le dire, et laissez-moi vous dire aussi mon étonnement devant le silence soi-disant impartial de tant de vos compatriotes. Il me semble que, pour un Suisse, l'assassinat de

la Belgique devrait être un inépuisable sujet d'indignation. Je remercie tous mes amis romands qui me parlent affectueusement des souffrances de mon pays, mais c'était pour nous un noble risque à courir, tandis que, dans la grande iniquité de Belgique, je ne puis voir que la violation pure et simple de tout droit. C'est le crime brut sans excuse. »

« 29 avril 1915 : [...] Beaucoup, parmi ces jeunes hommes qui avaient répondu à l'appel du printemps, connaissaient déjà les angoisses et les émotions de la bataille ; la plupart avant quatre jours devaient avoir retrouvé leurs tranchées et les risques de la première ligne. Aucun sans doute ne pensait aux victimes de la nuit, ou, s'il y pensait, c'était pour dire, peut-être, l'habituelle plaisanterie qui dissimule la pitié : "Il a dû y avoir du rabiote de soupe, cette nuit". Et c'est tout, et l'imagination ne s'arrête point, et l'on continue à goûter la vie, belle et bonne malgré tout, en attendant que l'heure de mourir vienne demain. »

Ces tranchées de l'avant étaient de véritables couloirs de la mort. Tous en étaient parfaitement conscients, mais leur patriotisme, leur volonté de vaincre faisaient qu'ils souhaitaient être en première ligne... et, confusément, rejoindre ceux qui, par leur mort, avaient définitivement accompli leur devoir !

Nos poilus furent des héros ordinaires – extraordinaires – qui forcèrent l'admiration des officiers qui les commandaient, comme en témoignent les lettres de mon grand-père et celles de P. Masson, qui a écrit à leur sujet : « Pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir, ou plutôt sans le dire ».

Ni l'un ni l'autre ne connurent « l'horreur sacrée de l'assaut », en raison de leur âge, ou hasard de leurs affectations ?

« 19 juin 1915 : Je trouve ta lettre [sa femme] en rentrant de notre visite des tranchées de Flirey. Nous sommes partis ce matin en auto à deux heures, et nous étions pour trois heures et demie au pied des tranchées qui font face à la lisière de Mort Mare. C'est un des secteurs les plus actifs de toute la région, un de ceux où le bombardement est presque continu ; et c'est précisément pour cela que nous en faisons la visite à l'aube, parce que c'est le moment où, des deux côtés, par un accord tacite, chacun, fatigué d'une rude nuit, laisse les fusils, mortiers et grenades, et s'en va se coucher. Et, de fait, ce fut bien calme pendant tout le temps que nous y avons passé, mais les brancards qui descendaient au moment où nous arrivions témoignaient de l'activité de la nuit. Je revois surtout dans un boyau, porté par deux hommes dans une toile de tente, comme un pauvre gibier meurtri, une espèce de loque humaine qu'un obus avait pulvérisé. Mais qu'est-ce qu'un mort dans cet immense cimetière ! La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps à corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore çà et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contrefort. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtements de sacs à terre, mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris, vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là-dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner ! À travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vigneronniers qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectants ces vignes de la mort. Et pourtant la vraie vigne toulousaine y pousse encore. Dans cette terre engraisnée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipements abandonnés, dans la pourriture et les détritiques, au milieu du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne ou plutôt des rejetons d'une verdure admirable. Plus loin ce sont d'énormes trochées de pommes de terre, et surtout des champs de

coquelicots, d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre. Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciant car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes « poilus », qui ne disent peut-être pas tout ce qu'ils sentent et qui peut-être ne sentent plus, dorment paisiblement, plaisantent ou font la manille, en attendant la bombe qui va les meurtrir. »

« 7 août 1915 : [...] Mon capitaine rentre lundi. Jusque-là, je suis toujours commandant de compagnie. C'est absorbant, mais c'est intéressant. C'est certainement, dans la vie militaire, le rôle le plus passionnant que l'on puisse avoir, j'entends au point de vue de l'action directe sur les hommes. Ils sont, à ce que je puis en juger d'après cette courte expérience, faciles à commander et faciles aussi à toucher. Dès qu'ils sentent qu'on les aime bien, et qu'on veut faire tout le possible pour leur rendre la vie supportable, tout en exigeant un service excellent, on les a en main ; et, à ce point de vue, je quitterai avec regret le commandement de la compagnie. Ce qui rend pour l'instant l'autorité du commandant de compagnie particulièrement impressionnante, c'est que c'est lui qui dispense les sacro-saintes permissions. Les recommandations pleuvent ; et les maires, les députés font leur service démocratique comme aux plus beaux jours de paix. J'ai fait de mon mieux : je n'ai tenu aucun compte de ces recommandations et j'ai désigné les élus avec le plus strict souci de la justice, des situations particulières et du mérite. C'est, d'ailleurs, un choix fort difficile à faire et je ne regretterai pas ce privilège. Tous les jours, des hommes demandent à me parler pour m'expliquer leur cas, qui leur paraît naturellement le plus intéressant de tous. Que de tristesses et de tout ordre ! ... Que de misères insoupçonnées derrière la gloire sanglante de la bataille ! »

« 24 novembre 1915 : [...] Quoique je vous aie écrit il y a quelques jours, je ne veux pas laisser sans réponse votre lettre si généreuse et votre second envoi. Il y a là une sympathie trop vibrante à l'égard de la cause française, pour que je ne vous dise pas aussitôt combien j'en suis touché. Mais je crois que votre bienveillante amitié s'illusionne un peu sur mon compte. Ma vie est loin d'être une série de « combats », comme vous semblez le supposer. Pour le fantassin d'aujourd'hui, vivre dangereusement sous les marmites, passer la nuit au guet devant les réseaux de barbelé, échanger des coups de feu avec quelque patrouille aventureuse, ou quelques imprudents cisailleurs de fils de fer, ce n'est point « combattre ». Il n'y a qu'un seul combat qui mérite ce nom, c'est l'assaut ; et je n'y suis pas encore allé. Il est vrai que, quand on y part, on a quelque chance de n'en point revenir. Ce doit être une chose atroce et admirable. Je ne vous dirai pas que je sollicite âprement cet honneur. Je le verrais venir avec quelque crainte – instinctive crainte physique, je l'avoue, – crainte encore de ne pas être tout ce que je voudrais être, mais aussi avec une immense curiosité ; et je crois pressentir que, dans ces choses extraordinaires, d'une grandeur horrible, mais exaltante, il y doit avoir d'étranges renouveaux d'âme. Ce ne sont que des pressentiments. J'attends paisiblement l'avenir, quel qu'il soit. »

« 28 décembre 1915 : [...] Je ne sais encore comment ma femme supportera la nouvelle toute récente de mon passage dans l'active. J'ai peur qu'elle sente passer en elle un frisson qu'elle prendra pour un pressentiment. Il est vrai que ce rajeunissement – au moins administratif, car cela ne m'empêche pas d'être fort grisonnant – diminue en des proportions notables mes chances de retour chez moi, le jour, lointain encore, où notre dernière victoire nous apportera la paix ; mais on a presque honte, dans des heures comme celles que nous vivons, de s'arrêter à des risques personnels. L'enjeu de la bataille nous dépasse tous, de tellement haut. Je m'abandonne simplement – je dirais même humblement – à cette Providence en laquelle je persiste à croire, même au milieu de la

nuit où nous continuons à nous mouvoir. Peut-être un jour apercevrons-nous la lumière divine qui flotte sans doute au-dessus de nous. »

« 29 décembre 1915 : [...] Nous avons eu un patrouilleur boche qui est venu se rendre à l'un de nos petits postes. Comme il n'y avait personne dans l'entourage du commandant qui sût l'allemand, c'est moi qui ai dû l'interroger. C'était un jeune Polonais de vingt-huit ans, qui en avait assez d'être maltraité et mal nourri. L'interrogatoire a duré assez longtemps, et ne manqua pas d'intérêt. Nous avons appris quelques renseignements utiles sur la ligne ennemie qui nous fait face. Ce grand gaillard rose et blond, tout florissant de santé, quoiqu'il assure ne faire qu'un repas par jour (haricots avec un peu de viande arrosée d'eau claire), avait l'air bien joyeux de se trouver chez nous ; et c'est vrai : tout le monde était bon garçon avec lui ; il y avait entre son escorte et lui cette cordialité un peu joviale qui est bien la caractéristique française. Je me représentais la même scène, ou plutôt une scène analogue, de l'autre côté des fils de fer. Quelle différence dans les attitudes ! Il nous a confirmé qu'il y a eu récemment de graves émeutes à Berlin ; mais ce qui est irritant, c'est que, chez ces animaux-là, les permissions réglementaires sont de « quinze jours », et que par compagnie de 200 hommes il y en a toujours 20 en permission. C'est scandaleux ! Et quand viendra ma malheureuse permission de six jours ? »

« 18 janvier 1916 : [...] Malgré ton conseil, je n'ai nulle envie de prendre des notes sur les impressions de ma vie de campagne. Je n'aimerais pas beaucoup cette transposition littéraire d'une vie qui est bien supérieure à toute littérature. Le souci de prendre des notes déforme les impressions et empêche même de faire convenablement sa besogne. Je laisse ce soin à ceux qui font la guerre à l'arrière. »

Un carnet de notes fait partie des choses interdites, car on l'a généralement avec soi et s'il tombe entre les mains de l'ennemi, il devient une source d'informations précieuses pour lui. La lettre qui précède et les deux suivantes sont adressées à sa femme.

« 19 janvier 1916 : [...] Allons, je m'exécute, et j'essaie de t'introduire dans ma tranchée. Je t'imagine assez subtile pour te représenter avec une précision suffisante la position qu'elle occupe. En face d'un bois célèbre, qui réunit dans son nom et la mort et la mer, et contre lequel se sont venues briser toutes les vagues de nos assauts, la ligne française actuelle suit de très près la lisière. [Il s'agit du bois de Mort Mare situé à quinze kilomètres à l'ouest de Pont-à-Mousson.] Le Boche a installé ses tranchées en avant de cette même lisière. Les nôtres épousent parallèlement les leurs à une distance variant de 25 à 30 mètres ; ou plutôt, des deux côtés, on est actuellement en tête à tête sur les positions où se sont arrêtés les derniers combats, il y a huit mois environ. Dans certaines parties, comme, par exemple, dans mon ancien secteur, on s'est avancé comme un coin dans la ligne ennemie, et on y est resté. C'est un saillant qui les gêne et qui est très battu. La tranchée qui est maintenant notre tranchée de soutien, à 150 mètres de la première ligne, s'appelle encore « tranchée de départ », parce que c'est de là qu'on est parti pour les grands assauts. Entre elle et la première ligne, il y a une ou deux tranchées intermédiaires, toutes traversées par quelques grands boyaux perpendiculaires. Depuis la tranchée de départ jusqu'à la tranchée ennemie, c'est un sol perpétuellement bouleversé par les obus, les torpilles et les bombes, sol ensanglanté, où il y a autant de débris humains que de terre, et où l'odeur de cadavre prend à la gorge pour qui le parcourt en arrivant sans préparation ; mais on s'y habitue vite. Entre les deux lignes s'étend une zone neutre, perpétuellement labourée, criblée de trous d'obus et d'entonnoirs de mines. Impossible de mettre en avant de ces tranchées de beaux réseaux, bien larges et bien solides, comme dans les parties du front où les adversaires sont assez loin : les réseaux seraient immédiatement détruits. Il n'y a de possibles que des séries d'oursins, de chevaux de frise et autres hérissons barbelés, qui forment devant la tranchée une ligne continue, et qui

peuvent être malmenés par les projectiles : ils retombent toujours sur leurs pieds, en formant un fouillis peu engageant. Mais, à vrai dire, comme disait le commandant R., qui avait vécu six mois là, la tranchée, des deux côtés, se défend surtout par la terreur qu'elle inspire. Derrière ces grosses murailles en sacs à terre, de vingt en vingt mètres, le guetteur observe, parfois à travers un étroit créneau, vite repéré par les balles, plus souvent et plus commodément par un périscope. La nuit, on peut se risquer à regarder par-dessus le parapet : il faut même que les guetteurs aient toujours l'œil à la hauteur du dernier sac de terre ; mais, le jour, c'est impossible : aussitôt une balle vous frôlerait les oreilles, et risquerait même de vous faire redescendre dans la tranchée, tête la première. La nuit, les sentinelles tiraillent : elles brûlent de temps à autre une cartouche pour dire au Boche d'en face : « Nous sommes là ». Le Boche d'ailleurs, en tire beaucoup plus que nous ; mais on est trop masqué par les amoncellements de sacs de terre pour pouvoir tirer utilement. Dans les endroits où l'on est très près, et où d'anciens boyaux permettaient la communication entre les deux lignes, les sentinelles échangent des grenades. Mais ce sont là des bagatelles. Il n'y a de sérieux que l'artillerie (sauf, bien entendu, s'il y avait une attaque ; alors la grenade est toujours décisive). Chacun a ses canons braqués sur la tranchée ennemie, pour faire en avant d'elle, à la première alerte, un tir de barrage qui arrêterait net toute attaque. Dans la journée, nos 75 s'exercent à ce jeu. Mais ce qui est redoutable surtout pour l'occupant de la tranchée, ce sont toutes les gentillesses de l'artillerie spéciale, bombes, torpilles, grenades à fusil, fléchettes, etc. À de certaines heures, des deux côtés, on s'arrose méthodiquement ; et, comme chacun des deux adversaires connaît très bien l'organisation et la topographie d'en face, on arrose les tranchées de première et de deuxième lignes, les P. C, les boyaux les plus fréquentés, les mitrailleuses, etc. Généralement, les matinées sont calmes ; par une convention tacite, les deux artilleries se taisent, sauf, de temps à autre, quand quelque artilleur grincheux envoie une bombe inattendue (mais ce n'est pas du jeu). Ce temps de repos est, d'ailleurs, bien nécessaire pour réparer les dégâts. Que de fois la tranchée est bouleversée, les boyaux nivelés, les abris comblés ! Alors il faut se remettre à l'ouvrage, et sans se lasser. Vers dix heures et demie, onze heures, notre 75 commence à taquiner le Boche : il met un point d'honneur à ouvrir le bal ; et la fête commence : avec des périodes de répit, cela dure jusque vers minuit. Il fait bon rester dans son abri, surtout quand il est solide. Si le service vous oblige à rôder dans le secteur, il faut alors cheminer prudemment, écouter les départs des mortiers, et regarder où vont tomber les oiseaux sinistres qu'on voit siffler au-dessus de soi. J'appelle cela « vivre dangereusement ». Quand je fais mes rondes, que je surveille mes sentinelles, ou que je dirige des travaux, c'est fort bien : c'est le risque professionnel ; mais j'ai un peu plus de scrupule quand il s'agit, comme je vais faire dans un instant, d'aller chercher « ma soupe ». Quand la bombe éclate non loin de moi, je me dis : « Qui eut cru, mon pauvre ami, que tu irais dîner en ville avec une telle insécurité ? » Mais, quand on arrive au restaurant cave, quelle belle humeur et quel appétit ! Là-dessus, j'y vais, c'est l'heure. »

« 20 janvier 1916 au matin : [...] Me revoici : il est trois heures. La nuit est calme ; depuis une heure environ, les crapouillots ne bavent plus ; seule, de minute en minute, on entend siffler la balle du guetteur. Le ciel est clair et, derrière les nuages légers, la lune luit doucement, mettant un peu de bleu et de gaze lumineuse sur la tranchée jaune et sale. Je viens de faire ma ronde. Les guetteurs sont là, attentifs, accoudés au parapet. Un rayon qui filtre entre deux nuages fait reluire le cimier du casque et rend à la peau de mouton, grise et souillée, sa blancheur d'antan. Les chers poilus ! Ils ne savent pas sans doute tout ce qu'il y a de grâce et de force dans leurs silhouettes de bons soldats au guet. S'il n'y avait pas le sifflement intermittent de la balle, on pourrait se croire dans quelque prestigieux théâtre ; et l'on est presque tenté de prêter l'oreille à la chanteuse invisible qui viendrait interpréter l'étrange beauté de cette nuit en armes. Mais aucun chant ne monte sur ce chaos. Il n'y a que le silence. Ah ! ce silence de la tranchée,

comme il est émouvant, parce que c'est le silence de l'homme au guet, qui attend l'ennemi, et qui est prêt à bondir sur lui. Quand les bombes et les grenades pleuvent, on voudrait bien le calme du silence ; mais dès qu'il arrive, on se demande ce qu'il cache et ce qui va le rompre. Je voudrais, dans ces heures apaisées de la nuit, te prendre avec moi pour ma ronde... Je te vois t'arrêtant avec moi près des sentinelles. Je crois que tu serais incapable de leur parler, mais tu te retiendrais pour ne pas les embrasser. Et tu aurais raison. Quelle dure vie, mais quelle belle vie ! Confusément, ils le sentent ; ils sentent que ce qu'ils font est grand et noble : et ils oublient presque le danger incessant de leur poste pour ne plus sentir que la beauté du devoir qui les y cloue. »

« 20 janvier 1916 : [...] Voici les « marmites » [obus] et les « crapouillots » [petits mortiers de tranchée] qui commencent à devenir très bruyants. C'est l'heure de rester chez soi et de faire sa correspondance. Tu n'auras, d'ailleurs, qu'une pauvre petite lettre sans intérêt, car, à la fin de ce quatrième jour, l'impression dominante, c'est le désir de sommeil ; et je ne peux pour de vrai y satisfaire copieusement que demain. En attendant, je lutte et je tiens bon ; mais il vaut mieux que je circule dans la tranchée pour fuir la tentation. Ainsi, actuellement, je suis incapable de toute lecture un peu suivie, et ne peux me hausser au-dessus du journal. J'ai pourtant corrigé hier les 160 premières pages du tome III, mais c'était une prouesse, à tout point de vue, car la chandelle éclairait mal.

Tu dois voir que je te dis bien tout très exactement ; je me demande même si, à force d'être exact, je ne fausse pas l'impression d'ensemble, et si, pour ne pas te dissimuler le danger, je n'insiste pas sur lui beaucoup plus qu'il convient en toute vérité. Par exemple, cette fois-ci, ma compagnie a eu, pour ses quatre jours, sept blessés (aucun, du reste, très grièvement) ; mais il faut bien que tu te dises que, jusqu'au jour de l'attaque – que rien ne fait prévoir ni d'un côté ni de l'autre – l'officier a une situation moins exposée : n'étant ni sentinelle, ni homme de corvée, il peut mieux choisir son moment, ou, du moins, faire plus attention. Tout cela est la vérité vraie, un peu humiliante, si tu veux, mais qui te donnera confiance pour moi. »

« 4 février 1916 : [...] Merci de votre réponse si amicale et de toute l'affectueuse obligeance que vous voulez bien mettre à me faciliter ce dernier passage sorbonique. L'imprimerie m'assure que les exemplaires de thèse seront tirés et brochés le 10, distribués le 12. À supposer que huit jours, avec beaucoup de bonne volonté, soient suffisants à mes juges, pour parcourir mon Jean-Jacques, je pourrais me présenter à eux entre le 20 février et la fin du mois. Autant que possible, j'aimerais assez que la petite cérémonie pût avoir lieu le troisième jour de ma permission, pour me laisser le temps de souffler avant de repartir. Aussi je me permettrai peut-être de vous télégraphier le jour où je partirai, pour que vous puissiez vous rendre libre sans trop vous gêner. Je vais, d'ailleurs, écrire à M. U... pour régler avec lui les détails matériels. Et maintenant, tout dépend de mon colonel, qui, j'en suis sûr, y mettra toute la bonne grâce voulue, et des artilleurs, grenadiers, bombardiers, torpilleurs et tirailleurs d'en face, qui vraiment nous prodiguent leurs gentillesse sans compter. Hier encore, j'avais sept blessés à ma compagnie. Pour peu que j'attende encore, j'ai des chances croissantes de descendre le boyau empaqueté dans une toile de tente [c'est-à-dire mort ou gravement blessé !]. Que de fois, quand je fais mes rondes dans la nuit, et que je me colle contre le parapet de sacs de terre, pour laisser éclater les grosses bombes maladroites, il m'arrive, en souriant, de penser à la pacifique tranchée de Sorbonne, que j'aurai peut-être à défendre quelques heures. Je me sens alors beaucoup de mordant ; et j'ai fort envie de garnir mes poches de grenades, pour faire, s'il le faut, des contre-attaques vigoureuses. Mais, si près des Boches, il est imprudent de bâtir des châteaux en Espagne ! »

« 17 février 1916 : [...] Merci de votre dernière lettre si affectueuse ; mais n'ayez pas « le cœur serré » en pensant à moi. Je suis fort content d'être où je suis. Je serais désolé

d'abandonner les braves gens qui, chaque jour, à côté de moi, risquent leur vie et souvent la donnent. Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire. Il est vrai que je suis le plus vieux de ma compagnie ; mais il ne me déplaît pas de me rajeunir... »

« 20 février 1916 : [...] Que de papiers ! « La guerre finira faute de papier », disent plaisamment quelques camarades ; et c'est vrai : je barbouille autant de papier que si j'étais à ma table dans mon cabinet. Cela ne m'empêche pas de rôder dans les boyaux : pleins d'eau, et de faire le chat dans la glaise, au bord des entonnoirs. Mais cette « noble boue du poilu » me plaît, comme dirait mon capitaine, qui aime bien que ses soldats n'aient pas l'air de figurants de théâtre. Je ne te parle pas de la permission, mais je ne vis que par elle et pour elle. »

« 6 mars 1916 : [...] Minuit. Ou plutôt il ne l'est pas encore, car, à minuit, je me roulerai dans ma couverture, mais je viens de faire ma troisième ronde de secteur, et j'ai épuisé toutes les curiosités de la tranchée. Elle est, d'ailleurs, charmante sous les étoiles, la tranchée neigeuse, charmante et désolée tout à la fois. Le poilu qui guette à son poste, accoudé au parapet, peut être un pauvre bougre sans beauté, parfois même sans grand courage. N'importe, la fonction et le geste restent beaux et vaillants malgré lui ; et rien n'est plus émouvant à regarder que cette sentinelle en armes qui veille pour les autres. Il faut avoir fait ces rondes à vingt mètres du Boche pour comprendre ce sentiment et deviner tous les plaisirs du métier. Ils ne ressemblent pas à ceux de Sorbonne et sont d'un autre ordre... Allons, il est minuit, je sors une dernière fois de mon trou pour voir si l'adjudant est là, si tout le monde est bien à son poste, et je me couche. »

« 15 avril 1916 : [...] Votre petit mot m'a bien touché. Je ne l'ai point lu à Paris où, pour la seconde fois, j'avais espéré pouvoir passer quelques jours... et ma thèse ; mais il m'est revenu à la tranchée, d'où je vous écris ce matin, ou plutôt cette nuit, car moi, le grand dormeur d'autrefois, je suis maintenant, sans trop d'effort, un perpétuel éveillé, et c'est entre deux rondes de noctambule que je fais, le plus souvent, ma correspondance. Merci de ce que vous voulez bien me dire d'amical et d'indulgent sur mon Jean-Jacques. Il n'est guère d'approbation qui pourrait m'être plus précieuse que la vôtre ; et je n'ai pas eu d'ambition plus haute que d'inscrire mon livre, dans la série que vous avez si magistralement ouverte, un peu au-dessous de votre Bossuet.

Mais, pour l'instant, ce n'est point de livres qu'il s'agit. Il s'agit de tenir et de forcer la victoire, et, en attendant, de croire en elle. Je n'oublie point de quelles tristesses vous la paierez : vous savez aussi les nôtres. Mais n'est-ce point la meilleure façon de rester fidèle à ceux qui sont morts pour la France en péril que de penser moins à eux qu'à la France, tant que le péril durera ? »

C'est probablement sa dernière lettre, rédigée la veille de sa mort, le 16 avril, mort qui n'aurait pas eu lieu, en tout cas à cette date, si son Colonel ne lui avait pas refusé une deuxième fois une permission pour passer à la Sorbonne sa thèse sur Jean-Jacques Rousseau.

Cette lettre était adressée à Alfred Rébelliau (1858 – 1934), normalien, agrégé et docteur ès lettres, qui fut bibliothécaire, historien, préfacier et éditeur scientifique, spécialiste de l'histoire des idées religieuses, et éditeur de sa thèse.

En raison des deux refus de permission, il ne put la présenter en Sorbonne ce qui lui aurait permis d'avoir le titre de Docteur ès lettres. Il l'obtint néanmoins, à titre posthume, peu de temps après sa mort !

Ainsi va la destinée d'un homme, pour le meilleur ou, hélas, pour le pire !

QUE RETENIR DE CES LETTRES ?

Certainement l'horreur de la guerre. L'ennui, c'est que cette horreur n'est perçue que par ceux qui la vivent au quotidien et pas du tout par ceux qui ne sont pas directement impliqués, les politiques et les dirigeants en premier lieu.

L'immense courage et l'absolue abnégation des combattants s'ils sont bien encadrés, par des officiers et des sous-officiers à la fois humains, fermes, courageux et porteurs de valeurs : on se bat pour son pays ou pour une cause grande et juste.

Ces « Poilus de 14 » sont de magnifiques exemples de courage, de résilience, d'abnégation pour défendre la France au mépris de leur vie.

Ils mériteraient qu'un des leurs les représente au Panthéon !

Note : Il ne s'agit ici que d'une très petite sélection de lettres.

Les cinq cents lettres d'André à sa femme, transcrites par mes soins, et celles de Pierre-Maurice Masson sont dans le site « <https://temoignages14-18.fr> », site plus complet que ce document, dans lequel figure notamment la généalogie de la famille Vacquier.

Journal de Guerre allemand

Adresse de l'Empereur Guillaume II à ses soldats



An das deutsche Heer und die deutsche Marine!

Seit Monaten stürmt der Feind unter gewaltigen Kraftanstrengungen fast ohne Kampfpause gegen Eure Linien an. In wochenlangen Ringen, vielfach ohne Ruhe, müßet Ihr ausharren und dem an Zahl weit überlegenen Feinde die Stirne bieten. Darin liegt

die Größe der Aufgabe,

die Euch gestellt ist und die Ihr erfüllt. Truppen aller deutschen Stämme tun ihre Schuldigkeit, verteidigen auf fremdem Boden heldenhaft das Vaterland. Hart ist der Stand Meiner Flotte, um sich den vereinigten feindlichen Seestreitkräften gegenüber zur Geltung zu bringen und um in unermüdlicher Arbeit die Armee in ihrem schweren Kampfe zu unterstützen. Mit Stolz und Bewunderung sind die Augen der Heimat auf die Taten des Heeres und der Marine gerichtet.

Ich sage Euch Meinen und des Vaterlandes Dank!

Mitten in das schwere Ringen fällt der Zusammenbruch der mazedonischen Front. Eure Front ist ungebrochen und wird es weiter bleiben.

Ich habe Mich im Einverständnis mit unseren Verbündeten entschlossen, den Feinden nochmals den Frieden anzubieten. Doch

nur zu einem ehrenvollen Frieden

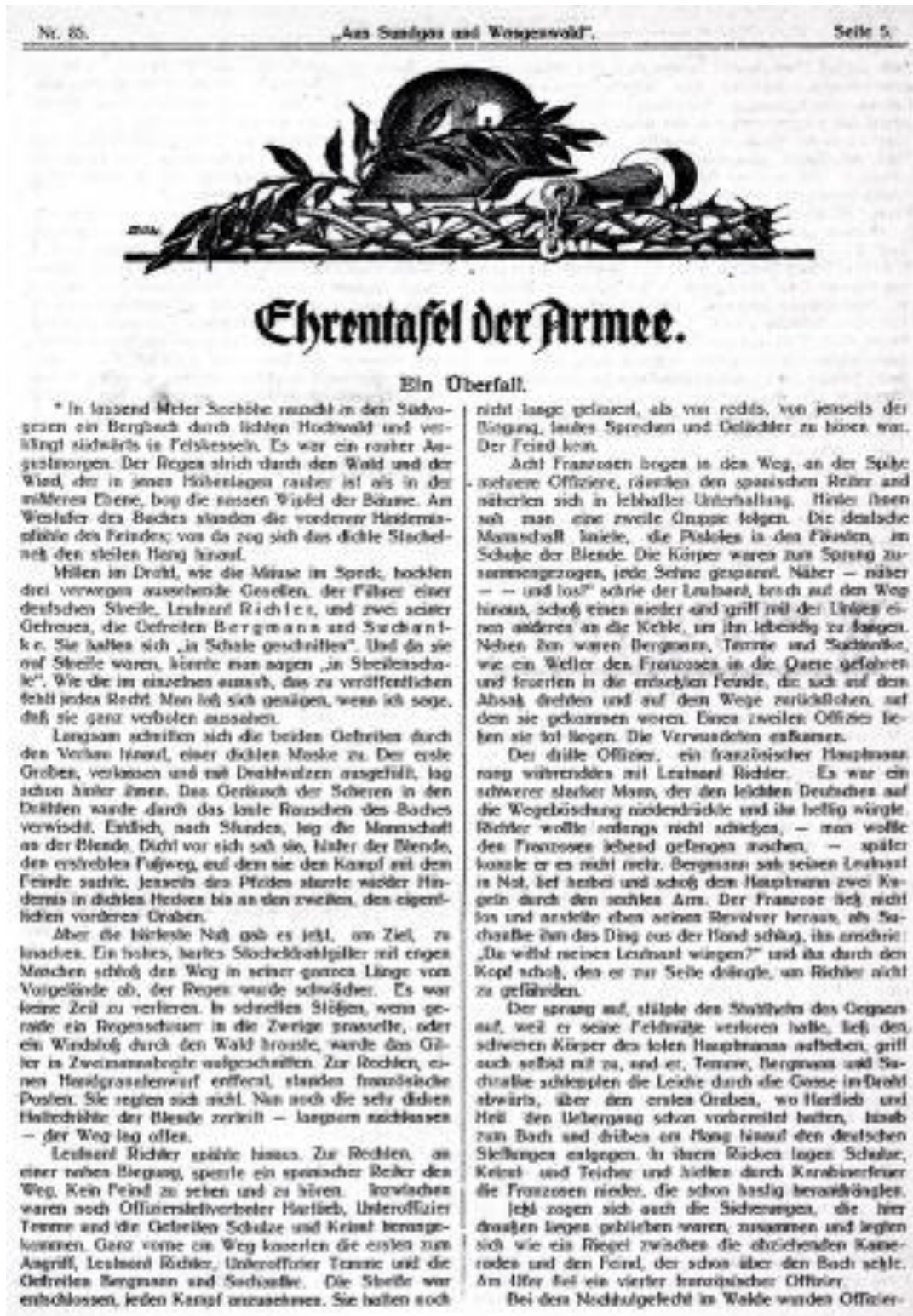
wenden wir die Hand reichen. Das schulden wir den Helden, die ihr Leben für das Vaterland gelassen haben, das schulden wir unseren Kindern. Ob die Waffen ruhen werden, steht noch dahin. Bis dahin dürfen wir nicht erlahmen. Wir müssen wie bisher

alle Kraft daran setzen,

unermüdlich dem Ansturm des Feindes standhalten. Die Stunde ist ernst, aber wir fühlen uns im Vertrauen auf unsere Kraft und Gottes gnädige Hilfe stark genug, unsere geliebte Heimat zu verteidigen.

Wilhelm I. R.

Description de l'embuscade



stehende Harlieb und Soldat Heil von Maschinen-gewehrregiment getroffen und schwer verwundet auf Bahnen zurückgetragen. Unbemerkt stieg die Mannschaft, als Sieger, wieder in den deutschen Gütern. Sie ließe durch die Wucht des Angriffs, trotz ihrer geringen Zahl, den Feind „geworfen“, vier seiner Offiziere erschoss und wichtige Beutestücke eingebracht. Der Oberbefehlshaber sprach ihr und ihrem unermüdlichen Führer im Ansee-Tagebefehl seine Anerkennung aus.

Namen und Heimorte der Teilnehmer sind: Leutnant Richter aus Göltingen, Offiziersführer Harlieb aus Preßien a. d. E., Unteroff. Toman aus Barren, Odr. Bergmann aus Jung bei Rosow in Mecklenburg-Schwerin, Odr. Suchanek aus Trebbin i. Schlesien, Odr. Schafke aus Buckow bei Berlin, Odr. Keirat aus Talmangraben Kreis Goldapl, Schütze Theier aus Nohöde Kreis Ols, Schlesien, Schütze Heyl aus Eschenstein bei Frankfurt am Main.

Die Schützengräben bestanden aus: Sergl Dehrendorf aus Fersloh bei Rülbenburg Bez. Koblenz, Unteroff. Keller aus Colmar i. Els., Soldat Heilig aus Klein Rülbenburg Kreis Löwenberg, Schlesien, Soldat Waschke aus Königsberg in Ostpreußen, Soldat Knebel aus Nannburg, Soldat Schramm aus Alfenort, Provinz Hannover, Soldat Scholz aus Nidda, Hagenort Kreis Lauenburg und Soldat Kuhl aus Logen Kreis Lauenburg.

Leutnant H. Doering.

WIRTSCHAFTLICHE FRAGEN

Die neue Kriegaanleihe.

Zur Bestreitung der durch den Krieg erwachsenen Ausgaben werden weitere 5% Schuldverschreibungen des Reichs und 4% Reichsschatzansweisungen zur öffentlichen Zeichnung ausgesetzt.

Das Reich darf die Schuldverschreibungen frühestens zum 1. Oktober 1921 kündigen und kann daher auch ihren Zinsfuß vorher nicht herabsetzen. Sollte das Reich nach diesem Zeitpunkt eine Ermäßigung des Zinsfußes beabsichtigen, so muß es die Schuldverschreibungen kündigen und den Inhabern die Rückzahlung zum vollen Nennwert anbieten. Das Gleiche gilt auch hinsichtlich der früheren Anleihen.

Die Zeichnungsfrist läuft in der Heimat vom 23. September bis 23. Oktober, in Felder bis 23. November.

Zeichnungsorte ist die Reichsbank. Die Zeichnungen können durch Vermittlung sämtlicher Banken, in Felder durch die Kassenerwartungen erfolgen. Verlangt man Zeichnungsschein vom Feldweibel?

Die Schuldverschreibungen sind in Stückes zu 20.000, 10.000, 5000, 2000, 1000, 500, 200 und 100 Mark mit Zinsscheinen, zahlbar am 1. April und 1. Oktober jedes Jahres, ausgefertigt. Der Zinslauf beginnt am 1. April 1919, der erste Zinsschein ist am 1. Oktober 1919 fällig.

Die Schatzansweisungen sind in Gruppen eingeteilt und in Stückes zu 20.000, 10.000, 5000, 2000, 1000 und 500 Mark mit Zinsscheinen, zahlbar am 2. Januar und 1. Juli jedes Jahres, ausgefertigt. Der Zinslauf beginnt am 1. Januar 1919, der erste Zinsschein ist am 1. Juli 1919 fällig. Welcher Gruppe die einzelne Schatzansweisung angehört, ist aus ihrem Text ersichtlich.

Der Zeichnungspreis beträgt für die 5% Reichsschuldverschreibung, wenn Stücke verlangt werden, 98,- Mark, für die 4% Reichsanleihe, wenn Eintragung in das Reichs-

schatzbuch mit Sperrn bis zum 15. Oktober 1919 beantragt wird, 97,80 Mark, für die 4% Reichsschatzansweisungen 98,- Mark für je 100 Mark Nennwert unter Verrechnung der üblichen Stückzinsen.

Die Zeichner können die gezichneten Beträge vom 30. September d. J. an voll bezahlen. Die Verzinsung etwa schon vor diesem Tage bezahlter Beträge erfolgt gleichfalls erst vom 30. September ab.

Die Zeichner sind verpflichtet: 30% des zugewiesenen Betrages spätestens am 6. November d. J., 20% des zugewiesenen Betrages spätestens am 3. Dezember d. J., 25% des zugewiesenen Betrages spätestens am 6. Februar d. J. zu bezahlen. Frühere Teilzahlungen sind zulässig, jedoch nur in runden, durch 100 teilbaren Beträgen des Nennwerts. Auch auf die kleinen Zeichnungen sind Teilzahlungen jederzeit, indes nur in runden, durch 100 teilbaren Beträgen des Nennwerts gestattet; doch braucht die Zahlung erst geleistet zu werden, wenn die Summe der billig gewordenen Teilbeträge wenigstens 100 Mark ergibt.

Überplanmäßige und überzählige Unteroffiziere.

Die Anzahl der Unteroffiziere ist für jede Kompanie, Eskadron oder Batterie in Etat genau festgesetzt. Über diese etatsmäßige Zahl hinaus dürfen im Krieg solche Unteroffiziere besoldet werden, die aus dem Besoldungsstande zur Etablierung gelangen oder die freiwillig eintreten, ferner solche, die von anderen Truppen überwiesen werden und endlich solche, die nach Entlassung und Wiederbeschaffung ihrer Stellen zurückkehren. So muß z. B. ein etatsmäßiger Unteroffizier, der verwundet war und dann wieder zu seinem Truppenteil zurückkehrte, als Unteroffizier gezahlt werden, auch wenn keine etatsmäßige Unteroffiziersstelle bei ihm ist. Er gilt in diesem Falle als überplanmäßig. Anders sieht es mit den überzähligen Unteroffizieren, sie müssen werden, bei einer etatsmäßigen Stelle bei ist, erst dann kann ihnen die Lösung als Unteroffizier gezahlt werden.

Dabei sei ausdrücklich festgesetzt, daß ein Recht auf Beförderung nicht existiert. Wegen Nichtbeförderung ist eine Beschwerde also nicht möglich. Befördert werden können auch zweijähriger Dienstzeit: Hilfswachen bei planmäßigen Maschinengewehr-Formationen zu Unteroffizieren; nach 5-jähriger Dienstzeit in planmäßigen Stellen befindliche Unteroffiziere zu Sergeanten, nach 9-jähriger Dienstzeit in planmäßigen Stellen befindliche Sergeanten zu Vierfeldweibeln, aber sie müssen nicht dazu befördert werden. Als Ausgleich erhalten sie dann die Gehaltssätze dieser nächsthöheren Stelle. Bei Unwürdigkeit können auch die höheren Gehaltssätze verweigert werden. Handwerker und Offiziersburschen dürfen nicht zu Unteroffizieren befördert werden, ebenso ist die Verwendung von Unteroffizieren in solchen Stellen nicht zulässig. Eine Ausnahme bildet nur die Beförderung der Handwerker als Handverwalter oder Oberhandwerker. Ehemalige Offiziersburschen können nur dann zu Unteroffizieren befördert werden, wenn sie in den Frontdienst zurückgetreten sind und dort wieder seit mindestens einem halben Jahr Dienst geleistet haben.

Bei der Beförderung ist bei der Reihenfolge keineswegs das Dienstalter unbedingt maßgebend. Versetzungen von Unteroffizieren nur zu dem Zweck, um ihre Beförderung oder Einsetzung in planmäßige Stellen zu ermöglichen und ihnen die damit verbundenen höheren Gehaltssätze zuzuwenden, sind nicht zulässig.

Table des matières

Prologue.....	7
I. Portraits	9
Guillaume-Joseph Chaminade.....	11
François de Cézac.....	15
Fratrie Dutard	25
Madeleine	25
Jacques.....	25
Geneviève	26
André Vacquier	29
Origine de sa famille paternelle.....	29
André avant la Grande Guerre.....	30
Élisabeth de Cézac - Vacquier.....	33
Guite Vacquier - Leroux.....	35
Son enfance.....	35
Son mariage	37
L'occupation allemande	38
Son Accident.....	39
Un traumatisme à vie.....	45
II. La Grande Guerre	47
Lettre d'Allemagne.....	49
André en Guerre... et après	55
1 ^{er} août 1914 – 30 août 1918	55
Après le 30 août 1918.....	57
Attaques surprises.....	65
Embuscade.....	69
Descriptions de l'Embuscade	69
Rapport de l'Armée française.....	69
Compte rendu du Journal allemand	72
Lettre du Sergent Dennaud	74
Journal de Marche du 83 ^e RIT	77
Autres comptes rendus.....	77
Visites sur la zone de l'embuscade.....	81
Épilogue.....	81
Lettres de Guerre	83
Lettres d'André.....	83
Lettres de Pierre-Maurice Masson.....	101
Que retenir de ces lettres ?.....	109
Journal de Guerre allemand.....	111